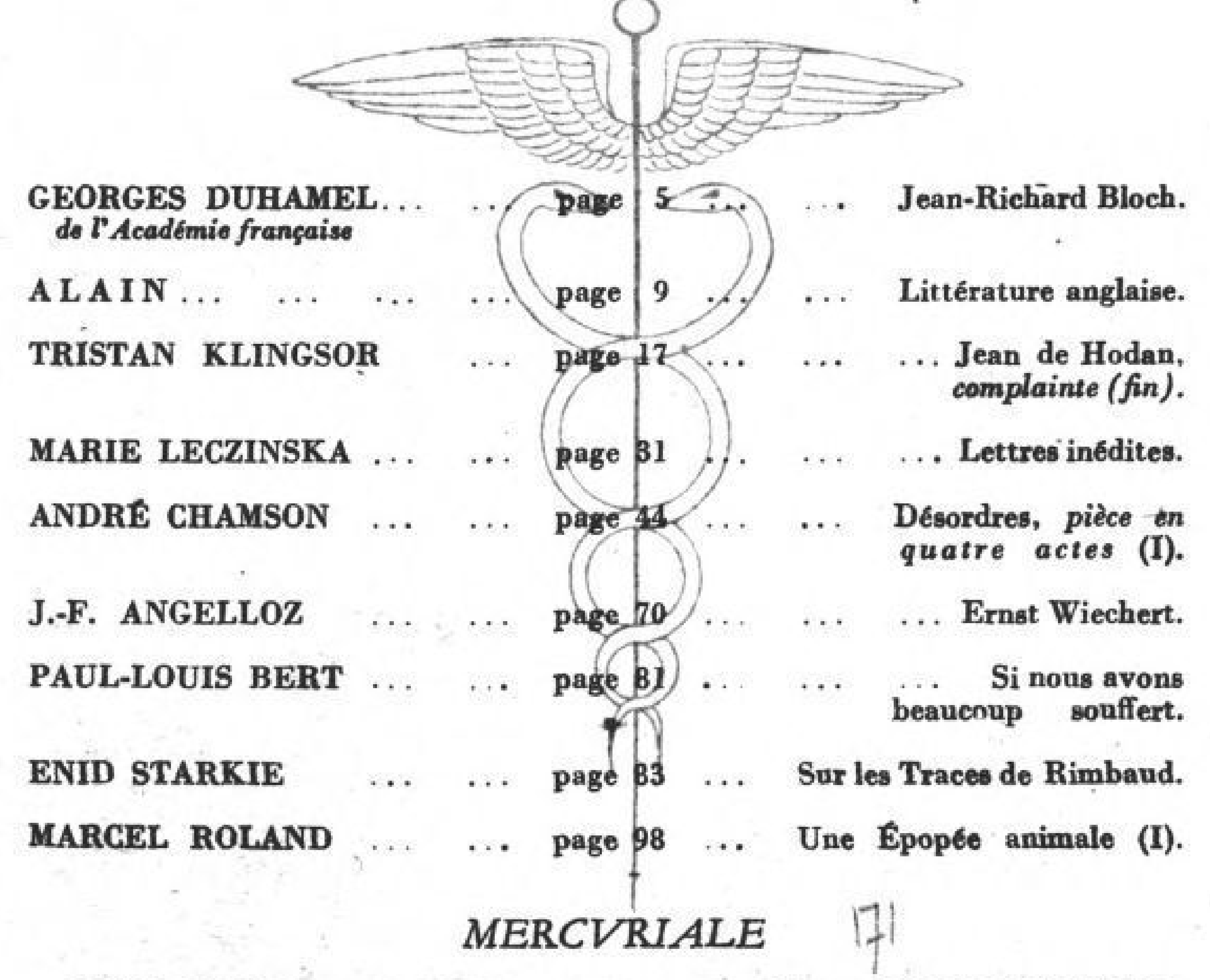
NUMÉRO 1005 1er MAI 1947

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

	France et Union française	Étranger plein tarif postal	Étranger demi-tarif postal
ABONNEMENTS : un an	~~660 fr.~~ 627 fr.	770 fr.	710 fr.
six mois	~~345 fr.~~ 328 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : ~~60 francs.~~ 57 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du MERCVRE, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut désormais être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement soit en cours d'abonnement.

A défaut de cette demande, elle continuera à être envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de dix francs en timbres.

Baisse de 5 %

Les prix indiqués ci-dessus tiennent compte de la baisse de 5 %.

Conformément à une décision du Syndicat de la Presse périodique, tous les abonnés de France et de l'Union française ayant payé leur abonnement à l'ancien prix seront crédités de 33 francs (abonnement d'un an) ou de 17 francs (abonnement de six mois). Une note ultérieure précisera les modalités d'application de cette mesure.

MERCVRE DE FRANCE

TOME TROIS CENTIÈME

Mai-Août 1947

Mai-Août 1947

MERCVRE
DE
FRANCE

Tome CCC





PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI RVE DE CONDÉ XXVI
MCMXLVII

JEAN-RICHARD BLOCH

par GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française

Il me disait, jadis, en me regardant avec ce sourire affectueux que l'adversité n'a jamais voilé tout à fait, il me disait, parfois : « Toi, tu nous dois une vieillesse, une belle vieillesse! » Et cette pensée, en même temps amicale et profonde, m'arrêtait un instant dans ma course. Je songeais que Jean-Richard aussi nous devait une belle vieillesse. C'était alors le temps de la famille heureuse. Nous étions à la Mérigote, dans ce paysage à la fois grand et familier, capricieux et de belle ordonnance, où la vie de notre ami et des siens s'épanouissait sous un ciel clément. Oui, Jean-Richard nous devait le spectacle et l'exemple d'une noble vieillesse. Il avait fait un mariage selon ses vœux, édifié petit à petit une famille exemplaire; il avait, livre après livre, construit cette œuvre où se manifestait un grand amour des lettres; il avait été, de bonne heure, saisi par le pathétique désir d'une humanité meilleure. Tout cela l'eût amené, en une époque d'ordre et de raison, à couronner l'édifice par quelque majestueux fronton au dessin pur et serein.

La destinée, une fois de plus, a trompé notre attente. J'étais au Sénégal, il y a quelques jours, quand m'est parvenue la nouvelle douloureuse. Jean-Richard est mort, soudainement. Une mort sans « aura » est venue frapper dans un moment de solitude cet homme donné de si grand cœur à la communion. J'avais, pendant ce voyage du Sénégal, pensé souvent à Jean-Richard, évoqué les livres qu'il avait composés et publiés, il y a une vingtaine d'années, lors de sa découverte de l'Afrique noire. C'étaient de beaux et bons livres. On a, je pense, parlé beaucoup de Jean-Richard Bloch ces temps derniers. Je veux croire que l'on a rendu libéral hommage à son œuvre d'écrivain.

Jean-Richard fut, dès les commencements, un de nos compagnons de route. Nous l'avons connu au lendemain de l'Abbaye. Il publiait alors une petite revue, L'Effort, *devenu bientôt* L'Effort libre, *où nous avons tous reçu cordiale hospitalité. Il avait, comme nous tous, un ardent désir de connaître le monde, de comprendre le monde et de s'exprimer en même temps par le livre et sur la scène. Il aimait de conter. Il a composé des récits qui doivent prendre place dans la bibliothèque de tout lettré. Je considère* ...Et Compagnie *comme un livre excellent, admirable en bien des parties, et qui suffirait à la gloire d'un narrateur, si nos sociétés étaient moins fiévreuses et plus instruites.*

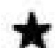
La Nuit Kurde *est un ouvrage d'une tout autre encre. A son sujet, j'eus une chaude discussion avec Jean-Richard. Mais nos querelles pouvaient-elles être autrement que brûlantes? Jean-Richard s'était pris à regarder vers l'Orient; épreuve notable pour un Israélite au seuil de la maturité. Et voilà que cet homme si profondément forgé, remanié, trempé par la France, cet homme qui avait combattu parmi les Français, souffert et saigné pour la patrie française, se tournait vers nous, Français de toujours, et disait avec une sincérité nostalgique : « Je voudrais me dire né de vous et semblable à vous. Mais le langage des affinités parle plus haut que mon penchant. »*

J'étais alors, je suis encore très sûr que l'assimilation résolue est la meilleure solution à ce problème juif qu'il faut bien considérer comme un grand et grave problème. On imaginera notre colloque. Il eut des répercussions dans mes méditations et dans mon œuvre. J'ai dit à qui je dois la première figure du personnage de Justin Weill; mais c'est Jean-Richard qui, par la suite a, sans le savoir sans doute, souvent inspiré, souvent nourri cette créature de mes songes.

Mon Justin Weill, je l'ai fait mourir à la guerre, dans cette première guerre mondiale où Jean-Richard ne fut que blessé; je sens que si ce compagnon de mes pensées avait réellement vécu, il ne se serait pas comporté, dans la suite des jours, autrement que ne le fit Jean-Richard.

J'ai toujours tenu qu'un écrivain doit se garder libre et net, qu'il doit réserver son esprit d'examen, son sens critique et

donc ne jamais renoncer à ses franchises essentielles. Et pourtant, de Jean-Richard, je comprends tout. Placé dans les circonstances où la vie l'a placé, je n'aurais sans doute pas pris une route différente de celle sur laquelle il s'est engagé.



Au moment où la guerre de 1939 *s'abat sur nous, Jean-Richard n'en est plus aux jeux de la pure sympathie politique. Il a très bien compris qu'une catastrophe sans nom va répandre sur le monde humain des ténèbres maléfiques. Depuis des années déjà, nous l'avons vu soupeser avec amertume et désespoir les chances de la justice et du droit. Le temps n'est plus, pour lui ni pour personne, somme toute, de faire offrande à la musique, ni même de célébrer* Sybilla *sur le mode proustien : il est déjà sûr du malheur. Il est, dans le fond de son âme, prêt pour les plus grandes épreuves.*

A la fin de l'hiver, en 1941, *il m'écrit une lettre étonnante qui commence ainsi : « Après trois siècles de séjour dans la plus douce des patries, je dois m'en aller, une fois de plus. » Il va partir, en effet, pour une destination dont il ne dit rien, dont il ne veut et ne peut rien dire. Un matin donc, je vais lui faire mes adieux. Il habite, avec sa femme, dans l'appartement maternel, non loin du Parc Monceau. Il a l'air calme et résolu. Je comprends fort bien ce départ. Si j'étais Juif, je partirais aussi. J'irais, ailleurs, continuer le combat. Je l'embrasse donc et nous nous séparons. Peu de semaines après, j'apprends qu'il est à Moscou. Il y restera pendant la fin de la guerre. Il y trouvera un refuge et des amitiés. Qui donc, à sa place, proscrit comme il va l'être et persécuté comme tous les siens le seront bientôt, n'éprouverait pas, pour l'hôte accueillant, un sentiment de gratitude?*

Lui parti, la grande passion de ceux qu'il a laissés commence. Quand il reviendra dans la vieille maison de famille, il ne retrouvera ni celle de ses filles qui s'appelait justement France, ni son gendre, ni certain de ses neveux; tous ont succombé entre les mains des tueurs allemands. Et mortes aussi sa mère et la mère de sa femme. D'affreux vides se creusent à tous les rangs de la famille.

Dans cet esprit meurtri, la flamme des belles-lettres n'est pas morte : il veut encore écrire et il écrit pour le théâtre. Mais il semble que sa force d'âme, il ait entrepris de la mettre tout entière au service de cette cause qu'il a d'abord servie par passion de l'équité, mais qui, petit à petit, est devenue pour lui la cause même de la chair et du sang.

Cher Jean-Richard, ami généreux, si tu vivais encore, il nous serait peut-être naturel de discuter avec passion, comme jadis, au temps de nos commencements, et je ne serais sans doute pas toujours de ton avis, et je verrais s'allumer une flamme au fond de tes yeux sombres. Maintenant que tu nous as quittés, laisse-moi te dire que je t'ai toujours compris, même quand ta pensée s'écartait de mes voies ordinaires; laisse-moi dire que, s'il m'est donné de vivre encore, il m'arrivera souvent de te prier à ce conseil secret auquel, dans le silence de la nuit, je convie souvent mes amis, les vivants et les morts, pour leur demander, en rêve, des lueurs, des avis, des inspirations, des sentences.

26 *mars* 1947.

LITTÉRATURE ANGLAISE

par ALAIN

Jeudi 10 octobre 1946. — Je reprends mon Journal, longtemps interrompu. Mes lectures n'ont pas été interrompues. Il se trouve que, ces temps-ci, elles sont toutes anglaises. Le retour de mes livres sur ma table en est cause. Le hasard m'a conduit à lire l'*Histoire de Clarisse Harlowe*, que j'avais lue autrefois et oubliée. Je m'en faisais une idée très fausse. Mr. Lovelace me semblait un séducteur qui avait corrompu une jeune fille de très bonne famille. D'où des querelles exposées dans une suite de lettres. Ce n'est pas cela du tout. Lovelace a demandé en mariage la sœur aînée de Clarisse, laquelle a préféré un autre soupirant. Lovelace n'a pas voulu être chassé. Il a fait la cour à Clarisse Harlowe très ouvertement avec l'intention de l'épouser; il l'a demandée; il est refusé. Or il se produit un fait. Clarisse demandée par un autre, aussi riche et aussi bien né que Lovelace, mais qui est déplaisant, a refusé très énergiquement cet autre soupirant. D'où Lovelace s'est obstiné se croyant aimé; on ne sait point s'il l'est. Mais toute la famille le suppose, et c'est ainsi que Clarisse se trouve en lutte avec sa famille. Cette lutte est vive. Un frère, très passionné, insulte Lovelace et se fait presque tuer. Voilà Lovelace devenu ennemi public, de complicité avec Clarisse. Tel est le drame. Et il arrive que l'autre soupirant de Clarisse s'obstine, et que Clarisse s'obstine à le refuser. Ce qui fait que le père maudit Clarisse, et le frère aussi, et la mère, quoique moins franchement. Mais enfin le conflit existe; c'est une tragédie moderne. Et à aucun moment on ne peut savoir si Clarisse aime Lovelace; ce qu'on sait, c'est qu'elle a horreur de son autre soupirant. D'où sommations et menaces de déporter la rebelle chez son oncle, dans un château presque fortifié, où la famille espère que les lettres cesseront entre Clarisse et Lovelace. Peu de lettres telles. Mais la correspondance secrète et seule-

ment soupçonnée, est avec une amie de Clarisse, Miss Howe, qui tient énergiquement pour le droit des filles à choisir leur époux.

Nous sommes renseignés sur ce drame par des lettres à Miss Howe et des réponses d'elle, et par des lettres de l'oncle, de la mère, et de plusieurs tantes, qui essaient de prendre un parti modéré.

Lovelace se pique au jeu; il propose à Clarisse de l'enlever à six chevaux et de la mettre sous la protection d'une tante à lui. Lovelace est riche et brave. Il inspire la terreur; mais enfin il apparaît à Clarisse comme un protecteur et un défenseur de la liberté des filles. Le soupirant refusé s'obstine et déclare son amour, bien vainement. On devine des scènes de famille très violentes, des calomnies sur Lovelace et, en Clarisse, moins un désespoir qu'une indignation très anglaise, contre la servitude et la situation intolérable des filles. Aux yeux des témoins, Lovelace n'a aucun tort, car il promet d'épouser, et jure de n'épouser point Clarisse malgré elle.

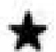
On voit très bien paraître alors le despotisme paternel, qui hors de cette situation violente n'était pas discuté. C'est le pouvoir absolu, longtemps couvert par une haute raison, et mis en question par l'audacieuse Clarisse, que l'on soupçonne de plus en plus d'être amoureuse; toutefois cela n'est point. Il y a mille raisons pour qu'on lui soit reconnaissant, et c'est tout. Je répète que Clarisse n'est point coupable; ce n'est pas une fille séduite, elle garde sa fierté très noble. Tous ces personnages font penser à des pur sang anglais, bien dressés et très corrects, mais toujours sur le bord de la violence, toujours beaux et maintenus; les passions, ici, sont fortes et belles. Il faut noter que la sœur aînée, qui a refusé Lovelace, est furieusement jalouse. Joignons aussi des serviteurs les uns cyniques les autres hautains et imperturbables. Le drame ne finit pas; Clarisse demande et obtient des sursis; son père refuse de la recevoir. Voilà donc Clarisse en fille rebelle, pourvue d'une volière où elle nourrit des paons, des pigeons et d'autres oiseaux, vivant en somme en fille riche, et si bien servie que la police familiale n'arrive jamais à saisir les lettres, ni à supprimer les écritoires.

Voilà donc ce qu'était l'amour dans le grand monde. Lovelace est obstiné, peut-être par orgueil. Chacun, amis et ennemis, garde furieusement son opinion, et pense la liberté anglaise. Clarisse n'est accusée que de rébellion. Les uns proposent des

solutions de prudence, exil, prison déguisée. Mais les autres voudraient une solution de droit. On n'en découvre point. Ainsi ce roman ne peut finir, sinon par la lassitude des tyrans et persécuteurs, c'est-à-dire par une perspective assez triste, dans laquelle l'amour est sacrifié. Tel est donc le roman qui fut lu par tout le monde.

Il faut former maintenant la doctrine de ce roman. J'y vois une doctrine des vieillards et une doctrine des jeunes. Les vieillards tiennent pour le pouvoir absolu et pour la tradition; les jeunes tiennent pour la liberté et le progrès, mais ce sont là des abstractions? Nous cherchons une doctrine de l'Amour. Voici.

Dans le monde très haut où nous sommes, personne ne croit que l'attrait physique soit pour quelque chose dans l'amour, entendez dans l'union heureuse qui fait la famille. Ainsi Clarisse n'a pas même l'idée de l'attrait physique. Lovelace est plus mystérieux; comme il est très surveillé, on finit par nous dire quelque chose de ses mœurs. Ces mœurs sont étranges. Il a des maîtresses et fait la cour aux filles d'auberge; c'est qu'il est provoqué; c'est qu'il est beau et de belle tenue.
En sorte que lui est gouverné par l'attrait physique; mais sans le vouloir et par l'attrait qu'il inspire. Voilà donc une image de l'âme anglaise, dont les principales émotions sont l'orgueil et le courage, donc un certain souci de l'opinion. En face de Lovelace, la famille anglaise (de très grand monde et très riche) maintient son être et conserve la discipline anglaise. La conséquence est un drame très noble où les mobiles sont respectables, où l'égoïsme est sans mesure. Par exemple, le frère prend la défense de l'honneur familial parce qu'il voit son père méprisé et sans pouvoir. Il ne peut supporter cela, et se venge d'abord sur Lovelace (mais il ne peut) et sur Clarisse. D'où il sort que ce livre est écrit pour les jeunes filles et pour la gloire de l'Angleterre.



11 octobre 1946. — L'autre lecture anglaise, c'est le *Tristram Shandy* de Sterne. J'avais lu et aimé cet ouvrage. Je l'ai retrouvé le même. C'est une grosse plaisanterie dans le genre de Rabelais, mais tempérée par un style très élégant et quelques caractères admirables dont le plus connu est l'oncle Tobie; le caporal Trim est presque à la même hauteur. On n'a

rien vu de plus anglais. Tous parlent bien et vivent dans la guerre. Le caractère de l'oncle Tobie est dessiné avec mesure. On sait qu'il ne vit que par le jeu des fortifications. Et pourquoi? Parce qu'il a été blessé à un siège. C'est un homme juste et bon; celui qui dit au cousin : « Va, mon ami; le monde est assez grand pour nous deux. » Maintenant, si quelqu'un évoque l'assaut, Tobie se met à crier : « Tue! tue! » On les voit qui se redressent tous à la pensée d'un salut militaire ou d'un commandement. Cela seul les met en mouvement. De là vient leur éloquence et leur ardeur à disputer.

Ces discussions rappellent celles où Gargantua et Pantagruel débitent tranquillement un charabia. Mais la peinture, en Sterne, est plus fine. Ils ont l'air de trouver des arguments et des réfutations et ce qu'ils disent n'a point de sens. Par exemple, que la mère n'est point parente de son fils, parce que la parenté descend toujours et ne remonte jamais. En fait, disent-ils, le fils est du sang de la mère; mais la mère n'est évidemment pas du sang du fils, etc. Cela dure pendant des chapitres, et l'auteur s'excuse gaîment d'avoir oublié le chapitre des chapeaux et le chapitre *De connubiis*. Tout cela est très inconvenant et développe amplement l'influence de l'inférieur sur l'entendement humain. C'est une parodie énorme de la vie bourgeoise; le deuil, l'éducation, l'éloquence sont présentés en ridicule, avec abondance de citations et d'absurdes raisonnements. Par exemple, de ce que Cicéron a pleuré sa fille Tullia, et s'est consolé par la considération de tant d'illustres et immenses cités qui sont mortes. C'est ainsi que l'on se console dans ce monde étrange. Toutefois, lorsque l'on cite l'exemple de Juste Lipse qui composa un ouvrage dans la première année de sa vie, le bon oncle Tobie s'écrie : « Ah! Seigneur Dieu! » sans s'expliquer autrement; je suppose qu'il pense que les hommes ne méritent pas mieux que bombes et mitraille : « Tue! tue! » Si ce flegme anglais n'est pas à la base de la puissance anglaise, j'en serais très étonné. Cette sauvage moquerie (d'ailleurs très fine dans la forme) remet à son rang toute la littérature, dont en effet il ne faut plus que rire. Le sérieux, élevé à ce point, est beau. Il n'y a que la puissance qui compte, et c'est la force, mais il ne faut point le dire. Voilà le fond solide de cette moquerie. Aux yeux de ces gens honorables, les existences des guerriers ne comptent guère. Rien ne leur coûte : « Tue! tue! » Telle est la nation qui nourrit pendant des années la guerre européenne. On

n'est pas plus insulaire. Tout Sterne est de ce ton. Tout Shakespeare est de ce ton; car Hamlet n'aime rien. Ce portrait de l'homme n'est supportable que pour des hommes qui ont fait la course sur mer et ont rapporté des millions. Aussi voit-on que les femmes de Shakespeare (Béatrice, Jessica, Portia) sont gaies comme il faut l'être dans un monde qui rit sérieusement et solidement de tout. L'amour est comme un éclair. On demande à Hamlet : « Seigneur, que lisez-vous? » Il répond : « Des mots! des mots! des mots! » Cela est difficile à dire, j'en conviens, mais plus difficile encore à penser. Comparées à ce grandiose Frivole, les courses de chevaux sont quelque chose, car le résultat existe. Ces charmants héros ne font que raconter leurs voyages. Cela ne peut finir que par la fantaisie la plus charmante, *Le Voyage Sentimental*, dont le succès fut miraculeux. C'est un mélange de sérieux et d'innocente gaîté. Tout cela est un par le sentiment, qui circule librement d'une aventure à l'autre. Tout finit par le rire, après quelques larmes agréables. Nulle hypocrisie; l'amour se déguise par une sorte d'honnêteté, et d'usage très philosophique du plaisir. Jamais les malheurs d'une femme n'ont trouvé plus juste sympathie. Il s'agit d'un don Juan très raffiné, qui console ses victimes en même temps qu'il se console lui-même. Bien différent du don Juan classique, qui, lui, s'applique à faire le mal et tire son plaisir des larmes. La sagesse de Sterne consiste au contraire en une sympathie très prompte et très vivante par laquelle il aime sincèrement une douzaine de femmes sans en attrister aucune, ce qui est une assez belle solution d'un problème difficile; céder au désir et éviter la douleur, ce qui flatte en la femme l'orgueil et la douceur si naturelle à la faiblesse. Bref, en ce voyage célèbre, Sterne se pose comme l'ami et le directeur de toutes les femmes qui ne savent pas se conduire. C'est toujours bien la morale de Cicéron qui se console de la mort de Tullia par la pensée des célèbres ruines. Cette méthode de couler à fond toutes les pensées dans un océan de mélancolie a pour suite les *Lettres* de Sterne, encore plus célèbres que son *Voyage*. Sterne est le Grand Consolateur; nous avons la preuve qu'il eut des amis enthousiastes et fidèles, pour qui son intrépide optimisme était une sorte d'air respirable. Cette sorte de Métaphysique de la Consolation ressort des lettres à Eliza. Il s'agit d'un amour platonique et qui par son développement mystique arrive à guérir les maux de l'absence et jusqu'au mal de la mort par la certitude d'aimer.

Cela est exprimé dans le style le plus élégant et le plus persuasif qu'on vît jamais. La certitude d'être dans la pensée d'un autre console de tout. Car qu'est-ce que cela peut faire de mourir puisque la conscience s'éteint dans la certitude même du bonheur. On est remué malgré soi par cette sympathie presque violente qui sépare le plaisir d'aimer de toutes les peines et petitesses qui l'accompagnent trop souvent. Cela par une espèce de lâcheté, par la crainte d'aimer trop qui en apparence promet des douleurs. Il faut oser aimer, et alors tout est bien de moment en moment, et sans fin, pour les sommets de l'âge. Cette sagesse pourrait s'intituler *De Senectute,* que les anciens considéraient comme le plus beau sujet, comme le roi des sujets. C'est ainsi que Sterne à travers ses œuvres vieillit et vieillit encore, toujours bénissant les amoureux et devenant prêtre et confesseur. On ne demande même pas pourquoi. Tout son art est de se faire vieillard selon la loi de la vie, et de se servir de la pensée comme d'une éternité substantielle. On peut décrire cette sagesse, mais on y demeure étranger tant qu'on ne se livre au sentiment selon les magistrales leçons de Sterne. Mais les hommes aiment bien mieux croire qu'ils sont malheureux. Ici est le tournant des passions; dès qu'on l'aperçoit on est sauvé. Ceux qui ne comprennent pas que tout un siècle adora cette aimable fantaisie ignorent tout un siècle et manquent le Savoir-Vivre, l'art suprême. En toutes les nuances dont il s'agit ici (Sterne est nuanceur par excellence) j'hésite à juger l'esprit anglais de haute caste, comme j'ai fait pour *Clarisse Harlowe.* Cette méthode-ci est bien plus intérieure, et bien plus cachée. L'autre se sert de l'orgueil et se guérit par le désespoir. Sterne guérit par l'humilité et par l'espérance. Au fond, l'art d'espérer est le grand secret. Et le doute ne vient jamais que d'espérer trop peu. Voilà ce qu'à ma grande surprise j'ai trouvé dans les lettres de Sterne qui conduisent si naturellement aux *Sermons.* Quel contraste avec le Sermon catholique, qui au fond est sans charité. Sterne a trouvé la formule de la charité réelle, qui n'est ni emphatique ni égoïste et qui se garde surtout de faire peur. *Dieu seul est grand*, ce n'est pas une chose à dire, car Dieu a certainement voulu que l'homme se sauve par ses propres moyens, ce qui n'est pas petit et supprime un genre d'humilité. Le *fait Sterne* est un grand fait qui vaut bien le *fait Pascal;* cette modestie anglaise se garde d'importuner Dieu, ce que n'importe quel confesseur interdit à l'orgueilleux pénitent.

Le fait Sterne est humain; c'est ce que j'ai voulu rappeler. Le héros, l'oncle Tobie, parvient à un sublime qui n'est qu'à lui. Et Trim le suit d'un bon pas. Je suis amené à penser à propos de ce maître et de ce serviteur, à Pickwick et à Sam Weller, qui ne sont pas moins grands, mais qui sont plus impénétrables. Rien ne dit qu'il faille toujours suivre la majesté d'un Bossuet qui n'est pas sans emphase. Pickwick sous ce rapport est guetté par Sam Weller, si simple, si parfaitement dévoué. Ainsi est Trim, qui dans *Tristram Shandy* est déjà incomparable pour lire un sermon, et qui passe de là à l'inventer.

Si Sterne n'avait pas régné sur un siècle de lectures, on ne l'inventerait point; mais *le fait est.* Il a aimé ainsi; il a consolé ainsi; c'est un beau moment de l'histoire de l'âme. J'aperçois ici une sorte de théologie sans Dieu. Car l'âme humaine est capable d'inventer Dieu, mais, par cela même, elle peut s'en passer. Comme je disais, cela vaut bien Pascal. La solution Pascal veut trop d'orgueil. Elle est d'entendement supérieur. Le sublime de Sterne est bien plus simple; il détruit l'importance. L'âme elle-même se défait de son importance; c'est qu'elle ne s'étonne pas de son pouvoir; ce n'est qu'une pratique de confesseur. Certes, ce n'est pas Sterne qui aurait découvert tout seul les trente-deux prémisses d'Euclide. Il eût discerné là de l'orgueil; et il y en a dans le mathématicien. Même, quand on l'a observé, il n'est plus supportable. Il est inhumain; il prétend être seul à soutenir la situation humaine. A quoi répond Trim et le sublime de Tobie, qui n'est que divertissement et application à la charité. Cette solution était pour faire horreur à Pascal, qui lui au contraire ne connaît d'autre charité que l'amour de Dieu pour l'homme, et qui ne cesse d'importuner Dieu. Ce n'est pas une raison parce que Dieu est dans une entreprise imprudente, pour lui faire encore des difficultés. Pascal ne veut pas tolérer la situation humaine (la prison et les condamnés, etc.); mais si c'est bien la situation humaine, il faut l'accepter. J'ai connu des humbles admirables. Ils tiennent le secret; mais ce n'est pas facile. Il faut rire de tout, un peu à la manière de Voltaire dans *Candide*, de Voltaire qui ne s'indigne pas et a la sagesse de se mouvoir *prestissimo* dans le malheur. « Il faut cultiver notre jardin. » Ainsi pense Candide, et à ceux qui conseillent les pensées sérieuses et suivies, il fera remarquer qu'ils n'ont point connu les maux de Pangloss ni ceux de Cunégonde, « ni les miens, qui sont pourtant bien ordinaires », ajouterait-il.

Certes, l'oncle Tobie est très frivole; il ne veut point penser que ses fortifications sont des imitations; et, dira-t-il, que sont donc les vraies fortifications? Certes, il faut en rire, et rester bien sagement dans le jeu. Ce qui prouve que le *dada* est bon, c'est qu'on est heureux. L'illusion est la seule consolation. C'est pourquoi il est beau d'apercevoir le ridicule des militaires, qui dépasse toujours l'espérance. Là est la force d'un Beau-Pied qui obéit sans croire. Un Génestas arrive à juger l'amitié de son Renard. Mon oncle le pitaine chantait et se consolait de tout par un chant bien mesuré. Oui, regardons bien; c'est cela qui est grand; c'est que cela est simple. Le simple est ce qui est toujours cherché, et rarement obtenu. Que les artistes y pensent bien! Il y a une règle du théâtre : n'ayez point d'emphase, ne déclamez point. Mais la vanité s'y refuse. Il faut découvrir la vanité, et sourire.

JEAN DE HODAN

(*fin*) (1)

par TRISTAN KLINGSOR

LIII

« Il y avait un gas de la Lorraine
Qui ne voulut aller en Allemagne
Porter la serge verte
Et le casque aplati;
Il s'échappa par la fenêtre
Et pendant des semaines
Avec trois camarades battit
Les bois et la campagne.

De ferme en ferme il mendiait le vivre,
Le pain, le lard et l'omelette,
Et les gens de police avaient beau le poursuivre
Ainsi qu'un marcassin aux abois,
Toujours il était le plus leste
Et leur filait entre les doigts
Plus doucement qu'anguille vive.

Mais un triste jour de décembre,
Alors qu'il sirotait
Sur la table luisante de cire
Un pot de vin épais
Et se dorait le dos aux cendres,
Aux quatre coins de la chambre
Quatre argousins surgirent.

Or il eut le malheur,
Etant fol homme prompt à la défense,
De tirer son couteau de chasse
Et de crever la panse
Un peu trop grasse
D'un des leurs.

(1) Voir *Mercure de France*, 1er mars et 1er avril 1947.

En prison aussitôt fut conduit
Et noblement roué de coups
De matraque et de fouet,
Chauffé de fer rouge aux mollets,
Et puis chaussé d'un bel étui
Bien garni de pointes de clous,
Mais il était aussi muet
Que souche morte ou vert poteau,
Et même la grimace restait fière.
Si bien que pour faire le jeu complet
Il fallut découper dans sa peau
Quelques lanières;
Il devint pâle et gris autant que grise laine,
Et plus ne desserra les dents
Que pour crier
France et Lorraine,
Au moment d'être fusillé. »

Dans le coin de la cheminée
Où s'éteignait un brandon d'or
Celui de Savignies et celui de Hodan
Ecoutaient encore;
Mais l'histoire était terminée.

LIV

Quand les deux échappés de Hambourg,
Quand les deux revenants d'Allemagne,
Sans sou ni maille,
Viande ni pain,
En leur vieil Beauvais arrivèrent,
Ne reconnurent le faubourg,
Ne reconnurent la rivière,
Marissel ni les bords du Thérain,
Non plus la rue des Jacobins,
Ne reconnurent rien.

Plus de pignons autour
De la grand'place;
Tous les hauts toits étaient par terre,
Les cheminées au fond des cours;
Culs-de-sacs et noirâtres impasses,
Cendre, sable et poussière.

Alors le froid vif de la bise
Saisit leurs cœurs transis sous le rural velours,
Et sentant en eux-mêmes l'hiver,

Doucement soupirèrent.
« Au revoir, Jean, je vais chez ma payse.
— Adieu, Gautier. »
Et s'en allèrent à pas lourds
Chacun de son côté.

LV

Un crapaud musical a sonné de sa flûte :
Une étoile s'allume aux abords de la nuit,
La campagne s'endort d'automne parfumée,
La rose se fane, l'orme jaunit,
Les pommes croulent du pommier,
Et l'espoir feuille à feuille
Se défait à son tour;
Tout est décombre,
Désastre et chute;
France la douce est toute en deuil,
Et sans rien savoir de Julie,
Jean de Hodan songeant à ses amours
Et qui fait route malgré l'heure et l'ombre,
Se sent submergé de mélancolie.

LVI

Or quand Jean de Hodan s'en revenant de guerre
Fut arrivé chez lui
Et quand il eut bien embrassé
La pauvre bonne femme ancienne et cassée
Qu'était devenue sa mère,
Dit aussitôt : « Où est Julie?

— Elle est sans doute à notre herbage,
En train de gauler les pommes;
Bois encore, Jean, bois encore un peu.

— Par notre herbage suis passé,
Mais sous les pommiers je n'ai vu personne,
Que peut-elle faire?

— Elle est peut-être au bois Québaut,
En train de faire un fagot;
Mange encore, Jean, mange encore un peu.

— Ah! mère, que me contes-tu?
Pour faire un fagot il faut du bois sec;
Tu vois bien qu'il pleut.

— Mon fils il faut me pardonner,
Mes yeux n'y voient plus, mes yeux n'y voient guère;
Est-ce qu'il a plu?

— Ah! mère, puisque me voici,
Pourquoi tant de souci?
Tout n'est-il pas bien mieux qu'hier?

— Mon fils, les femmes sont ainsi,
Mais pour une perdue
Bientôt une autre retrouvée.

— Mère ne prêche pas comme un évêque,
Mère, que veux-tu dire
Et de qui parles-tu?

— Mon fils, ne te tourmente pas surtout
Si plus longtemps ne puis te le cacher :
Julie n'est plus là, Julie est partie.

Du fils d'un autre est accouchée,
Et tous deux sont au loin maintenant,
Et je ne sais où.

— Ah! mère, mère, adieu ma mère,
Et sois brave, ma pauvre maman :
Ton fils retourne à la guerre. »

LVII

Tout ce printemps fut vermillon;
Toute la terre fourmillait de troupes;
Tout le ciel était noir d'avions;
Toute la mer était couverte de chaloupes.

Les bataillons garnis de pointes de fusils
Roulaient comme des hérissons en boule,
Et des chars de géants les écrasaient
Dans une sauce cramoisie.

Les hauts vaisseaux luisants d'acier
Sous des coups invisibles se brisaient
Et comme des requins blessés
Dans leurs panaches d'eau s'enfonçaient sous la houle.

Des châteaux forts volants déchaînaient dans le soir
Un ramage d'oiseaux d'enfer

Et du haut des nuages laissaient choir
Leurs carcasses démantibulées de fer.

Assombrissant l'azur et l'émeraude
De leurs bancs de sauterelles et de harengs,
Par force, ruse ou fraude,
Surgissaient de tous points les assaillants.

Au tintamarre des modernes sarbacanes
Les villes s'écroulaient entre les murs de ronde,
Et sur tous les labours du monde
La Semeuse à la faux jetait l'orge des crânes.

Ainsi, à la santé de la Mort,
L'écarlate coulait sans trêve dans les coupes;
Ce printemps ne porta que des roses de pourpre
Sous des arrosoirs d'or.

LVIII

Cordes souples, couteaux durs, pointus poignards,
Balles, fusils et mitrailleuses,
Tout ce qui brise, étrangle et coupe,
Jours violets de colère,
Soirs flamboyants de peine
Et mort de tout amour,
Cous ruisselants de pourpre
Et cuisses déchirées,
Cadavres sur le pré,
Manchots et béquillards,
Vieille femme accrochée aux branches des yeuses
Avec le ventre à l'air,
Hommes portant au front une étoile de sang,
Beaux enfants égorgés sur le perron,
Flaques vineuses dans la cour,
La ruelle et la plaine,
Hures bleuies de charognards
Et mains vermillonnantes de meurtriers
Grouillant dans la misère humaine,
Fosses, charniers et pourrissoirs,
Et partout fleurissant
Entre tous les pavés des villes et des bourgs
Le coquelicot rouge au cœur noir
De la haine.

LIX

Le menuisier est revenu à ses armoires,
Le tonnelier à ses barils,
Le forgeron à son enclume,
L'aubergiste à sa cheminée,
Le notaire à son écritoire
Et le paysan à sa herse.
La tonne de cidre est en perce,
Le pot de grès déborde et la marmite fume;
Vive la joie! il faut bien boire :
La vie n'est-elle pas sans prix?
La guerre est terminée.

Il est ôté l'impitoyable poids
Qui pesait sur les cœurs étouffés
Et les voici plus légers qu'alouettes;
La vie n'est plus qu'une cocasse loterie
Où tout le monde gagne;
Tout village est pays de Cocagne
Où d'anciennes fées
Posent tartes et poires,
Jambonneaux et perdrix
Dans les assiettes;
Les musiciens n'ont joues gonflées
Que d'airs à danser et de trilles;
En avril comme en mai, toute journée
Est jour de fête,
Et même l'invalide à la jambe de bois
Se sent paré pour le quadrille;
La guerre est terminée;
Le menuisier est revenu à ses armoires.

LX

Ne faites pas tant de vacarme
Dans la rue pavoisée,
Joueurs de bugle et de saxhorn;
Derrière sa croisée
Une vieille aux yeux mornes
Eclate en larmes.

N'ornez pas de jonquilles,
De banderoles ni de feuilles
Cette chaumière, jeunes filles,
Et ne chantez pas si haut;

Derrière sa porte une femme en deuil
Eclate en sanglots.

Ne prenez pas l'étroit sentier du loup,
Ne prenez pas l'étroit sentier du bout du monde,
Impitoyables jeteurs de cailloux,
Gais enfants de la ronde;
C'est ici qu'on rencontre
Le banni, le grotesque, le défiguré,
Celui qui porte sur son cou
Le visage du monstre
Et n'ose se montrer.

LXI

PRIÈRE DE LA VIEILLE FERMIÈRE

« Vierge Marie, en l'autre monde reine,
Vous qui avez en celui-ci souffert le pire,
Enseignez-moi comment porter si lourde peine
Sans en mourir.
Celui-là que naguère
Tant j'aimais,
Et pour qui j'ai mis blanche cotte,
Ils me l'ont en son temps pris pour la guerre,
Et me disaient à moi, pauvre sotte,
Qu'autre guerre il n'y aurait jamais.

Et cette fois c'est mon enfant qu'ils ont pris
Pour le clouer à son tour en croix,
Comme le vôtre, Madame Marie,
Et ne me disent pourquoi.

Il était mon jeune roi;
Pour lui j'ai brisé mon corps;
Pour lui j'ai usé mes doigts,
Mes jambes maigres et mes reins,
Et maintenant il ne me reste rien :
Le fils, après le père, est mort.

Certes ne suis que paysanne,
Sans nul savoir, agenouillée en votre église,
Mais vous, ô dame souveraine,
Vous la plus haute entre toutes les dames
Enseignez-moi pourquoi si grand'peine
Est permise.

Mes deux seuls biens pour toujours sont partis;
Il n'est plus personne que j'aime
Et trop à douleur me serait la joie;
Accordez donc que sans entendre vent ni pluie,
En terre enfin j'oublie,
Et si ne puis rien espérer, plus même
En votre Paradis,
Pardonnez-moi. »

LXII

PRIÈRE DE LA JEUNE VEUVE

« Beau Seigneur Christ, Seigneur d'amour et vérité,
O vous qui connaissez que tout m'accable
Et que je reste seule avec mon anneau d'or,
Chétive et sans personne sur qui m'appuyer,
Me prenez en pitié.
Celui à qui j'étais par sacrement liée,
Celui auprès de qui devais marcher
Dans l'herbe, la boue et le sable
Pour la vie et pour l'éternité,
Mon bien-aimé, ma joie, mon magique trésor,
Ils me l'ont arraché.
Ils ont criblé de plaies son corps;
Ils l'ont déchiqueté
De leurs cruels oiseaux de proie,
Et je crois sentir dans sa pauvre chair
Entrer leurs becs froids
Et rouges de fer.
O Christ
Vous qui avez aussi été cloué en croix
Et qui portez encor les œillets noirs aux mains
Et sur vos tempes le sang des chardons,
O vous, le plus misérable des misérables
Et le plus grand des rois,
Vous obstinerez-vous en vos tendres desseins?
Et n'entendez-vous pas les cris
De la servante désolée qui vous implore
Et vous supplie, déchirée à vos pieds,
De n'octroyer pardon
Aux assassins? »

LXIII

PRIÈRE DU DÉFIGURÉ

« Mon Dieu, ô vous qui jamais n'avez eu
Pitié de personne en ce monde-ci,
Ni des hommes tombant sur le pré,
Ni même de votre fils Jésus,
Ni de Madame Marie,
Mon Dieu qui êtes sans merci,
Daignez pourtant ce soir entendre qui vous prie
En tordant ses lèvres de désespoir :
Ecoutez la prière du défiguré.
Je ne suis plus que loque couturée
De rognures de joues, de menton et de nez,
Et devant cette orfraie par le jour éblouie,
Je sens tous les passants d'effroi se détourner.
Ah! mon Dieu, faites que tout ce qui luit
S'éteigne à tout jamais pour eux;
Mon Dieu, qui pouvez être toute cruauté,
De votre merveilleuse épée d'or et de flamme,
Crevez-leur donc à tous les yeux;
Faites que je sois enfin comme ils ont été
Et qu'à ma guise puisse voir
Vos roses, vos pêchers en fleurs
Et les bouches des femmes.
Mais si ne m'entendez
Dans votre hauteur souveraine,
Vous plaise au moins que je comprenne
Pourquoi vous ne m'avez comme aux autres ôté
Le souci, le tourment et la peine,
Pourquoi vous n'avez pas permis que je meure
Et que la Mort m'accorde
A moi aussi mon dû,
Me laissant pour toujours étendu
Parmi tant de soldats dans la plaine,
Au gré de votre miséricorde. »

LXIV

Et maintenant, silence, les morts!
Chacun son tour;
Ne troublez pas la fête davantage;
Battez, cymbales;
Reprenez vos roulades, tambours,
Jouez, fanfares des villages,
Jouez plus fort,

Et vous, les belles pour le bal,
Parez-vous de vos plus beaux atours :
Les morts sont morts.

LXV

Par une route du Beauvaisis
S'en va celui de Savignies,
La jambe alerte;
Il fait beau jour, la cerise rougit,
La pomme naine est verte
Et la framboise cramoisie.

En passant au Détroit
Il voit à sa fenêtre
La belle qui se penche en arrangeant
Ses cheveux de ses doigts :
« Où allez-vous à pied
Par si beau temps,
Où allez-vous, Gautier?
— Je m'en vais à Hodan
Voir mon ami Jean.
— Ah! dites-moi donc comment est ce Jean
Que jamais je n'ai pu connaître. »

En passant à Lhéraule il voit devant sa porte
La fille du cabaretier
Tournant autour du doigt l'anneau d'argent :
« Où allez-vous Gautier?
L'eau-de-vie maintenant serait-elle trop forte
Et passerez-vous sans vous arrêter,
Ne fût-ce qu'un instant?
— D'instant, Mademoiselle, je n'ai guère;
Je m'en vais à Hodan
Voir mon ami Jean.
— Alors, ne vous pressez pas tant :
Votre Jean de Hodan est toujours à la guerre. »

En passant à La Place
Il voit à travers champs
La vieille du hameau
Qui pique son doigt nu
Aux roses blanches
De son jardin :
« Où vas-tu, Gautier, de si bon matin,
Où vas-tu par si beau dimanche?
— Je m'en vais à Hodan

Voir mon ami Jean.
— Ah! misère de moi, comme le temps passe!
Jean de Hodan serait-il déjà revenu?
Vraiment je n'en ai pas entendu mot. »

Par une route du Beauvaisis
S'en va celui de Savignies,
La jambe alerte;
Il fait beau jour, la cerise rougit,
La pomme naine est verte
Et la framboise cramoisie.

LXVI

Il ne prit pas par les Quatre Routes,
Celui de Savignies :
Il prit par où la chèvre broute,
Il prit par le chemin des champs,
Il prit par le sentier.
Le ciel était en tourterelle
Que le clocher perçait de sa pointe d'argent;
Par-dessus les ronciers
Les toits formaient bariolée saillie,
Et l'azur indéchirable de l'amitié
Rendait encor l'heure plus belle.
Entre les cerisiers et les géraniums
Le pèlerin de Savignies fut dans la rue;
A la première barrière parut
Un vieil homme :
« Bonjour, Gautier. »

LXVII

Le premier dit :
« Il a quitté Hodan,
Un mercredi
De l'autre printemps,
Pour aller rejoindre un voilier à Dieppe.
Quand je l'ai ce jour-là rencontré,
Il traînaillait en sifflotant
Tout le long du pré.
Sur une chaise sans un mot il s'est assis,
Faisant sauter en l'air
Comme des crêpes
Des monnaies d'Angleterre,
Et nous avons vidé chacun un verre
De marc de cidre ici. »

Bourdonnement de café villageois.
Clair-obscur pour les yeux et le cœur.
Eclats d'or de chandelle et de joie
Noyés dans la noirceur
Du soir et le velours des pipes.
Peaux jaunissantes et bleues qui se fripent
Sous les mentons luisants.
A la table des trois paysans
Celui de Savignies écoute le conteur.

Le second dit :
« On l'avait fait sergent
D'infanterie,
Et ses quatre officiers
Pourrissaient déjà dans le champ;
Les obus descendaient des nues
En si épaisse pluie
Qu'on n'aurait pu faire passer une souris
Entre ces mille éclats d'acier,
Mais il était si fou et si hardi
Qu'il sortit le premier de son abri;
Guy d'Hanvoile et trois autres en sont revenus;
Pas lui. »

Pour un instant
Tous se taisent,
Et l'image de Jean de Hodan
Parmi les ombres des cerveaux surgit;
Sur sa chaise
Comme par un songe engourdi
Reste figé celui de Savignies.

Le dernier dit :
« Je ne puis croire qu'il soit mort de la sorte;
Je sais qu'il était fou,
Qu'il avait le diable à ses trousses,
Qu'il est peut-être allé se battre en Chine;
Mais bientôt il sera parmi nous;
Je l'entends déjà qui tournique et traîne
Ici ses talons;
Tout à l'heure par cette porte
Il glissera sa longue échine;
Alors vous vous tournerez tous
Et sur sa manche vous verrez ses trois galons
De capitaine. »

Et de sa main tremblante et ravinée
Couleur de brique, paille et foin,
Celui qui malgré tout espère
Lève jusqu'à son nez
Son verre;
Un rubis rouge brille au fond du vin.

LXVIII

« Holà, Julie! »
Vers cette brune en robe beige
Un grand gaillard rougeaud
Se faufile entre les danseurs;
La clarinette oublie
Un délicat
Arpège,
Et le trombone vide son tuyau,
Mais le piston sans peur
En bravache reprend la polka.

L'amour villageois rôde
Dans le brouillard nocturne et l'air frais;
La Julie s'abandonne aux bras du grand gaillard
Et les couples guindés les suivent à la file,
Jeannette avec Jamet de la Neuville
Et Rose avec Gaspard
De Villembray.

Le gros tuba poussif rugit
Par-dessus les caquets des bavardes,
Et le trombone éclate;
Les lampions de papier
Balancent dans les arbres l'écarlate
Et l'émeraude;
Les jambes vont, les corps se penchent;
Les mains lourdes s'agrippent aux hanches
Et les curieux se haussent sur les pieds;
Julie tourne toujours aux bras du grand gaillard,
Et Guy d'Hanvoile avec celui de Savignies
Sans bouger la regardent.

LXIX

« Pourquoi donc rentres-tu si tard, Gautier,
Et d'où viens-tu courir le guilledou?
Assise dans l'obscurité
J'ai écouté sonner l'heure après l'heure,

Mais tu n'es pas rentré.
Et tandis que moi, pauvre vieille dupe
Tombant de sommeil
Le nez dans mes jupes,
Je laissais larmoyer la bougie
Jusqu'au bout,
Toi, tu faisais sans doute le godelureau
Toujours prêt à te faire piper
Par les tricheurs,
Ou mener à bon trot
Jusqu'au port
Par les enjôleuses de Savignies.

— Ne me gronde pas si fort,
Mère, ne gronde pas trop :
J'ai deuil si grand
Que je ne l'ose dire tout;
Je n'ai vidé bouteille
Ni dansé sur le pré;
Jean de Hodan est mort,
Personne ne sait quand,
Est mort et enterré,
Personne ne sait où. »

LXX

Or ici finit la chanson
De celui de Hodan
Qui fut long corps sans graisse
Et regardait la vie
Avec ses beaux yeux clairs.
Au bal aussi bien qu'à la messe,
En jours de fête ou de souci,
Souvenez-vous-en.
Mais si d'aventure vouliez connaître aussi
Pourquoi notre Jean s'en fut à la guerre
Et pourquoi l'ont suivi
Tant de gentils compères,
Tant de joyeux garçons
Qui tour à tour tombèrent
Comme fleurs empourprées du buisson,
Demandez-le à d'autres clercs.

Nuits d'insomnie de Montauban,
4 janvier — 4 avril 1944.

LETTRES INÉDITES
DE
MARIE LECZINSKA

Parmi les innombrables chartriers privés que d'anciennes familles conservaient avec soin à la fin de l'Ancien Régime, celui des Noailles était l'un des plus importants. Plusieurs milliers de « recueils » ou de liasses contenaient des documents, dont quelques-uns remontaient au Moyen Age, la plus grande masse datant des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Etant donné le rôle que jouèrent les membres de la famille de Noailles, surtout au cours de ces trois derniers siècles, dans la politique, dans la diplomatie ou à la Cour, on imagine aisément la valeur historique de ce fonds.

La Révolution bouleversa le tranquille repos des archives privées; les « Tours du Trésor », les bibliothèques seigneuriales et les greniers de châteaux laissèrent échapper leurs sacs, leurs liasses, leurs volumes. Certains furent brûlés, d'autres saisis.

Les Noailles émigrés ou condamnés à mort, leurs papiers furent dispersés, et ceux qui subsistaient augmentèrent les collections de plusieurs dépôts. On en trouve à la Bibliothèque Nationale et aux Archives Nationales; il y en avait dans cette Bibliothèque du Louvre qui brûla en 1871.

Il y en a aussi quelques centaines dans les Archives des Affaires Etrangères, la plupart dans la série de la « Correspondance politique », d'autres dans la série « Mémoires et Documents » de France (1).



Le manuscrit qui nous intéresse, le 142 des Mémoires et Documents de France (manuscrit 5 de la Réserve), volume in-folio de 254 feuilles, contient 150 pièces, originales et copies du XVIIIe siècle. Ce sont des lettres de la famille royale au duc de Noailles de 1706 à 1751 : lettres du dauphin et des filles de France, du duc et de la duchesse d'Orléans, du duc et de la duchesse de Bourbon, mais surtout, en tête, 43 lettres de la reine Marie Leczinska avec 3 pièces

(1) Cf. Armand Baschet, *Histoire du dépôt des Archives des Affaires Etrangères*, Paris, 1875, in-8°, p. 408-411, et Louis Paris, *Les papiers de Noailles de la Bibliothèque du Louvre*, Paris, 1875, in-8°.

*annexes. De ce lot nous avons retenu, pour les publier, 26 lettres et 2 pièces annexes; afin de ne pas alourdir cet opuscule, il convenait, en effet, d'omettre les autres pièces, courts billets qui reprennent certains termes des lettres voisines. Aucune de ces lettres n'est datée complètement : l'année n'est jamais mentionnée, et si le mois est parfois indiqué avec le quantième, le plus souvent on ne trouve que le quantième. Dans ces conditions le classement chronologique, le seul normal, était difficile à établir. L'archiviste des Noailles, qui rédigea au XVIII*e *siècle la « Table des lettres » placée au début du volume, a bien essayé de dater celles-ci et de les classer; mais les indications d'années, rajoutées à la plume, sont très souvent d'une inexactitude manifeste, et, par voie de conséquence, le classement fantaisiste. Nous avons essayé de remédier à cette situation en proposant de nouvelles dates pour chaque lettre, d'après la critique interne du texte : le résultat ne peut être tenu pour définitif.*

PIERRE DUPARC (1).

I

Je me flatte que vous ne douttez pas que je ne soit bien aise de la grace que le Roy vous a fait; vous sçavez qu'il y a long temps que je le désirois; ainsi il ne me reste qu'à prier Dieu de vous conserver. Je ne vous recommande point le doux marquis, sachant que ce seroit chose superflüe; continuez luy seulement vostre amitié et je respons de sa reconnoissance. Tachez de ne vouloir point tous deux faire preuve de vostre valeur : laissez ce soin à vos enfans, les vostres sont toutes faites; dites au marquis que je le trouve trop vieux pour cela, que ce qui estoit bon pour Briche ne l'est pas pour Nangis. Portez vous bien et tachez de revenir avec bras et jambes. Barnabée et moy prions le Bon Dieu de bon cœur. Adieu.

Ce 25 (juin 1734).

(Fol. 37.)

Le duc de Noailles avait reçu, le 14 juin 1734, le bâton de maréchal; il se trouvait alors, avec le marquis de Nangis, sous les murs de Philipsbourg, assiégé par l'armée française.

II

Le remerciement que vous me faites, mon cher maréchal, pour Papete est superflues; j'ay cherché de la consolation dans la perte que j'ay fait; je l'ay trouvé en elle. C'est une amie que je veut et point une dame d'atour, sensible à l'amitié et point du tout touché de mon ajustement; je ne

(1) Voir *Amitiés amoureuses de Marie Leczinska*, par Pierre Duparc, dans le *Mercure de France* du 1er avril 1947.

pouvois faire un meilleur choix. Soyez persuadé, mon cher maréchal, de celle que j'ay pour vous.

Ce 28 7[bre] (1742).

(Fol. 35.)

Amable-Gabrielle de Noailles, née le 18 février 1706, dame du palais en 1727, dame d'atours de la Reine en septembre 1742, avait épousé, le 5 août 1721, Honoré-Armand, fils du maréchal de Villars. La Reine lui avait donné le surnom d'amitié de Papete (comme celui de « la Poule » à Mme de Luynes).

« Voici mes soirées », écrivait la Reine en 1751, « je vais chez Papete, et quand elle a mal à la teste, je joue un triste piquet. » (La duchesse de Villars était sujette à de fréquentes migraines, cf. lettre XXI.)

Cf. *Mémoires du duc de Luynes*, Introduction t. I, p. 33-34, et t. 4, p. 229.

III

Il est infame à moy, mon cher maréchal, de ne vous avoir pas encore escrit depuis ce qui s'est passé. J'ay remercié Dieu de tout mon cœur de vous avoir conservé, vous et vos enfans; j'ay esté dans l'inquiétude pour le duc d'Ayen; j'aprends avec grand plaisir qu'il n'y a point de danger. Voila ce que c'est que d'avoir des saintes pour filles et sœurs, et Dieu sçait bien combien nous avons besoin de vous; il n'y a que vous qui n'i pensez pas, vous venez de le bien prouver. Si les choses n'ont pas tournés selon vos désirs, l'on vous rend bien justice. Outre la joye de vous sçavoir en bonne santé, j'ay celle d'entendre dire du bien de vous; et de voir que l'on sent ce que vous vallez, et cela en est une grande pour moy, m'interessant verittablement à tout ce qui vous regarde.

La pauvre marquise de Boufflers est ici, penestré de douleur du malheur arivé à son fils, ignorant mesme au point où il est. Vous pouriez luy rendre un grand service en procurant un ettablissement à sa fille. Elle a pensé que si le Roy avoit la bonté de promectre un régiment à celuy qui l'épouseroit, cela donneroit beaucoup de facilité pour son ettablissement. Pour vous dire le tout en un mot, c'est Mr. de la Vieuville qu'elle désireroit pour gendre; il est de vos parens; il vous sera plus aisé de contribuer; j'en ay mesme parlé à Mr. d'Argenson qui m'en a dit toutes sortes de bien. Ainsi, mon cher maréchal, il ne tiendra qu'à vous de rendre une famille heureuse; pour moy je vous en aurois une sensible obligation. J'ay implorée l'intercession de Ste Papete; je me flatte, mon cher maréchal, que vous i ferez de vostre mieu; elle est jolie, bien faite, bien élevée; contentement surpasse richesse; il est à présumer qu'elle rendra un mari heureux; enfin faites i tout ce que vous

pourez. Je vous embrasse de tout mon cœur; je voudrois bien que ce fut au coin du feu de Papete.

Ce 7 juillet (1743).

(Fol. 58.)

Après la bataille de Dettingen.

Le mariage projeté ne se fit pas. Voir les *Mémoires du duc de Luynes* à la date du 14 février 1744 :

« Il y a deux jours qu'il s'est fait un mariage à Paris; c'est celui de Mlle de Boufflers-Remiancourt avec M. d'Aubarède... Mlle de Boufflers est la sœur du petit de Boufflers qui fut tué l'année dernière à Dettingen » (t. 5, p. 330).

Cf. *Correspondance du comte d'Argenson*, p. 2.

IV

Vous sçavez, mon cher maréchal, combien je m'intéresse à tout ce qui vous regarde; ainsi c'est avec un sensible plaisir que j'ay apris la grace que le Roy vous a fait. Remettez luy la lettre que je voue envoye, et, si j'osois, je vous demanderez de luy baiser la main de ma part, mais vous sçavez combien je suis brave. Il est pourtant bon de s'expliquer sur cet article, surtout à un général d'armée : si les femmes alloient à la guerre, vous veriez que j'ay beaucoup de courage, mais j'ay une peur souveraine de déplaire à celuy à qui je voudrois plaire sans cesse; vous sçavez cette crainte de ma part, elle ne vous est pas nouvelle. Nous allons demain comencer des prières a la paroisse; si les miennes estoit bonnes, le Roy seroit bientost ici en parfaite santé, Vainqueur et Pacifique, j'espère que de meilleures ames que la mienne, surtout Papete, l'obtiendront. Adieu, mon cher maréchal, comptez sur mon amitié pour vous.

Ce 9 mai (1744).

Je croi que vous ne serez pas faché de sçavoir que les petits maitres du Petit Montreuil font fort bien leurs devoirs, et me font leur cour exactement.

(Fol. 25.)

Le roi avait quitté Versailles pour l'armée, le 3 mai 1744.

V

Je comptois, mon cher maréchal, n'avoir que des remercimens à vous faire sur le compliment que vous me faites. Malheureusement les évènemens ne sont point si heureux égallement par tout; je viens de recevoir un courrier de Lunéville : le Roy mon Père me mande que les ennemis ont passés le Rhin et qu'il a esté obligé de se retirer à Metz

par l'avis de Mr. de Coigni et de Belle-Isle. Jugez, mon cher maréchal, de mon inquiétude. Remettez la lettre que je vous envoye au Roy, en l'asseurant de mon tendre attachement. Adieu, mon cher maréchal.

Ce 1 juillet (1744).

(Fol. 32.)

Charles de Lorraine, beau-frère de Marie-Thérèse, avait franchi le Rhin et obligé les troupes françaises, commandées par Coigny, à se replier.

VI

Je suis bien touché, mon cher maréchal, du compliment que vous me faites sur la mort de ma fille; il est naturelle d'estre affligée de la perte de ses enfans; en mesme temps je voudrois de tout mon cœur estre a sa place. Adieu, mon cher maréchal, conservez moy vostre amitié et soyez bien seür de la mienne. Comme je n'aime point les choses frivoles, j'attendrois de vous dire quant je vous revois que je vous embrasse.

Ce 7 (octobre 1744).

(Fol. 23.)

Madame Sixième mourut à Fontevrault, le 28 septembre 1744, âgée de sept ans. La Reine était alors à Lunéville. Cf. *Correspondance du comte d'Argenson*, p. 20.

VII

Je vous remercie, mon cher maréchal, des nouvelles que vous me donez, en 1er lieu de la santé du Roy et de celle de mon fils, Dieu les conserve tous deux, et puis de leur marche que je suis impatiente de sçavoir où elle aboutira. Je suis bien contente de votre exactitude, mais pas trop de vos lettres : quant on est sur un certain ton enssemble, elles doivent s'en ressentir. Je n'i voys que de l'amitié; il faut bien que je m'en contente, et que je vous dise que j'i suis extrêmement sensible, et vous asseure de la mienne.

Ce 7 (mai 1745).

(Fol. 51.)

Le roi et le dauphin avaient quitté Versailles pour l'armée le 6 mai 1745.

VIII

Je viens d'apprendre, mon cher maréchal, qu'il va partir un courier. Je n'ay garde de le manquer, quoique vous respondiez assés mal à toutes les avances que je vous fait;

mais ce n'est plus le temps de quereller. Vous me faites mourir de peur. Que Dieu vous bénisse! Battez ces vilains Anglois et nous ramenez tous nos pauvres François; ce sont les ordres de vostre Reyne et les vœux de vostre tendre amie. Bien de belles choses pour le comte de Noailles, et rien pour le duc d'Ayen.

(Fol. 65.)

(Avant le 11 mai 1745.)

IX

Je resoit vostre compliment, mon cher maréchal, avec bien de la satisfaction comme vous pouvez le croire, et de toutes fasons je n'ay jamais sentie le Bonheur d'estre ce que je suis comme je le sens aujourd'hui. Si je m'étois trouvée à cette heureuse journée, j'aurois oubliée ma sotte timidité ordinaire, et le Roy auroit reseut une très vieille embrassade, mais faites de bien bon cœur. Mon fils avoit un bel exemple devant luy, mais on les suit pas toujours; je remercie Dieu du courage qu'il a mis en luy; qu'il daigne les conserver tous deux. Ne montrez mes radottages à personne, je vous prie, car ma pauvre teste n'i est plus quant je pense aux risques affreux que nous avons courüe et à la main miséricordieuse qui nous en a tirée. J'aurois bien désirée que cette heureuse journée ne nous eut pas cousté le pauvre duc de Gramont, que je regrette. Réservés mon compliment sur sa perte, et soyez persuadé, mon cher maréchal, de toute mon amitié pour vous.

Ce 14 (mai 1745).

(Fol. 46.)

Après la victoire de Fontenoy. Louis de Gramont, colonel des gardes françaises, fut tué par un boulet à Fontenoy, le 11 mai 1745. Cf. lettre de la reine au comte d'Argenson, *Correspondance du comte d'Argenson*, p. 27.

X

Vous croirez aisément, mon cher maréchal, le plaisir que vous me faites par tout ce que vous me dites du Roy et de l'amour du peuple et de l'armée pour luy, mais cela ne m'éttone pas. Je ne doutte nullement de la joye que vous en avez : je vous cognois trop attaché à sa personne et trop bon citoyen pour n'en estre pas persuadé. Voila donc l'armée campée. Je serois bien faché que tous tant que vous estes que vous eussiez autant de peur que j'en ay ici; j'espère tout de la miséricorde de Dieu, mais il m'est impossible de n'estre pas inquiète, cela est fort naturelle. Je vous envoye

une lettre pour le Roy. Je suis bien touché de ce que vous me dites de vostre attachement, et je serois bien faché, mon cher maréchal, si je n'en estoit persuadée.

Ce 26 mai (1745).

(Fol. 27.)

XI

Il est inutile, mon cher maréchal, de toutes fasons de vous dire que vostre lettre m'a fait plaisir, et vous ne vous facherez pas quant je vous dirois qu'elle en contenoit une qui m'en a fait beaucoup davantage, à laquelle je joint ici la réponse. Je suis enchanté de tout ce que vous me dite du Roy, Dieu le bénisse et le conserve. Je suis bien touché de vostre régularité à me doner de ses nouvelles. Je me flatte, mon cher maréchal, que vous ne doutez pas de ma fason de penser pour vous.

Ce 26 mai (1745).

(Fol. 28.)

XII

Vos lettres ne peuvent que me plaire, mon cher maréchal, elles renferment celles du Roy, et quoique je sois très touché de son attention a me doner de ses nouvelles, ce que vous me dites de luy me fait encore plus de plaisir sans m'ettoner. Que Dieu le conserve! nous voila, j'espère, à la fin du siège. Dieu veuille que tout ce que le Roy entreprendra se passe aussi heureusement. Il me paroit que nous n'avons pas perdu grand monde. Adieu, mon cher maréchal, je suis très touché de vostre amitié, vous devez estre seur de la miene.

Ce 1er juin (1745).

Papete est toujours charmante et toujours soufrante, c'est son véritable portrait.

Dites tout plein de choses et ne l'oubliez pas au comte de Noaille.

Baisé la main de ma part a qui vous remettra cette lettre.
(Fol. 29).

Pendant le siège de Tournai. Cf. lettre XVI.

XIII

Je profitte, mon cher maréchal, du départ de Dumesnil pour vous asseurer que je fait des vœux bien sincères pour vous; il n'est pas douteux que je ne m'intéresse à vostre

barque, mais je veut que vous soyez persuadé que vostre persone me tient à cœur, et quant sainte Papete devroit trouver l'expression trop forte, c'est, mon cher maréchal, très tendrement que je vous aime.

Ce 4 juin (1745).

Dites au comte de Noailles que je suis très touché des comissions qu'il a donés à Papete pour moy, et qu'il aura un memorare pour Mr. le duc d'Ayen qui est toujours absent a Versailles pour moy et nul quant il n'i est pas n'aura rien.

(Fol. 55.)

XIV

Comme vous avez esté long-temps sans m'escrire, mon cher maréchal, j'ay tardé à vous faire réponse. Je croi bien que la punition n'est pas grande pour vous; j'en suis faché à présent, car ce n'est qu'une niche que je me suis fait a moy mesme. Continuez, je vous prie, mon cher maréchal, à m'escrire et surtout à avoir de l'amitié pour moy.

Ce 9 juin (1746?)

(Fol. 56.)

XV

Je suis ravie, mon cher maréchal, de la bonne nouvelle du Roi de Prusse; il faut espérer que des succès aussi heureux nous mènerons enfin à celuy que nous désirons. Il vous faut des évènemens pour m'escrire. Cela est froid; mesme je trouve que vostre dernière lettre sent le jubilé; pour moy qui ay finit le mien, je vous adverti que si vous m'escrivez toujours dans le stile de maréchal de France, je me soulagerois des réponses et attendrois paisiblement le retour, et puis j'agirois en conséquence. En attendant je vous aime encore.

Ce 14 (juin 1745).

(Fol. 48.)

La victoire de Frédéric II à Friedberg est du 4 juin 1745. Cf. *Correspondance du comte d'Argenson*, p. 43.

XVI

Voilà donc la cittadelle prise, Dieu soit loué! mon cher maréchal, j'ay esté un peut plus contente de vostre lettre; il est pourtant vray qu'elle meritteroit encore quelques reproches, mais comme vous les prenez pour de la mauvaise

humeur, ce n'ay pas la peine de vous en faire, puisque vous n'en sentez pas le prix; ce n'est plus le jubilié que cela sent, cela est bien pis, mais je suis trop polie pour vous l'expliquer. A l'éguard de l'odeur du jubillé, Papete vous rendra la chose plus aisée à comprendre; je m'en raporte à elle; elle en est parfumée. Pour moy, je m'en tiendrois à vous parler du papillion, dont les ailes me paroissent abatues, et la chandelle très éteinte, mais elle se rallumera au retour des enfans de Bellone. Voilà bien du radotage, mon cher maréchal; ce que je vous dirois très sérieusement, c'est que je vous aime de tout mon cœur.

Ce 22 (juin 1745).

Ma pauvre Papete est toujours malade.

(Fol. 47.)

La ville de Tournai se rendit le 23 mai 1745, et la citadelle seulement le 19 juin. Cf. *Correspondance du comte d'Argenson*, p. 29, 37.

XVII

Je suis bien faché, mon cher maréchal, de ne vous avoir pas fait réponse plus tost; je n'en ay pas eut le temps; je vous asseure que c'est a mon grand regret, car je suis très aise de m'entretenir avec vous. J'aime cependant mieu cet entretien l'hiver que l'esté. Je suis enchanté de ce que vous me dites de mon fils, vous estes bon connoisseur; ainsi les louanges que vous luy donez me font plus de plaisir que ceux que d'autres pouroit prodiguer. Adieu, mon cher maréchal, je vous aime toujours.

Ce 27 juin (1745).

(Fol. 49.)

XVIII

J'ay esté un peut long temps sans vous répondre, mon cher maréchal, parce que j'ay eut des affaires. Je suis bien aise que vous ayez trouvé la plaisanterie du papillion bonne; comme je ne m'i suis point épargné, vous ne pouriez en conscience vous en facher. Je ne suis pas fort curieuse de ce que le Roy fera; les grands évènements millitaires ne sont point sans inquiétudes; je le trouve bien comme il est actuellement, cela me fait un petit estat doux et tranquille qui me plait fort. Adieu, mon cher maréchal, m'aimerez vous toujours? car cela est nécessaire à sçavoir.

Ce 2 juillet (1745).

(Fol. 50.)

XIX

Rien ne me fait plus de plaisir que de recevoir de vos lettres, mon cher maréchal, ainsi vous ferez très bien de ne manquer aucune ocasion de m'écrire. Je suis très aise de la joye que Bruges a marquée au Roy, et très flatée de ce que vous n'avez point trouvé de charmes aux habitantes. Je vous prie de croire que je n'ay pas besoin de Papete pour m'expliquer le stile mistique dont vous vous servez. Je désire que l'espérance que vous me donez d'un prompt retour fut aussi seur que vous devez l'être de me retrouver avec la mesme amitié pour vous.

Ce 6 (août 1745).

Je n'enttends point ce que vous me dites de la festes de la Portioncule recomandé à Papete.

(Fol. 43).

Bruges ouvrit ses portes aux Français après la victoire de Fontenoy, et Louis XV y entra le 1er août 1745.

XX

Vous estes dans la maxime assurément que les plaisirs attendus en font davantage, c'est pourquoi je juge que vous avez retardée de me doner celuy de m'escrire; il est vray, mon cher maréchal, que vostre lettre m'en a fait beaucoup et que je l'attendois avec bien de l'impatience; j'aurois mesme fait les avances si vous eussiez différée. Je vois par ce que vous me mandez qu'il y a des gens bien extraordinaires dans le monde, qui voudroit faire subsister une armée sans vivres; pour moy qui suis dans le simple, je voudrois que vous remportassiez des victoires sans combats. Ce mot me fait rentrer dans le sérieux, et je finis en priant Dieu de bénir toutes vos entreprises, outre l'interest que je ne puis qu'i prendre, vostre persones m'est cher; je me flatte que vous n'en douttez pas.

Ce 20 de mai (1746?)

Dites tous plein de jolie choses de ma part au comte de Noailles.

(Fol. 54.)

XXI

La reyne m'ordonne de vous envoyer ce petit mémoire, mon cher papa. Elle croit que vous serez surpris de voir

du polonois. La santé n'en peut plus, la tête va mal. Elle vous assure de son tendre et respectueux attachement.

Ce 9 juillet (1746?)
(Fol. 61.)

Lettre de la duchesse de Villars à son père, le maréchal de Noailles.

XXII

J'ignore quelle est la Polonnoise qui a mis l'apostille au Mémoire; mais j'en connois une que j'adore en secret, et pour laquelle j'ay des sentimens que le respect m'empeche de manifester.

Niewiem Ktora to Polka wregestrze rekomendacyke przylozyta, znam w prawdzie, iedne Ktora sekretine adorvie, y dla litorey osobliwe sentymenta u sobie zachowywann, litore respekit moy oznaimic niepizwala.

Do Naymilszey
y Nayukochanszey
Krolowey.
(Fol. 62).

Lettre du maréchal de Noailles.

XXIII

Je vous dois quantité de réponses, mon cher maréchal, mais comme j'ay peut de temps, je renferme toutes les belles choses que j'aurois à vous dire dans la simple asseurance de ma tendre amitié et invariable pour vous.

Ce 16 (juillet 1746?)
(Fol. 42.)

XXIV

C'est bien mal à moy, mon cher maréchal, de ne vous avoir pas fait de réponse encore; j'ai fait ce que j'ay put pour en faire une au billet polonois, mais le stile dans cette langue m'en a parue nouveau et vous sentez bien que je n'i ay plus put employer mon confesseur; je le réserve pour m'entendre parler de vous à l'oreille. Il faut advouer que si ceci n'est pas trop dévot, cela est très galland. J'espère vous trouver dans les mesme sentiments a vostre retour; aussi a quelques petites coqueteries près, dont il est impossible de se dispenser quant on est bien jeune, vous ne trouverez en moy aucun changement.

Ce 24 (juillet 1746?).
(Fol. 44.)

XXV

Je suis à Lucienne, j'aprends que vous estes à Saint-Germain. Il ne seroit pas honeste de vous i aller trouver. J'ay envie de vous voir; vous estes trop galland pour avoir besoin d'une plus longue explication.

(juillet 1746?).

(Fol. 34.)

Luciennes ou Louveciennes, Seine-et-Oise, arr. de Versailles.
Juillet 1744 : « J'ai oublié de marquer que mardi dernier la Reine fut souper à Luciennes, chez Mme la comtesse de Toulouse... »
Juillet 1745 : « La Reine étoit avant-hier à Luciennes, chez Mme la comtesse de Toulouse... » Mémoires du duc de Luynes, t. 6, p. 12; t. 7, p. 6.

XXVI

Il est vray, mon cher maréchal, que je me suis plainte de vous; ce n'est point une raison de dire que vous n'aviez point de nouvelles à me mander. Il est bien triste pour moy que vos sentiments ne fournissent pas de matière à m'escrire. Je voys bien que Paques m'a fait grand tort. Pour moy qui ne suis point si scrupuleuse, je vous assure que des autels à vos beaux yeux je porterois mon homage, sans craindre que ce partage offense jamais les Dieux : j'adore en vous leur image.

Ce 1 juin (1748?).

En 1748 la fête de Pâques, assez tardive, tomba le 14 avril.

XXVII

Cela est un peut humilliant, mon cher maréchal, de faire des avances, mais il faut se rendre justice à 45 ans — je ne sçait mesme si le reproche va par la mesme raison — n'importe, je vous en feroit toujours, parce que j'ay oui dire... qu'une passion qui dure longtemps devient respectable; et comme il y a vingt-deux ans que la nostre a commencé, il me seroit bien douloureux de la voir finir. Ainsi quant ce ne seroit que par la peur de passer pour volage, aimez moy toujours.

Ce 3 juillet (1748).

(Fol. 57.)

Marie Leczinska naquit le 23 juin 1703, et vit probablement pour la première fois, lors de son mariage à Strasbourg, en août 1725, le duc de Noailles qui porta sa traine pendant la cérémonie.

XXVIII

Mr. d'Armagnac m'a remis vostre lettre, mon cher maréchal... Je suis charmé, mon cher maréchal, de ce que vostre santé est meilleure. Guérissez vostre menton à cause de ce que vous sçavez; une mentonière n'a point l'air gallant du tout. Malgrè tout cela pourtant, elle n'a point diminuée mes sentiments : ils sont à l'épreuve de la mentonière!

Ce 9 (1751).

(Fol. 69.)

Mai 1751 : « Le maréchal de Noailles songe aussi à se retirer du Conseil, parce que son menton ne guérit point d'un chancre qui le mène au tombeau. »

Juillet 1751 : « Le maréchal de Noailles ne sort plus de Saint-Germain où il porte un menton d'argent, pour cacher le vilain chancre qui lui ronge le bas du visage. »

(*Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, t. 6, p. 410, 434.)

BIBLIOGRAPHIE

1) *Lettres publiées de Marie Leczinska, et Mémoires contemporains.*

Argenson (Marquis d') : *Correspondance du comte d'Argenson, ministre de la Guerre. Lettres de Marie Leczinska et du Cercle de la Reine.* Paris, 1922, in-12.

Argenson : *Journal et Mémoires* du Marquis d'Argenson, publiés par E. J. B. Rathery (*Société de l'histoire de France*). Paris, 1859-1867, 9 vol. in-8°.

Des Diguères (Victor) : *Lettres inédites de la reine Marie Leczinska et de la duchesse de Luynes au Président Hénault.* Paris, 1886, in-8°. P. 257-467 : 255 lettres, avec un fac-similé.

Luynes : *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV* (1735-1758), publiés par L. Dussieux et E. Soulié. Paris, 1860-1865, 17 tomes en 8 vol. in-8° (Lettres dans l'*Introduction*, t. I, p. 41 à 50).

Saint-Simon : *Mémoires*, éd. Boislisle (*Les grands écrivains de la France*). Paris, 1879-1930, 41 vol. in-8°.

2) *Ouvrages généraux.*

Baschet (Armand) : *Histoire du dépôt des Archives des Affaires Etrangères.* Paris, 1875, in-8°.

La Rochefoucauld : *Marie Lezcinska, femme de Louis XV.* 1703-1768. (*Les Reines de France.*) Paris, 1943, in-12.

Leroy (Alfred) : *Marie Leczinska et ses filles.* Paris, 1940, in-12.

Nolhac (Pierre de) : *Versailles et la Cour de France. Louis XV et Marie Leczinska.* Paris, 1928, in-12.

Paris (Louis) : *Les papiers de Noailles de la Bibliothèque du Louvre.* Paris, 1875, in-8°.

Perey (Lucien) : *Le Président Hénault et Madame Du Deffand. La cour du Régent. La cour de Louis XV et de Marie Leczinska.* Paris, s. d., in-8°.

Soderjhelm (Alma) : *Fersen et Marie-Antoinette. Correspondance et Journal intime inédit du comte Axel de Fersen.* Paris, 1930, in-8°.

DÉSORDRES

PIÈCE EN QUATRE ACTES

par ANDRE CHAMSON

PERSONNAGES

DUSSAUD : 60 *ans, père de Paul et d'Etienne, tous deux prisonniers.*

NATHALIE : 25 *ans, femme de Paul.*

LUCE : 26 *ans, femme d'Etienne.*

ANNA : 70 *ans, tante de Dussaud.*

CLAUDIE : 16 *ans, nièce de Dussaud.*

PIERRE : 17 *ans, neveu de Dussaud et frère de Claudie.*

L'action se déroule entre 1940 *et* 1945.

ACTE PREMIER

Chez Anna. — Intérieur vieillot Second Empire et début de la IIIe République.

SCENE I

ANNA. — DUSSAUD.

ANNA. — Alors, tu ne veux pas me montrer tes belles-filles?

DUSSAUD. — Mais puisque je vous dis qu'elles vont arriver... Je croyais les trouver ici...

ANNA. — On m'invite au mariage, en sachant bien que je ne pourrai pas y venir... On va faire des voyages de noces à l'autre bout de la France et tous les malheurs nous tombent dessus sans que je sache même comment elles sont faites.

DUSSAUD. — Eh bien, vous allez le savoir...

ANNA. — Te voilà bien essouflé pour avoir monté deux étages.

DUSSAUD. — Essoufflé! Essoufflé! Je respire...

ANNA. — Tu ferais bien de te surveiller un peu. Ça n'arrange rien d'être malade...

DUSSAUD. — Ça n'arrange rien non plus d'être en bonne santé... Pourvu que la carcasse dure...

ANNA. — C'est ça! Tu dois leur remonter le moral, à ces jeunes femmes... Pourvu que la carcasse dure! Je m'en vais leur dire ce que je pense de toi et comment il faut te secouer... On a beau ne pas me les avoir fait connaître, tu vas voir si ça me gênera!

DUSSAUD. — Oh! non, ça ne vous gênera pas... j'en suis bien sûr...

ANNA. — D'abord, j'ai cru les voir passer dans la rue, tout à l'heure... deux dames blondes qui se ressemblaient comme des sœurs.

DUSSAUD. — Mais non elles ne sont pas blondes toutes les deux et ne se ressemblent pas plus qu'Etienne et Paul.

ANNA. — On a pourtant toujours vu qu'ils étaient frères. Bien sûr qu'ils ne se ressemblent pas et si tu as cru les faire pareils, tu t'es rudement trompé... Paul... C'est bien lui qui a pris une blonde?

DUSSAUD. — Oui, c'est lui qui a épousé Nathalie.

ANNA. — Tu vois si je me souviens de ce qu'on m'a dit... mais je croyais qu'elles étaient blondes toutes les deux... Enfin! Paul a toujours été Roger bon temps, vaniteux de sa personne, agréable à tout le monde et content de tout... tandis qu'Etienne... alors, c'est lui qui a pris la dame brune?

DUSSAUD. — Mais oui... Luce... Vous avez toujours eu une préférence pour Paul, vous... Vous trouviez Etienne plus renfermé...

ANNA. — Oh! renfermé! Je les ai vu grandir tous les deux... pour aussi différents qu'ils soient devenus, ils étaient toujours les mêmes, pour moi... mais c'est vrai qu'Etienne était moins facile à vivre...

DUSSAUD. — En tout cas, les voilà redevenus pareils l'un à l'autre, habillés de la même manière, soumis à la même vie, comme quand ils étaient tout petits... et je vous jure que c'est dur pour un homme de mon âge...

ANNA. — Et si tu n'avais pas de garçons, tu crois que ce serait moins dur? Tous les pères de famille sont des égoïstes, mais il n'y a que les vieux qui vivent seuls qui le savent... En tout cas, tu n'es pas raisonnable pour un sou... Le vrai malheur est pour ces jeunes femmes. Ça oui! Quatre mois de mariage et les voilà comme veuves... N'importe quelle femme t'expliquera ce que ça veut dire... Qu'on devienne veuve à cinquante ou à cinquante-cinq ans, c'est le bon âge... Ça m'est bien arrivé à moi... mais si ça m'était arrivé à vingt-quatre ans...

DUSSAUD. — Vous êtes en train de comparer des choses...

ANNA. — ...Que tu n'es pas capable de comparer.. Bon, bon, tu n'es pas obligé de comprendre quoi que ce soit à ces histoires de femmes. Tâche seulement de ne pas faire une vie trop triste à tes belles-filles et dis-toi que les prisonniers finiront par rentrer un jour...

DUSSAUD. — Je vois que vous m'avez demandé de venir pour me faire la morale.

ANNA. — Mais non, mais non... je te fais la morale en passant... Quand je voudrai vraiment te la faire, ça durera plus longtemps... Du reste, si je t'ai fait dire de venir, c'est pour te demander un service... Ça me donnera l'occasion de faire la connaissance de tes

belles-filles... parce que tu aurais peut-être encore attendu plusieurs jours pour me les amener...

DUSSAUD. — Mais non, nous devions venir ce soir ou demain. Elles sont à peine arrrivées...

ANNA. — Et je suis sûre qu'elles s'ennuient déjà dans cette grande maison... Je m'en vais les distraire un peu, j'ai deux valises pleines d'affaires à leur vendre...

DUSSAUD. — C'est pour ces gens dont vous m'avez parlé?

ANNA. — Il leur faudrait deux ou trois mille francs, tout de suite...

DUSSAUD. — Il n'est pas nécessaire de les dépouiller pour cela...

ANNA. — Mais ils ne peuvent pas emporter toutes ces affaires avec eux... et tu sais ce n'est pas n'importe quoi... ça en vaut la peine..

DUSSAUD. — Bien sûr, bien sûr...

ANNA. — Ce sont des choses qui peuvent rendre service à des jeunes femmes et même leur faire plaisir... Regarde... ces souliers... ce sac à main... c'étaient des gens tout ce qu'on fait de convenable...

DUSSAUD. — Je ne crois pas que mes belles-filles aient besoin de quoi que ce soit, en ce moment.

ANNA. — Les femmes ont toujours besoin de quelque chose... Je m'arrangerai bien avec elles... Tiens, je crois qu'il y a quelqu'un dans les escaliers... (*Elle ouvre la porte.*) Mais non, mais non, par ici, mesdames...

SCENE II

DUSSAUD, ANNA, LUCE, NATHALIE.

NATHALIE. — Nous étions en train de frapper à la porte en face...

DUSSAUD. — Je vous avais pourtant dit que c'était à gauche...

LUCE. — Bonjour, madame.

ANNA. — Bonjour, bonjour.

NATHALIE. — Oui, bonjour... Ça me fait tellement plaisir de vous connaître! Depuis qu'on entend parler de vous!

ANNA. — Voyez-vous ça! Depuis qu'on entend parler de moi! En tout cas, je sais maintenant pourquoi Paul vous a prise... Asseyez-vous et laissez-moi vous regarder un peu toutes les deux... Si l'on m'avait dit que ce serait comme ça que nous ferions connaisssance... sans que les garçons soient là... Aussi, qu'est-ce que c'est que ces manières de se marier à Paris?

NATHALIE. — Qu'est-ce que vous avez contre Paris?

ANNA. — Je n'ai rien contre Paris, mais je n'y suis pas... Vous savez, les grand'tantes dans le genre nourrice sèche ça se fait toujours des idées sur les dames de leurs nourrissons... Ce sont des belles-mères qui n'ont pas le droit au chapitre...

NATHALIE. — Et je suis sûre que vous pensiez que nous devions être très mal...

ANNA. — Oh, très mal! Pas très mal! mais j'aime mieux vous voir comme vous êtes que comme je me le figurais... Ah! si les garçons avaient été là, vous seriez déjà venues me faire une petite visite...

en courant bien sûr... en courant... Cette pauvre tante Anna... On dit toujours cette pauvre tante Anna, mais je ne suis pas morte et je ne demande rien à personne... Ça, c'est du Paul, pauvre tante Anna... Mais ça ne l'empêchait pas de venir me voir tout le temps et, chaque fois... Ah! mais vous n'allez pas me laisser parler toute seule, pour que j'aie l'air d'une vieille imbécile.

LUCE. — Si vous saviez le plaisir que vous nous faites... (*A Dussaud.*) C'est vous qui devez être content?

DUSSAUD. — Quand Anna parle d'eux, je crois qu'ils vont arriver en culotte courte.

ANNA. — Mais oui, ils vont arriver... A votre place, c'est ce que je me dirais chaque matin et, chaque soir, je m'endormirais en me disant que ce sera pour demain. Vous verriez si ça passerait vite!

LUCE. — Il y a déjà quatre mois que nous vivons de cette manière. Comment pourrions-nous vivre autrement?

ANNA. — Ta, ta, ta, ta, il n'y a pas quatre mois que vous êtes ici.

LUCE. — Mais il y a quatre mois qu'ils sont prisonniers...

ANNA. — Il n'y a pas quatre jours que vous êtes dans cette grande maison de campagne... Il ne faudrait pas que vous alliez vous y faire des idées...

NATHALIE. — Mais nous remonterons à Paris un jour ou l'autre...

LUCE. — Et nous resterons ensemble jusqu'à leur retour.

ANNA. — C'est très bien... c'est très bien... (*Montrant Dussaud.*) Mais si vous comptez sur lui pour vous remonter... il y a des jours...

DUSSAUD. — Vous avez fini de dire du mal de moi à mes belles-filles? Elle n'en pense pas un mot, vous savez, mais comme elle croit être la plus âgée de la famille, elle a besoin de gronder un peu.

ANNA. — Je ne dis plus rien... Je ne dis plus rien... (*A Nathalie.*) Et vous, restez là que je vous regarde... Pour faire un joli couple, vous devez faire un joli couple... (*coup d'œil vers Luce*) oui, oui, deux couples à faire retourner les gens dans la rue... Mais je ne sais plus où j'ai la tête. D'un peu plus, j'oubliais de sortir la bouteille de Paul...

DUSSAUD. — Ne cherchez rien. Nous n'avons pas soif à cette heure-ci.

ANNA. — Qui te parle de boire... Attendez, attendez, non ce n'est pas celle-là.

LUCE. — Si c'est pour vous déranger, nous ne viendrons plus vous voir.

ANNA. — Nous en parlerons une autre fois... Ah! la voilà tout de même.

NATHALIE. — Oh! quelle jolie couleur! Mais ce sont des cerises à l'eau-de-vie? J'adore ça. Tant pis si ça vous dérange, mais j'en mangerai deux ou trois avec plaisir.

ANNA. — Paul ne serait jamais venu sans m'en chiper quelques-unes... Et vous n'allez pas nous les laisser tâter toutes seules. (*A Luce.*) Tenez, tenez, Etienne en prenait aussi.

LUCE. — Merci, merci.. non, non, j'en ai bien assez comme ça.

ANNA (*à Nathalie*). — Pour vous maintenant... cette grosse... et celle-là... encore une de plus?

NATHALIE. — Encore celle-là... assez, assez, ou la tête va me tourner...

ANNA. — Je m'arrête. (*A Dussaud.*) Un fond de verre pour nous tenir compagnie, toi?... puis deux pour moi... à la santé de chacune de vous... et pour qu'ils rentrent vite...

NATHALIE. — Mais c'est merveilleux... on sent le parfum juste sous la langue...

DUSSAUD. — Oui, c'est très bon... Il y a plus d'un demi-siècle que les cerises de tante Anna sont célèbres.

LUCE. — C'est fort...

NATHALIE. — Non, c'est merveilleux. J'ai déjà fini mon verre... Je vais encore en reprendre une... et celle-là... non, c'est fini... je vais être grise comme un moineau.

DUSSAUD. — Attention, Nathalie, ce ne sont pas des cerises comme celles que l'on mange sur les cerisiers...

ANNA. — Laissez-la faire... Elle n'a peut-être pas mangé de cerises, cette année. Bon, bon, ça va, je vais ranger la bouteille, ne me fais plus les gros yeux... Et maintenant je m'en vais vous montrer ce que j'ai dans ces deux valises.

NATHALIE. — Vous avez des choses pour nous?

ANNA. — Oh! ce ne sont pas des cadeaux. J'aimerais bien pouvoir vous en faire, mais, ce que j'ai là je suis obligée de le vendre... C'est pour des gens qui doivent partir parce qu'on leur fait toutes les misères... Ils habitent la maison, au troisième étage, depuis quelques mois. Des gens de Vienne, en Autriche... une dame gentille...

DUSSAUD. — Mais où veulent-ils aller?

ANNA. — Pas besoin de le dire, je suis seule à le savoir... En Espagne, aux Amériques... est-ce que je sais? Ils ont quitté la maison depuis quatre jours pour qu'on ne les trouve pas... Ils doivent partir demain et la dame cherche à faire quelque argent avec ces affaires qu'elle ne peut pas prendre avec elle... C'est comme une espèce de charité, mais vous allez voir que ça peut aussi rendre service...

NATHALIE. — C'est une jeune femme?

ANNA. —A peine un peu plus âgée que vous... Ah! ce n'est pas tout neuf, mais c'est de toute beauté... Attendez que je sorte la marchandise.

LUCE. — Mais ces affaires vont manquer à ces malheureux...

ANNA. — De toute façon, ils ne l'emporteront pas. Ils ne gardent qu'un petit bagage parce qu'ils auront à marcher à pied. La dame m'a laissé tout ça en me disant que ça leur rendrait service de trouver un peu d'argent. Si je ne les vends pas, ça me restera pour compte...

LUCE. — Alors, c'est à vous que nous le prendrons... C'est peut-être une gentillesse de cette dame...

ANNA. — Plus souvent que je gagnerais quelque chose sur ces malheureux!... Du reste, si ça peut rendre service à des jeunes

femmes, une vieille comme moi n'en pourrait rien faire... Oh, il y a bien des affaires utiles... tenez... deux paires de draps de toute beauté et fins comme glace... je sais bien que vous n'en manquez pas mais on n'en a jamais trop et ce n'est pas demain qu'on pourra en acheter... regardez ça... ils n'ont jamais dû être mis sur un lit... la dame avait dû prendre ses plus beaux quand elle est partie... Il y a aussi deux douzaines de serviettes.

DUSSAUD. — Le plus simple est que je vous donne mille ou quinze cents francs... Vous mettrez de côté ce que ça représente et vous pourrez vendre le reste à quelqu'un d'autre...

LUCE. — Mais oui, et j'ajouterai cinq cents francs pour le plaisir de venir en aide à vos protégés.

NATHALIE. — Et moi, cinq cents...

ANNA. — Eh bien, les voilà sauvés... avec deux mille ou deux mille cinq cents francs...

NATHALIE. — Il ne nous reste plus qu'à choisir ce que nous gardons.

DUSSAUD. — Rien qu'avec les draps et les serviettes... ça doit déjà faire une somme...

NATHALIE. — Oh! les draps... on pourrait voir ce qu'il y a dans l'autre valise...

LUCE. — Mais les draps peuvent être très utiles...

ANNA. — Vous prendrez ce que vous voudrez... Tenez, il y a d'abord ce sac à main... en cuir rouge...

NATHALIE. — Mais il est ravissant... quelle drôle de fermeture... regardez comme il est bien compris... Tenez, Luce, le poudrier, le bâton de rouge... Vous ne trouvez pas que c'est une petite merveille? On parle des articles de Paris... Pourquoi ne parle-t-on pas des articles de Vienne. Il n'y manque qu'une petite boîte à musique qui jouerait des valses...

LUCE. — C'est très joli...

DUSSAUD. — Un peu voyant...

NATHALIE. — Mais non... il est très discret... une seule couleur... avec le rehaut d'or du fermoir... Voyons, voyons... Comme c'est amusant de fouiller dans cette valise...

ANNA. — Ah! vous allez mettre tout en désordre... Attendez un peu. Tenez... une paire de souliers qui n'ont pas été mis souvent. On peut lire encore la marque de fabrique sous la semelle...

NATHALIE. — Wien, Wien! Vienne... mais ils sont merveilleux... quel petit pied... mais c'était Cendrillon, votre jeune dame? Je ne sais même pas si je vais pouvoir les mettre... tout juste, tout juste... Ils ont l'air plus petits que leur pointure... je n'aurais jamais cru que c'était du 37... c'est à cause de la forme des talons. Ce n'est pas la même cambrure que chez nous... Ah! tant pis, je mets l'autre... et je marche un peu... Ah! la jolie jambe que ça fait...

DUSSAUD. — Ils ont l'air de vous gêner. On dirait qu'ils sont trop étroits...

NATHALIE. — Non, non, ils sont souples comme des gants... mais c'est vrai qu'ils sont plus étroits que les souliers de chez nous. On dirait des fuseaux.

LUCE. — Le coup de pied doit être trop mince pour vous...

NATHALIE. — Mais non, mais non... Vous ne pouvez pas vous rendre compte de leur souplesse. Essayez-les... nous avons la même pointure. Ils vous iront comme s'ils étaient faits pour vous. Laissez-moi vous les mettre. Ne raidissez pas votre cheville... là... vous voyez... attendez que je passe l'autre...

DUSSAUD. — Mais vous la persécutez...

NATHALIE. — Mais non, c'est si amusant... Là, levez-vous et marchez un peu... Vous n'êtes pas bien? Laissez votre pied prendre sa place. N'ayez pas peur de les faire craquer. Ça va?

LUCE. — A peu près... un peu étroits tout de même... c'est bien ma pointure mais je n'ai pas l'habitude de cette forme... Du reste, ils sont trop habillés pour la campagne.

NATHALIE. — Mais nous ne resterons pas à la campagne tout le restant de nos jours... D'ailleurs, les souliers que vous portez sont tout aussi habillés que ceux-ci. Regardez les talons, c'est presque la même hauteur... C'est vrai qu'ils n'ont pas la même forme, mais, la forme c'est le chic... attendez que je les remette pour voir s'ils me vont vraiment... Mais oui, je peux les garder...

ANNA. — Il y en a encore une autre paire... d'un genre un peu plus fort, avec de grosses semelles... et des glands de cuir au bout de chaque lacet, comme pour pomponner une mule...

NATHALIE. — Ils sont ravissants... des souliers d'après-midi, genre sport... Ils ont le coup de pied plus large que les autres... Ah non, je ne veux pas les essayer parce que c'est à vous de les prendre... Si, si, sans ça je n'oserai pas garder les autres... et j'en ai tellement envie...

LUCE. — Eh bien, je les prends.

NATHALIE. — Regardez s'ils vous vont bien... Laissez-moi faire... là...

LUCE. — Oh! ce n'était pas la peine. La même pointure, en un peu plus large...

NATHALIE. — Mais on essayerait tout, rien que par plaisir... C'est tellement amusant. C'est beaucoup mieux que dans les magasins où tout est affreusement impersonnel... Je ne voudrais plus acheter que des choses qui auraient été déjà portées par des gens auxquels on pourrait aimer de ressembler... Elle est jolie votre dame de Vienne?

ANNA. — Ce sont des gens tout ce qu'on fait de plus gentils. Une dame douce, qui parle bien le français...

NATHALIE. — Elle est blonde?

ANNA. — Mais non, brune comme votre belle-sœur... Ça devait être des gens tout à fait cossus... Regardez ce chemin de table, rien qu'en broderie...

DUSSAUD. — Si nous nous mettons à regarder les broderies, nous y sommes jusqu'à ce soir... Dépêchez-vous un peu plus. Il faut que nous repartions avant midi. Pierre et Claudie vont venir nous chercher...

ANNA. — Ta nièce et ton neveu sont ici?

DUSSAUD. — Mais oui, depuis hier matin. Ma sœur me les a envoyés. Elle ne peut pas venir à bout de Pierre... et puis le grand air leur fera du bien... Ils ont passé toute la matinée à faire des courses. On a toujours mille choses à régler, quand on vient en ville... Ces dix kilomètres nous mettent au bout du monde... surtout maintenant. Avec la voiture, on venait pour un oui ou pour un non. A présent, il faut tout prévoir à l'avance.

ANNA. — Comme ça, tu peux te faire du souci toute la journée.

DUSSAUD. — Je suis bien obligé de m'en faire. Avec ce moteur qui se détraque, nous risquons d'être sans eau. Mais tout ça n'est rien. Quand je me fais du souci pour des affaires comme ça, je ne pense pas à autre chose... Eh bien, nous en finissons avec ce déballage... Voilà deux mille cinq cents francs...

ANNA. — Allons, dépêchez-vous vite de choisir...

NATHALIE. — On ne peut pas voir ce qui reste dans la valise?

ANNA. — Il ne doit plus y avoir grand'chose. Cette belle nappe, ces napperons, la douzaine de serviettes... tout ça doit aller avec le chemin de table.

NATHALIE. — Ça, c'est vieux jeu... En tout cas, je garde les souliers... et vous aussi.

ANNA. — Alors, je fais les prix? Mettons-les à huit cents, l'un dans l'autre? Ça peut aller?

NATHALIE. — Très bien, très bien...

LUCE. — Les deux paires de draps?

ANNA. — Huit cents les deux? Nous sommes à seize...

NATHALIE. — Et moi qui oubliais le sac... Vous n'en avez vraiment pas envie, Luce?

LUCE. — Mais non, je n'ai pas besoin d'un sac comme celui-là.

NATHALIE. — Combien pour le sac?

ANNA. — Trois cents francs. Ah! vous pourriez bien faire les prix vous-mêmes. J'ai peur de trop les forcer pour rendre service à cette pauvre dame.

NATHALIE. — Mais il vaut beaucoup plus que ça... Rien que le petit poudrier qui est dans la poche intérieure...

DUSSAUD. — Dites cinq cents et n'en parlez plus...

ANNA. — Nous allons avoir fini.

NATHALIE. — Attendez, attendez, je regarde...

LUCE. — Prenons quelques serviettes de toilette. On pourra peut-être leur en envoyer.

NATHALIE. — Un moment, il y a encore des tas de choses.

ANNA. — Je crois qu'il ne reste plus que des bricoles... des colifichets qui ne peuvent servir à rien...

NATHALIE. — Mais c'est le plus amusant... Ça, c'est exquis... ça devrait être... mais non... de ce côté? Vous voyez ce qu'on peut en faire?

DUSSAUD. — Vous feriez mieux de prendre les serviettes, Nathalie... Luce disait qu'elle pourrait avoir besoin d'en envoyer à son mari.

NATHALIE. — Mais oui, mais oui, prenons les serviettes. C'est une très bonne idée...

ANNA. — Bon, bon, votre compte y est. Nous n'allons pas calculer à deux cents francs près... je vois qu'on commence à me faire les gros yeux... Si cette bricole vous fait plaisir, je n'ai qu'à la mettre dans votre paquet. Ce ne sont pas des choses qu'on peut vendre. Voilà, c'est fini... maintenant, ce sont les enfants qui sont en retard.

DUSSAUD. — Si nous attendons que Pierre soit exact pour autre chose que son bon plaisir... nous n'avons peut-être pas fini d'attendre...

ANNA. — S'il ne s'agissait que d'attendre Pierre, le temps ne serait pas bien long.

DUSSAUD. — Oui, je sais bien... pour vous aussi... dans ce petit appartement... toute la journée sans rien faire...

ANNA. — J'ai bien assez travaillé pour me reposer un peu.

DUSSAUD. — Vous ne devez pas tellement vous reposer.

ANNA. — Si, si, je me repose, je furette pendant tout le jour, j'arrange mes petites affaires, je fais ma petite cuisine, mon petit tour de marché, quelques petites visites... Enfin, je me soigne parce que je ne veux pas être malade et que j'ai déjà bien assez de petites misères.

DUSSAUD. — Vous feriez mieux de venir passer quelque temps à Randavel. Maintenant que je ne suis plus seul, vous ne diriez plus que c'est trop triste. Vous pourriez fureter pendant tout le jour...

LUCE. — Mais oui. Ce serait si agréable de vous avoir avec nous. La maison paraîtrait moins vide.

DUSSAUD. — Vous voyez bien... Alors? C'est oui?

NATHALIE. — Mais oui, venez. Vous verrez, je vous persécuterai pendant toute la journée. Vous n'aurez pas le temps de penser à vos petites misères, avec moi.

ANNA. — Il me faut d'abord le temps de m'habituer à cette idée. J'en ai au moins pour dix jours à la raconter aux uns et aux autres... Oui, oui, ce sont les belles-filles de mon neveu qui veulent que j'aille là-bas... Quand je n'aurai plus personne à qui je pourrai dire que vous m'avez invitée, on y pensera sérieusement.

DUSSAUD. — La prochaine fois que je viens en ville, je vous enlève... Vous n'en aurez pas pour des heures à boucler votre baluchon... Mais que peuvent faire les enfants? Je suis sûr que c'est Pierre... Ils vont nous faire rentrer à toutes les heures...

ANNA. — Si je viens à Randavel, tu ne prendras plus de café le soir... du reste, le café... et vous, vous feriez bien de lui donner du tilleul sans attendre que je sois là. Sans ça, vous l'entendrez marcher jusqu'à des deux heures du matin, dans sa bibliothèque... et cette maison résonne comme un tambour... Tu es le seul homme que je connaisse qui puisse lire en marchant... C'est vrai que quand on lit des poésies, on peut bien marcher aussi... C'est un peu comme quand on chante...

LUCE. — Alors, vous viendrez? C'est promis?

ANNA. — Ah! Il ne faut jamais prendre un plaisir sans en jouir à l'avance. Sans ça, on ne sait jamais quand on va pouvoir être heureux... Le bon temps passe sans qu'on s'en soit rendu compte...

LUCE. — Vous voulez dire qu'il faut se préparer au bonheur?

ANNA. — Celui qui ne fait pas ça, ne fait rien... Dans la vie, on n'a rien de mieux à faire qu'à se préparer au bonheur, si ce n'est à se préparer à mourir...

DUSSAUD (*regardant par la fenêtre*). — Ils sauront bien pourtant retrouver votre rue. Pierre est capable de m'avoir dit qu'il retrouverait votre maison et d'être en train de vous chercher à l'autre bout de la ville.

ANNA. — Mais ce n'est pas encore 11 heures et demie. Vous aurez tout le temps de rentrer pour le déjeuner...

NATHALIE. — Tante Anna, je viens de vous voler une autre cerise... Ne le répétez à personne ou vous allez me faire gronder.

DUSSAUD. — Le matin, presque à jeun, ce n'est pas raisonnable.

ANNA. — Ah, je croyais avoir enfermé la bouteille. (*A Nathalie.*) Ce n'est pas que je vous les plaigne, vous savez!

NATHALIE. — Non, je ne suis pas raisonnable. Ni avec les cerises, ni avec les souliers, ni avec les sacs à main...

DUSSAUD (*regardant par la fenêtre*). — Ah, les voilà... Ils sont au bout de la rue. Vous voyez bien qu'ils sont en retard. Ils courent comme des dératés.

ANNA. — La jeunesse court même quand elle est en avance.

NATHALIE. — Et les vieux ne peuvent pas courir, même quand ils vont manquer le train... Ça y est, ça y est, je me mets à votre école, je commence aussi à savoir parler par sentences.. Mais la vôtre est mieux... Vous ne m'en voulez pas? Je ne suis pas respectueuse, mais ce n'est pas pour me moquer de vous... C'est peut-être à cause de ces cerises...

SCENE III

Les mêmes. CLAUDIE et PIERRE.

PIERRE. — Bonjour, Anna, comment va la santé... Il faut que je dise énormément de choses, à toute vitesse, sans ça je sens que je vais encore me faire engueuler... Non, mon oncle, je me suis trompé de rue, mais je ne suis pas en retard. Nous serons à Randavel à l'heure légale.

DUSSAUD. — Ça va, ça va... Tu as pu faire toutes tes courses?

CLAUDIE. — Bonjour, tante Anna.

ANNA. — Bonjour, Claudie; bonjour, Pierre.

PIERRE. — Et surtout pas d'allusions aux malheurs publics! Nous en sommes écrasés! Vous savez, cette capitale, c'est quand même plus gai que Randavel. Il faudrait avoir des vélos, puisqu'on ne peut plus sortir en voiture... Cousine Nathalie, pourquoi ne possédez-vous pas une bicyclette?

NATHALIE. — Mais c'est vrai! la Dame de Vienne aurait bien pu nous en vendre!

PIERRE. — Il y a des Viennoises dans cette maison?

DUSSAUD. — Il y a des paquets à prendre... Tu ne vas pas les laisser porter par tes cousines...

PIERRE. — Galanterie ou fainéantise... Si ce n'est pas trop lourd, je prends les paquets.

ANNA. — Mais Claudie, te voilà une vraie jeune fille.

PIERRE. — Oh! vous savez, elle est encore un peu gourde. Je vais prendre en main son éducation. Elle est encore dans le genre « Vive Jésus ».

ANNA. — « Vive Jésus »?

PIERRE. — Oui, vous savez : « J'ai le hoquet, Dieu me l'a donné; je ne l'ai plus, vive Jésus. »

ANNA. — Ce n'est pas si bête. Le monde marche comme ça... Attends que je finisse l'autre paquet.

CLAUDIE. — Je vais le prendre, celui-là...

LUCE. — Tu ne sais pas que la tante Anna va venir pour quelque temps à Randavel?

CLAUDIE. — Que c'est gentil. Vous venez avec nous, maintenant?

ANNA. — Non, pas sûr. Nous reparlerons de ça d'ici quelques jours.

DUSSAUD. — Allons, allons, dépêchez-vous. Nous serons rentrés à toutes les heures.

PIERRE. — J'ai quelques événements sensationnels à vous annoncer... On vient de rouvrir le cinéma. Ce n'est pas un palace ni une bonbonnière mais, comme programme, c'est plus beau que les Ursulines. Parfaitement, parce qu'aux Ursulines c'est fait exprès... Cousine Nathalie, je vous tiendrai au courant des programmes. Vous ne savez pas ce qu'ils jouent en ce moment. En milie, au chat et au diable? *Les Mystères de New-York, du 1918,* à épisodes... C'est pommé, hein!

NATHALIE. — Ça doit être formidable!

DUSSAUD. — Allons, prends ton paquet, au lieu de faire des discours. Au revoir, et la prochaine fois nous vous emmenons.

ANNA. — Tâche d'être un peu moins pressé ou c'est moi qui te dirai de partir... Allons, au revoir... et, si vous avez des nouvelles de là-bas, faites comme l'autre jour... un petit mot d'écrit pour me dire comment ça va...

DUSSAUD. — Mais oui, mais oui. (*A Pierre.*) Passe devant, toi...

PIERRE. — Au revoir, Anna, on n'a pas eu droit aux cerises, aujourd'hui.

ANNA. — Quand tu viendras pour me voir, moi, je t'en donnerai peut-être...

LUCE. — Au revoir et à bientôt...

ANNA. — Au revoir, au revoir.

NATHALIE. — A bientôt, Anna.

CLAUDIE. — Je vous embrasse, si vous permettez.

DUSSAUD (*resté seul avec Anna*). — Vous savez, tante Anna, vous me rendrez un grand service en venant passer quelque temps avec nous... Je me sens si seul avec toute cette jeunesse... Et il va falloir peut-être attendre si longtemps...

RIDEAU

ACTE II

A Randavel. — Au rez-de-chaussée d'une maison de campagne, porte à gauche. Baie vitrée, dans le fond, sur le jardin. Escalier de bois intérieur montant dans les étages.

SCENE I

DUSSAUD, LUCE.

DUSSAUD. — Vous savez à quelle heure ils sont rentrés?

LUCE. — J'ai un peu dormi cette nuit...

DUSSAUD. — Vous les avez quand même entendus? Il était 2 h. 10... Je n'ai pas eu le courage de descendre, ni celui d'aller me coucher... et j'ai lu jusqu'à 4 heures du matin.

LUCE. — Vous allez achever de vous abîmer les yeux.

DUSSAUD. — Mais non, puisque je mets des lunettes chaque fois que je prends un livre maintenant.

LUCE. — Vous étiez plus prudent la semaine dernière.

DUSSAUD. — C'est que je m'étais mis dans la tête que j'étais en train de devenir aveugle... C'était affreux, cette peur... Ce n'est pas tant de ne plus y voir que de se dire qu'il y a des choses que l'on ne reverra peut-être plus... Quand toutes les lignes se brouillaient devant mes yeux, je ne me disais pas : je ne peux plus lire... mais : quand les garçons reviendront... vous comprenez? Imaginer que...

LUCE. — Oh! je comprends.

DUSSAUD. — Mais quand l'oculiste m'a dit : « C'est l'âge, vous êtes en train de devenir presbyte, portez des lunettes quand vous lisez », je me suis senti tout rajeuni. Oui, c'est drôle, tout rajeuni. (*Silence.*) Personne n'est encore descendu?

LUCE. — Mais si, Claudie et Anna doivent être à la cuisine... Claudie va sûrement apporter le plateau du petit déjeuner.

DUSSAUD. — Mais... Pierre et Nathalie?

LUCE. — Non, je ne les ai pas encore entendu bouger.

DUSSAUD. — Ils ne vont pourtant pas se lever à 11 heures du matin?

LUCE. — Ils sont rentrés si tard...

DUSSAUD. — Mon Dieu, mon Dieu, comme si le destin n'était pas assez lourd... Et j'ai parfois peur qu'il ne s'alourdisse encore. Il y a une telle complicité des êtres avec le malheur... Oh, vous comprenez bien ce que je veux dire...

LUCE. — Mais non, je ne comprends pas. Vous savez...

DUSSAUD. — Oui, je sais que vous avez votre part... et vous la portez si simplement que, devant vous, c'est aux autres que je pense. Je vous en demande pardon, d'autant plus que je sens bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas... J'ai quelquefois peur que

vous ne soyez malade. Il me semble parfois que vous n'avez pas bonne mine... Que quelque chose a changé dans votre visage.

LUCE. — Mais non, mais non, je me porte aussi bien que l'on peut se porter.

DUSSAUD. — Vous savez, Luce, dès que les hommes se mettent à parler de la vertu, ils en parlent abstraitement, comme s'ils étaient dépassés par elle... Oui, c'est une sorte d'infirmité du langage et de la pensée. C'est sans doute pour cela que l'on parle si peu d'elle, mais, depuis que je vis avec vous, je sais comment...

LUCE. — Père, je vous en prie...

DUSSAUD. — A mon âge, on commence à tout voir... Le meilleur comme le pire.

SCENE II

Les mêmes, CLAUDIE.

CLAUDIE. — S'il y a des retardataires, ils boiront leur déjeuner tiède ou complètement froid. Le feu est éteint. Bonjour, mon oncle... et rebonjour.

DUSSAUD. — Des retardataires, il y en a... Bonjour, Claudie.

CLAUDIE. — Ce n'est qu'un petit drame.

DUSSAUD. — Un petit drame! Un petit drame! C'est intolérable. Je m'en vais réveiller Pierre... Qu'un garçon de cet âge soit encore au lit à cette heure-ci! (*Il monte au premier étage.*)

CLAUDIE. — Si ça tourne au drame... La journée s'annonce bien... Vous ne trouvez pas que l'oncle est un peu sévère avec Pierre, cousine Luce? Ils sont rentrés si tard qu'ils peuvent bien dormir un peu.

LUCE. — Tu les as entendu rentrer?

CLAUDIE. — Voilà comment on se coupe... Je les ai entendus en rêve...

LUCE. — Et tu as regardé l'heure?

CLAUDIE. — En rêve aussi... Mais c'était 2 heures à ma montre et je retarde de 10 minutes.

LUCE. — Alors, pourquoi me demandes-tu si je trouve que ton oncle n'est pas un peu sévère avec Pierre? S'il n'est pas content, tu sais bien que ce n'est pas parce que Pierre dort, mais parce qu'il est rentré trop tard...

CLAUDIE. — Mais je sais aussi que Pierre n'est pas le seul responsable. Cousine Nathalie est quand même plus âgée que lui. On tape toujours sur Pierre... Moi, je trouve que ce n'est pas juste.

LUCE. — Tu sais bien que c'est Pierre qui pousse Nathalie à sortir. Il est toujours en train de comploter, d'arranger des histoires...

CLAUDIE. — Oui, mais je sais aussi ce que je sais...

SCENE III

Les mêmes, DUSSAUD et PIERRE.

PIERRE (*descendant l'escalier intérieur*). — Mais non, j'étais réveillé depuis plus d'une heure... et vous voyez bien que je suis prêt.

DUSSAUD. — Tu peux servir, Claudie. Je ne vais pourtant pas prendre mon déjeuner froid et vous obliger à laisser refroidir les vôtres...

PIERRE (*A Claudie*). — Vive Jésus!

CLAUDIE. — Idiot...

PIERRE. — Je voudrais savoir si, quand la Mère Supérieure te réveillait comme ça, au couvent, tu lui répondais : Idiote?

CLAUDIE. — Quand je te dis : Idiot, c'est que la conversation est terminée.

PIERRE. — Pour quelle durée? Une minute? Ou le temps d'un conflit européen?

DUSSAUD (*violemment, en donnant un coup du plat de la main sur la table*). — Pierre!

PIERRE. — Mon oncle?

DUSSAUD. — Rien... Mange ton déjeuner...

LUCE. — Il n'y aura vraiment plus d'eau chaude pour le thé de Nathalie.

CLAUDIE. — Sûrement pas. On ne rallumera le feu que pour préparer le déjeuner. On n'a pas assez de bois pour l'entretenir toute la matinée.

PIERRE. — Il y a pourtant assez de bois mort dans la propriété.

DUSSAUD. — C'est toi qui le ramasses? (*Silence.*)

LUCE. — Le facteur n'est pas encore passé?

DUSSAUD. — Non, c'est mardi. Vous savez bien qu'il ne passe jamais avant 11 heures et demie, ce jour-là. (*Silence.*)

PIERRE. — Le sucre?

DUSSAUD. — C'est toi qui le ramasses? (*Silence.*)

CLAUDIE. — C'est encore assez chaud, mon oncle?

DUSSAUD. — Oui, oui, ça va très bien comme ça.

CLAUDIE. — Tout le monde s'est levé si tard, aujourd'hui. C'est tante Anna qui est dans toutes ses colères. Elle n'a jamais vu ça, un petit déjeuner à 11 heures du matin...

SCENE IV

Les mêmes, NATHALIE.

NATHALIE (*en peignoir*). — Le seul avantage d'être en retard, c'est qu'on n'a jamais le temps de s'ennuyer... Tout arrive avant qu'on ait besoin d'attendre. Bonjour, bonjour... Il n'y a que moi qui ne soit pas encore en tenue? Ne me le faites pas remarquer, je pourrais en avoir honte... Pierre, passe-moi le sucre... Je n'ose pas dire que ce thé est presque froid. C'est un peu de ma faute, mais ça ne fait rien. J'ai une faim terrible... Ça devient une véritable infirmité... Claudie, passe-moi la marmelade... Luce, vous ne mangez rien.

LUCE. — Mais si, je mange... Si je ne mange plus, c'est que j'ai fini de déjeuner.

NATHALIE. — Eh bien, moi, si je n'étais pas un être plus raisonnable qu'on le croit, je mangerais pendant des heures... Je me sens devenir un gouffre, un trou béant, capable de tout engloutir... Parfois, ça me fait peur et puis je me sens si bien que je me rassure tout de même. Il y a longtemps que je n'ai pas été en aussi bonne santé... Pas d'amateur pour la dernière tartine? Luce, vous n'avez vraiment pas bonne mine. Vous ne voulez pas que nous allions marcher un peu, à toute vitesse, pour nous décrasser, toutes les deux?

LUCE. — En fin de journée, peut-être... ce matin, je voudrais écrire...

NATHALIE. — Alors, je m'en vais écrire aussi... Je vais faire une longue lettre à Paul et lui raconter des tas de bêtises... et toi Clo-Clo?

CLAUDIE. — Moi? Je vais essayer de travailler un peu, sans grand enthousiasme ni grand déplaisir.

PIERRE. — La pauvre fille va entretenir ses monstruosités.

LUCE. — Ses monstruosités?

PIERRE. — Mais oui... Vous n'ignorez pas qu'elle va devenir Khagneuse?

DUSSAUD (*à Pierre*). — Et toi, tu ne vas rien faire pendant tes vacances? L'année dernière, tu avais tout de même un peu travaillé.

PIERRE. — J'ai bien amené quelques livres avec l'intention de les lire un jour ou l'autre, mais le temps passe si vite.

DUSSAUD. — Quel genre de livre?

PIERRE. — Des poèmes...

DUSSAUD. — Quand j'avais ton âge, la lecture des poètes était plutôt une récompense qu'un travail.

PIERRE. — Je ne vois pas pourquoi la lecture d'un poème de Baudelaire n'est pas un travail... au même titre qu'une lecture de Pascal ou de Rousseau... Vous savez, mon oncle, la poésie, ça tient tout de même une certaine place dans la vie et je ne me sens pas un petit demeuré parce que la lecture des poètes est ce que je préfère...

DUSSAUD. — Tu as mille fois raison... Tu peux même ajouter qu'à part la religion, rien ne peut remplir une existence d'homme comme la poésie... J'ai dû malheureusement m'occuper de bien d'autres choses pendant ma vie, mais la lecture des poètes...

PIERRE.— Oh, l'important, c'est d'avoir soi-même une existence poétique... De vivre la poésie, d'être à l'intérieur de la poésie à chaque moment, même dans les actes les plus futiles.

DUSSAUD. — Tu veux dire que cette expérience est sans rapport avec la lecture des poètes?

PIERRE. — Sans rapport avec? Non, non, la lecture des poètes est l'initiation, le B-A Ba. Mais un vieux barbu qui lit les poètes n'en est pas moins l'être le plus antipoétique qu'on puisse rêver.

DUSSAUD. — Tandis qu'un jeune homme sans barbe qui ne lit pas les poètes?

PIERRE. — Peut avoir une existence poétique... C'est évident, voyez Rimbaud.

DUSSAUD. — Rimbaud n'avait pas lu les poètes?

PIERRE. — Il aurait pu ne pas les lire. La poésie était dans sa vie.

DUSSAUD. — Alors, pour vivre poétiquement, il ne faut pas lire les poètes?

PIERRE. — Parce que je me suis levé en retard, je ne suis pas obligé de dire le contraire de ce que je pense... Et je viens de dire que la lecture des poètes est ce que je préfère.

DUSSAUD. — Puisque la lecture des poètes tient tant de place dans ta vie, je voudrais que tu me cites quelques-uns des poèmes que tu préfères... Ça m'intéresserait.

PIERRE. — Mon oncle, j'ai très mauvaise mémoire et je suis comme les gens qui se portent bien... Ce que j'absorbe, je le garde... Je ne le vomis pas...

DUSSAUD. — Tu pourrais au moins mettre un nom de poète sous des vers qu'on te citerait? Tiens, de qui est ce quatrain, par exemple?

Prince, c'est contre Dieu que tu as entrepris,
Dieu qui ne change pas mais qui voit que tu changes,
Qui n'a pour instrument qu'un couteau de vendanges
Pour vendanger des rois les fragiles esprits.

NATHALIE. — Dieu! Que c'est amusant... Attendez, je sens que je brûle... Comment dites-vous? « Qui n'a pour instrument qu'un couteau de vendanges... » Non, ça n'est pas la pompe romantique, c'est quelque chose de plus sérieux... Ah! c'est de...

DUSSAUD. — Laissez, laissez Nathalie, c'est Pierre que je veux mettre à l'épreuve. Je ne doute pas que vous ne connaissiez bien nos poètes, vous. Je sais aussi qu'on pourrait faire une espèce de jeu avec des questions de ce genre... Mais je ne m'amuse pas... Alors? toi?

PIERRE. — Vers d'un inconnu et qui, du reste, me touchent peu.

DUSSAUD. — Ils sont d'Agrippa d'Aubigné.

PIERRE. — Tant pis... Au XVIe siècle, il n'y a que quelques morceaux de Ronsard qui soient acceptables.

DUSSAUD. — Bien, bien... Et ces quatre vers-là, de qui sont-ils?

Ah longues nuits d'hiver de ma vie bourelles
Donnez-moi patience et me laissez dormir
Votre nom seulement et suer et frémir
Me fait par tout le corps tant vous m'êtes cruelles.

NATHALIE.

Le sommeil tant soit peu n'évente de ses ailes
Mes yeux toujours ouverts et ne puis affermir
Paupières sur paupières et ne fais que gémir
Souffrant, comme Ixion, des peines éternelles.

PIERRE. — Ronsard?

DUSSAUD. — Tout de même... Tu as du moins un certain sens de la logique... Mais ceux-ci, de qui sont-ils?

Femme je suis, pauvrette et ancienne,
Qui ne rien ne sait, oncque livre ne lut,
Au moustier vois, dont suis paroissienne,
Paradis peint où sont les harpes et les luths...

alors, alors? Pas même François Villon?

PIERRE. — Si vous me citez aussi un morceau de la Chanson de Roland, je ne le reconnaîtrai pas non plus... Qu'est-ce que vous voulez qu'un homme de mon âge puisse faire de ce genre de poésie?

DUSSAUD. — Tu serais peut-être plus à l'aise avec les contemporains? Nous mettrons aussi Corneille, Racine, Hugo et Vigny hors de course? Ça ne doit pas dire grand'chose à un homme de ton âge. Allons-y, la poésie commence à Baudelaire?

PIERRE. — Vous parlez comme quelqu'un qui la comprendrait vraiment.

DUSSAUD. — Qui sait au moins ce que c'est que l'admiration... Ah, la mémoire est comme un couteau, on regrette de ne pas la tenir toujours aiguisée. Mais ça ne fait rien... Tiens, tu vas reconnaître ces vers :

Maître serpent les a sifflés
Les beaux enfants que vous créâtes...
Holà, dit-il, nouveaux venus,
Vous êtes des hommes tout nus
O bêtes blanches et béates...

Alors, alors? Tu ne reconnais même pas Valéry? C'est vrai qu'il est académicien! Attends, attends, nous allons puiser chez les maudits. Mais je t'avertis que j'augmente la cadence.

...Et il gît là comme une glande arrachée dans un cou
Et il frissonne, sans personne...

Je vois que vous ne vous êtes pas nourris de Jules Laforgue, dans ta génération... Tu ne veux pourtant pas que je te demande qui était le rêveur lunaire qui faisait des ronds dans les bassins? Et ceux-là?

En Arles, où sont les Aliscamps
Quand l'ombre est rouge sous les roses...

Tu n'as jamais entendu parler de Toulet?

CLAUDIE. — Mon oncle, vous êtes méchant.

PIERRE. — Mêle-toi de ce qui te regarde, toi... Si je veux avoir l'air d'un ignare, c'est bien mon droit?

NATHALIE. — Mais on croirait que vous êtes en train de vous disputer. C'est pourtant le plus passionnant des jeux de société que je connaisse. On ne prend pas un ton de tragédie parce qu'on ne trouve pas une charade. Pierre est très mauvais joueur... Mais Claudie a raison, vous servez trop sec et trop près du filet... Et puis, ce serait plus drôle si tout le monde avait le droit de dire son mot. Je suis sûr que Claudie aurait ramassé toutes les balles.

CLAUDIE. — Non, j'ai compté... moitié, moitié. L'oncle est formidable. J'aurais séché sur Laforgue et sur Toulet.

NATHALIE. — Ça ne fait pas moitié, moitié.

CLAUDIE. — Il n'y a pas de moitié, moitié... Mais je n'étais pas non plus très sûre de Ronsard. Je ne l'ai bien reconnu que quand vous avez enchaîné la deuxième strophe.

LUCE. — C'est malheureux que vous en fassiez une sorte de concours. Chacun de ces poèmes était si beau par lui-même... Et puis, pourquoi ne pas les achever.

NATHALIE. — Ce qui serait drôle, c'est que vous choisissiez des poèmes dont vous seriez sûr que personne de nous ne pourrait les reconnaître.

DUSSAUD. — Si Pierre n'était pas là, on pourrait peut-être essayer... Mais il sait sûrement de qui est le poème qui commence ainsi :

Puisque nos ennemis couronnent d'immortelles
Le cercueil triomphal où reposent leurs morts,
Tandis que, sans honneurs, entassés pêle-mêle,
Dans la fosse commune on va jeter vos corps...

CLAUDIE. — Rêveries d'un païen mystique — avec un i — de Louis Ménard — avec un d.

NATHALIE. — Calée, la Khagneuse... Premier prix, hors concours. Il faudra recommencer. Ce qui doit être passionnant, c'est d'être l'examinateur. On a chacun ses poèmes, comme les familles bien ont chacune leurs pauvres... Ah, je file... Lettres et toilette, j'en ai jusqu'au coup de cloche.

LUCE. — Je vais écrire aussi. Tu viens avec moi, Claudie...

SCENE V

DUSSAUD, PIERRE.

DUSSAUD. — Tu sais, mon petit, ça n'est pas très brillant pour un garçon dont l'occupation principale est de lire les poètes... Mais il est bien question de poésie! Un dernier mot sur elle, cependant. Elle peut servir à bien des choses... A élever l'esprit, à calmer la douleur, à élargir nos horizons... A tout, presque... sauf de faux-semblant, d'alibi et de mensonge.

PIERRE. — Tout cet abatage, parce que je me suis levé en retard.

DUSSAUD. — Non, pas même parce que tu es rentré à 2 heures du matin, mais parce que tu pousses ta cousine Nathalie à sortir presque tous les soirs et que je trouve indécent...

PIERRE. — Vous n'allez pourtant pas me dire qu'il y a quelque chose entre Nathalie et moi.

DUSSAUD. — Je ne te le dirais qu'en te rompant les os, si je croyais devoir te le dire... Tu n'es du reste qu'un morveux.

PIERRE. — Il y a des morveux de mon âge...

DUSSAUD. — Oui, je sais qu'il y a des morveux de ton âge qui font les durs parce que les vrais hommes ne sont pas là. Le monde est ce qu'il est. Je ne vais pas le refaire. Mais ce que je ne peux pas tolérer, c'est que ce soit toi qui entraînes la femme de ton cousin qui est prisonnier à sortir avec des morveux de ton espèce.

PIERRE. — Mais comment voulez-vous que vive Nathalie? C'est une femme qui a besoin de se distraire, de prendre l'air...

DUSSAUD. — Dans les cinémas et les bars? On croirait que le monde est vide en dehors de vos boîtes de nuit miteuses et clandestines... Tu ne veux pourtant pas me dire...

PIERRE. — Je veux dire que ce n'est pas moi qui pousse ma cousine Nathalie à sortir comme vous le croyez. Elle sort parce

qu'elle a besoin de se changer les idées, parce qu'une femme de vingt-cinq ans ne peut pas vivre comme une recluse, parce que chacun a le droit de faire sa vie comme il l'entend... Et si vous en voulez la preuve, je n'ai qu'à partir d'ici, qu'à foutre le camp de cette maison... Vous verrez si vous l'empêcherez de sortir quand je ne serai plus là pour lui donner le mauvais exemple... Et ça sera peut-être plus gênant, quand je ne pourrai plus lui servir de chaperon.

Pierre sort en claquant la porte. Dussaud reste seul un moment et se promène de long en large.

SCENE VI

DUSSAUD, ANNA.

ANNA. — Comme si tu n'avais pas marché assez tard dans ta bibliothèque. Te voilà comme ours en cage et si tu voyais la mine que tu as. Tu t'es déjà à moitié abîmé les yeux.

DUSSAUD. — Mes yeux vont très bien.

ANNA. — Tu crois que je ne sens pas que tu es tout bouleversé... Pas besoin de faire venir un expert pour voir que tu n'es pas dans ton assiette.

DUSSAUD. — Si je suis bouleversé... bouleversé! Bouleversé! Ce n'est pas à cause de moi, ni de ma santé! C'est parce que je me fais du souci.

ANNA. — Du souci... A cause de quelqu'un?

DUSSAUD. — Non, pour quelqu'un. Ce n'est pas la même chose... Et si vous voulez tout savoir, je me fais du souci... pour Luce. Il me semble qu'elle ne va pas bien. Elle ne mange presque pas. Elle n'a pas bonne mine...

ANNA. — Mais non, elle se porte à la perfection. Tu ne l'as jamais vue malade. Elle n'a pas eu un rhume de tout l'hiver. Ah, bien sûr, il y a autre chose qui ne va pas.

DUSSAUD. — Chez Luce?

ANNA. — Oui, chez Luce... Et ce n'est pas la santé, c'est le moral.

DUSSAUD. — Le moral? Chez Luce? Mais vous êtes complètement folle, ma pauvre Anna. Il n'y a pas de femme qui supporte son malheur avec une pareille dignité, une aussi grande noblesse. Elle pourrait servir d'exemple à n'importe qui. C'est la fidélité la plus attentive, la tendresse la plus présente dans la séparation. Mais vous n'y êtes plus... Luce? Mais c'est la sainteté de l'espérance...

ANNA. — Qui t'a dit le contraire? Mais c'est quand même fâcheux qu'en devenant une sainte, on cesse d'être une femme. Je préférerais qu'elle s'occupât un peu d'elle. Qu'elle tienne à la vie par un bout quelconque... Les ongles, les cheveux. Dieu sait que je n'ai pas été coquette ni frivole, mais, tout de même, une femme de vingt-cinq ans ne peut pas se détacher d'elle-même à ce point-là.

DUSSAUD. — Oh, ce n'est pas bien grave... Qu'Etienne arrive demain et vous verrez si elle retrouvera sa coquetterie et sa gaîté. Je ne lui en donne pas pour une heure.

ANNA. — Ça se peut bien, ça se peut bien... mais ce n'est quand même pas normal de voir une femme de cet âge vivre comme elle vit... Attendre le retour de son mari, ce n'est pas être veuve. Etre fidèle, ce n'est pas se détacher de la vie.

DUSSAUD. — J'aime mieux ça que...

ANNA. — Tu aimes mieux ça... Tu aimes mieux ça... Il n'est pas question de savoir ce que tu préfères.

DUSSAUD. — Si vous croyez que je pense à moi.

ANNA. — Tu ne crois pas être seul à penser aux autres? Tiens, accompagne-moi à la cuisine... Si je n'y vais pas faire un tour, nous allons manger à toutes les heures.

SCENE VII

CLAUDIE, PIERRE.

CLAUDIE (*traversant la pièce récite à demi-voix*).

...Les beaux enfants que vous créâtes...
Holà, dit-il, nouveaux venus...

(*Pierre entre par la porte à gauche.*)

PIERRE. — Oh ça va, hein, toi.

CLAUDIE. — Ça va?

PIERRE. — Oui, je sais que tu vas m'engueuler, toi aussi... Mais tu ferais mieux de ne pas t'occuper de ces histoires.

CLAUDIE. — Je déteste cette Nathalie... C'est à cause d'elle que l'oncle ne peut plus te souffrir. Tu as bien assez de défauts sans qu'on te rende responsable de ceux des autres.

PIERRE. — Tu joues bougrement mal ton petit rôle d'ingénue, toi. Tu ne devrais rien comprendre à ce qui se passe.

CLAUDIE. — C'était gai, la séance poétique. Tu avais l'air d'un pauvre idiot. L'oncle t'a écrasé comme une galette.

PIERRE. — Ecrasé! Parce qu'il a appris par cœur une anthologie.

CLAUDIE. — Ne continue pas à dire des bêtises. Tu as souvent vu des anthologies faites comme celle que l'oncle a dans sa mémoire? Pas moi... Du reste, ne te plains pas. C'était du moins un écrasement honorable. L'oncle aurait pu tout aussi bien te faire sécher sur la table de multiplication ou sur quelque règle d'orthographe...

PIERRE.— Pourquoi pas sur l'alphabet?

CLAUDIE. — Oui, pourquoi pas. C'est très difficile, tu sais, les trois ou quatre dernières lettres... Ce que l'oncle voulait, c'était te prouver que tu es un pauvre type. Je ne l'ai compris que tout à fait à la fin de la séance et j'ai trouvé ça affreux, parce que ça prouve qu'il ne peut plus te voir... Tout ça, à cause de cette Nathalie.

PIERRE. — Mais je croyais que tu l'adorais, cette Nathalie. Il y a des jours où tu es en extase devant elle. Elle n'a qu'à faire

un signe du bout des doigts et tu changes la coupe de tes cheveux... Un simple mot, et tu remplaces les boutons de ta jupe par une fermeture éclair.

CLAUDIE. — Je ne dis pas qu'elle n'a pas de goût... elle a même une espèce de charme... mais elle a aussi quelque chose d'animal qui me dégoûte...

PIERRE. — Quelque chose d'animal? Mais tu es béante devant son esprit, ses reparties, son entrain. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais, quand tu cherches à faire la personne bien, tu prends des petits airs de Nathalie.

CLAUDIE. — Je ne prends jamais des airs de Nathalie... Même quand j'ai faim, je ne mange pas comme une ogresse... Même quand j'ai envie de quelque chose, je ne me jette pas dessus avec fureur... Je te dis qu'elle me dégoûte... Je ne sais pas comment l'expliquer, mais il y a des fois qu'il me semble que je vois tous ses organes... son estomac, ses intestins, ses poumons, comme si chacun d'eux était un être vivant...

PIERRE. — Continue, continue... C'est prodigieux d'intérêt... Tu n'en rêves pas la nuit? Description des organes de Nathalie, agissant chacun pour son propre compte, par une petite Khagneuse à refoulement... O innocence, ô puberté. Tu veux que je te le dise? Tu es amoureuse folle de Nathalie.

CLAUDIE. — Imbécile, idiot, crétin... L'oncle a eu raison de t'humilier... Cite Freud, ça te va bien... Tu n'en as jamais lu quatre pages.

PIERRE. — C'est peut-être toi qui l'as lu.

CLAUDIE. — Mais oui, mon petit bonhomme, pendant que tu faisais marcher l'aiguille de ton phono ou que tu t'occupais de quelque frivolité de jeune fille. Tu n'espères pourtant pas me bluffer avec ta culture et tes lectures? Je sais à quoi m'en tenir, moi...

PIERRE. — Je me fous des lectures et de la culture... Je n'aime que les gens authentiques.

CLAUDIE. — Authentique? Je te conseille de ne pas parler grec... Un type qui se saoûle, pour toi, c'est un type authentique? Un kleptomane, comme ton ami Frank, c'est le comble de l'authenticité?

PIERRE. — Laisse mes amis tranquilles...

SCENE VIII

PIERRE, CLAUDIE, NATHALIE.

NATHALIE (*descendant en courant l'escalier intérieur*). — Lettre achevée... huit pages... Toilette finie... Je n'aime plus cette robe... Pierre, Claudie, venez faire un tour avec moi jusqu'à la rivière. J'ai besoin de marcher avant de me mettre à table.

PIERRE. — Mais elle est charmante cette robe... Attendez, attendez, je vois ce qui ne vous plaît pas. C'est le décolleté qui n'est pas assez en pointe. On dirait un créneau de château fort. A votre place, je le ferais venir jusqu'à la hauteur du premier bouton... Tenez... essayez. Là! vous voyez bien...

NATHALIE. — Oui, oui, je vois, comme à ma robe bleue, mais ça n'arrange pas les hanches... Et puis zut, on fera le salon de couture cet après-midi. Pour le moment, j'ai envie de grand air. Vous venez?

PIERRE. — On y va... Mais il vaudra mieux ne pas arriver en retard, sans ça nous retombons dans le drame.

NATHALIE. — Dans le drame?

PIERRE. — Oh, je ne parle pas de la séance poétique... C'était plutôt un intermède grotesque...

NATHALIE. — Moi, je l'ai trouvé très amusant.

PIERRE. — Oui, mais moi, j'ai pris quelque chose après votre départ... C'est bien la peine de servir de victime expiatoire. Si je n'étais pas là, vous seriez condamnée à la réclusion.

NATHALIE. — Ça m'étonnerait. Je croyais être assez grande pour pouvoir sortir toute seule.

PIERRE. — En tout cas, il faut que nous sortions ce soir. J'ai pris rendez-vous avec Frank...

NATHALIE. — Je sortirai si ça me fait plaisir... Pour le moment, allons prendre l'air. Tu viens, Claudie?

CLAUDIE. — Non, je n'ai pas envie de marcher.

NATHALIE. — Tant pis pour toi. A tout à l'heure... On va jusqu'au pont et l'on revient... Ce qu'il faudrait, c'est faire cette promenade au petit jour, chaque matin, pour revenir avec les chevilles mouillées...

SCENE IX

CLAUDIE, puis LUCE et DUSSAUD.

(Claudie reste seule un moment et regarde par la baie vitrée.)

LUCE. — C'est le facteur qui vient de passer?

CLAUDIE. — Non, je ne crois pas. C'est Nathalie qui vient de sortir avec Pierre.

LUCE. — J'ai pourtant entendu sonner à la porte du jardin.

DUSSAUD (*arrivant de l'intérieur de la maison*). — Nathalie, Nathalie... Nathalie est ici? Il y a une lettre pour elle...

CLAUDIE. — Elle vient à peine de sortir... Nous n'avons pas entendu la cloche... Elle est partie par la porte de derrière...

LUCE. — C'est une lettre de là-bas?

DUSSAUD. — Oui, oui... Le timbre de départ est du 12.

LUCE. — Oh, je ne pouvais pas avoir une lettre d'Etienne, aujourd'hui, moi... La dernière est trop récente... On aura quand même des nouvelles...

DUSSAUD. — Tiens, Claudie, va la poser sur la table de sa chambre... Elle est sortie pour longtemps?

CLAUDIE. — Non, non, ils sont allés faire un tour jusqu'à la rivière. Ils ne tarderont pas à revenir.

DUSSAUD. — Va, va... (*Claudie sort.*) Si j'avais gardé cette lettre dans la main, j'aurais fini par la lire... (*Silence.*) Dites-moi, Luce, vous croyez que Nathalie aime toujours Paul?

LUCE. — Père, quelle question? Je ne vois pas...

DUSSAUD. — Je comprends, à la rigueur, qu'une jeune femme soit inconséquente... Que l'ennui la pousse à céder à des entraînements... J'arrive à comprendre qu'elle rentre à 2 heures du matin... Je ne comprends pas qu'elle ne soit pas là pour l'arrivée du courrier.

LUCE. — Mais vous savez bien qu'il suffit qu'elle ait envie de n'importe quoi pour qu'elle le fasse tout de suite. Il fait si beau qu'elle aura voulu marcher un peu au grand air... Elle avait déjà cette idée dans la tête pendant le déjeuner... Elle m'a même proposé de sortir avec elle.

DUSSAUD. — Oui, mais vous n'avez pas voulu sortir.

LUCE. — Je n'avais pas envie de marcher.

DUSSAUD. — Vous n'avez jamais envie de marcher avant le passage du facteur.

LUCE. — C'est une affaire de tempérament... Elle a tellement besoin de se dépenser, elle...

DUSSAUD. — Quand je pense que cette lettre est dans la maison et qu'il va nous falloir attendre...

LUCE. — Mais vous savez bien aussi qu'elle vous la lira, tout à l'heure... et que toutes les lettres de Paul sont pleines de courage et même de gaîté. Il n'est pas possible que celles qu'elle lui envoie ne soient pas les lettres d'une femme qui aime son mari... et ce n'est que le bonheur de Paul qui est en question.

DUSSAUD. — Le bonheur de Paul! Il ne le retrouvera vraiment qu'à son retour. Les lettres! Ce ne sont que les illusions de l'attente et peut-être même, quelquefois, le fossé qui se creuse entre deux imaginations... Ah, je n'aime pas ce ton de gaîté qu'il emploie pour lui répondre... Il me semble que la réalité n'en sera que plus cruelle.

LUCE. — Mais quelles idées vous faites-vous donc?

DUSSAUD. — Je ne suis pas au bout du monde, moi, pour me faire des idées... Ma vue a beau baisser, je vois parfaitement ce qui se passe... Je vois que, depuis un an, Nathalie a pris son parti de l'absence de Paul. Elle s'est comme habituée à la séparation... Et vous le voyez comme moi... Si je ne vous le disais pas, à qui le dirais-je? J'ai gardé le silence assez longtemps. Je n'aurais qu'un geste à faire pour qu'Anna se croit autorisée à m'en parler. Il n'y a pas cinq minutes encore... Mais c'est devant vous que la blessure me fait le moins mal!

LUCE. — Il ne faut pas être trop sévère... C'est si dur, cette attente... Si elle ne s'étourdissait pas un peu, Nathalie ne pourrait peut-être pas la supporter... Et ne croyez pas que je parle ainsi pour me donner le beau rôle... Je n'ai pas de générosité. Je n'ai que de la fatigue.

DUSSAUD. — Vous n'allez pas défendre les façons de faire de Nathalie, vous? On ne peut pas imaginer deux êtres plus différents...

LUCE. — Mais non, mais non, vous savez bien que tous ses caprices me sont odieux. Je crois même qu'il suffit qu'elle me pro-

pose d'aller faire une promenade dans la campagne pour que j'aie le désir de rester enfermée.

DUSSAUD. — Il y a longtemps que je le vois.

LUCE. — Mais elle a tellement de vie à dépenser... Après tout, les caprices d'une femme comme elle...

DUSSAUD. — Les caprices! Sortir presque tous les soirs avec un ramassis de petits vauriens, ce ne sont pas des caprices... Pendant tout l'hiver dernier, je pouvais encore la comprendre... Oui, à ce moment-là, elle ne faisait vraiment qu'obéir à ses caprices... Une robe, un chapeau, une fois ou l'autre une sortie... Ce n'était qu'une créature fantasque à laquelle il fallait passer bien des choses...

LUCE. — Vous ne les lui passiez pas déjà si facilement.

DUSSAUD. — Mais depuis que Pierre est revenu, oui, depuis le début de ces vacances, il n'est plus question de simples caprices. C'est toute la vie qui a changé... Elle a tellement changé, que, maintenant, j'ai quelquefois peur en pensant que Paul reviendra un jour... Il y a des soirs, quand ils sont sortis et que j'entends siffler le dernier train, où je suis pris par l'épouvante en me disant qu'il est peut-être en train de revenir... Il y en a bien qui arrivent ainsi, sans avoir même annoncé leur retour... Alors, je compte les minutes... dix minutes jusqu'à la gare et puis, s'il trouve une voiture dix minutes encore ou un quart d'heure... et s'il est obligé de venir à pied, une heure ou une heure un quart... Ce n'est qu'après 11 heures et demie que je suis libéré de cette hantise.

LUCE. — Mais c'est affreux... Comment pouvez-vous vivre avec des idées pareilles?

DUSSAUD. — On peut vivre avec n'importe quelle idée. On peut vivre en redoutant de voir arriver ce que l'on souhaite le plus. On peut mélanger l'espoir et le désespoir jusqu'à ne plus distinguer l'un de l'autre... Il y a quinze mois que je n'attends qu'une chose... Le retour de mes fils... Et, de jour en jour, de semaine en semaine, il n'y a rien qui me fasse plus peur que l'idée de voir l'un d'eux refranchir la porte de la maison... Je suis sûr que vous comprenez très bien. Je suis même sûr que vous avez la même crainte que moi.

LUCE. — Oh, vous savez, il y a tant d'égoïsme en chacun de nous que, pour ma part, je ne pense qu'au retour d'Etienne. Tout aboutit à lui et à moi, même le bonheur ou le malheur des autres...

DUSSAUD. — Eh bien, l'égoïsme chez moi, ce doit être de ne penser qu'au retour de Paul. Je ne songe presque plus jamais à celui d'Etienne... Non, non, il ne faut pas m'en vouloir... C'est parce que je suis en paix avec son avenir... C'est parce que je sais que tout ira bien pour lui... Tandis que je ne cesse pas d'imaginer ce qui se passera lorsque Paul reviendra ici.

LUCE. — Mais tout s'arrangera peut-être... Il suffit de si peu de chose et la vie est quelquefois si généreuse.

DUSSAUD. — Et que voulez-vous que je fasse? Que je parle à Nathalie? Pour qu'elle quitte la maison, avec son caractère emporté qui ne peut supporter aucune règle? Non, non, pas pendant que Paul est encore là-bas. S'il arrivait à comprendre... Ce serait trop affreux... Que je casse les reins... pour devenir la fable du pays.

Ah, je suis désarmé par la peur du scandale. Je n'ose même pas renvoyer Pierre chez lui... Et il le sait... Il en joue même... J'en suis réduit à fermer les yeux devant l'évidence.

LUCE. — Mais tout cela n'est peut-être pas aussi dramatique que vous le pensez. Si ce ne sont plus des caprices, ce ne sont encore que des inconséquences. Les vacances vont finir et, pendant l'hiver...

DUSSAUD. — Allons, Luce, je suis sûr que vous en savez aussi long que moi. Inutile de nous mentir. Il est impossible que vous ne soupçonniez pas quels sont les rapports de Nathalie avec cet espèce de petite larve que Pierre ne quitte jamais... Ce Frank qui depuis quinze jours n'ose même plus revenir les voir ici, mais qui les retrouve chaque jour, quand ce n'est pas chaque nuit... Ah, c'est une jolie bande, où l'on sait tout camoufler avec un peu de poésie, d'élégance et d'esthétique.

LUCE. — Mais ce sont des gamins.

DUSSAUD. — Il n'y a rien de pire que les gamins... Quand un homme mûr sort de la route droite, il ne le fait jamais sans tourner au moins un peu la tête... Mais tant que l'homme est encore une sorte d'enfant, il peut tout faire sans penser une seconde à ce qu'il fait... Il y a un sadisme de l'adolescence. Vous les avez bien entendu parler...

LUCE. — Oui, je les ai entendus... Mais je crois qu'ils se contentent de leurs bavardages. Ce petit Frank est un maniaque du paradoxe.

DUSSAUD. — Du paradoxe! Vous savez ce qu'il a fait la semaine dernière? Il s'est fait prendre en train de voler des livres de luxe chez le père Gaussin... En pleine boutique, au milieu de tous les clients... Le commis le surveillait depuis plusieurs jours... l'affaire s'est arrangée avec quelques billets de mille et personne n'en parlera parce que le père de Frank est assez riche pour que la plupart des gens se taisent... Mais, s'il est voleur, on ne peut pas lui reprocher d'être hypocrite... Ici même, il m'avait développé sa théorie du bouquin volé... Le seul qu'on puisse lire avec plaisir et garder dans sa bibliothèque...

LUCE. — Il vous avait parlé de voler des livres?

DUSSAUD. — Oui, ils étaient montés dans mon bureau pour voir les miens et, après avoir fait semblant d'admirer quelques-unes de mes pièces rares, il m'avait demandé : « Alors, vous avez volé tous ces bouquins? » Et comme je ne lui faisais même pas la charité d'être scandalisé, il m'avait expliqué que seuls les livres volés étaient dignes d'être conservés dans une bibliothèque... Quand j'ai connu son histoire de la librairie, j'ai compris que ces bavardages n'étaient pas des fanfaronnades, mais plutôt des justifications.

LUCE. — Mon Dieu, s'ils sont capables de faire tout ce qu'ils racontent! Pierre n'est pourtant pas si mauvais...

DUSSAUD. — Oh! je ne crois pas qu'il risque de voler des livres, lui... Il se contente d'admirer le voleur et la théorie... Je n'arrive pas à voir s'il admire le voleur à cause de la théorie ou la théorie à cause du voleur. C'est un lamentable mélange...

LUCE. — Mais Nathalie ne sait sûrement pas...

DUSSAUD. — Comment voulez-vous qu'elle l'ignore? Je crois même que cette sorte d'abjection est une des raisons qui la lie à ce milieu... Mais non, le ressentiment ne m'aveugle pas. Je sais parfaitement ce que je dis... Elle trouve peut-être là une occasion de se sentir maternelle, de protéger ces gamins. Elle est tellement plus forte qu'eux, plus vivante...

LUCE. — Mais alors, ce ne serait pas si grave...

DUSSAUD. — Ma pauvre Luce, je ne vous dis pas qu'elle sort avec eux pour les ramener dans la bonne voie... C'est plus compliqué... Et puis, il suffit que les choses soient ce qu'elles sont pour que l'avenir me paraisse intolérable.

SCENE X

Les mêmes, CLAUDIE et ANNA. Puis NATHALIE et PIERRE.

ANNA. — Tout va de travers dans cette maison... On déjeune à toutes les heures et je ne sais même pas si l'on va pouvoir se mettre à table maintenant.

CLAUDIE. — Mais si, mais si... tout est prêt et je crois qu'ils sont en train d'arriver... Oui, oui, ils descendent le petit chemin... A table, à table.

LUCE. — Il faut aller chercher la lettre de Nathalie.

NATHALIE (*dans le jardin*). — Mais non, mais non, tu es idiot, mon petit Pierre. C'était ravissant, les vieilles danses. Je suis sûre que tante Anna pourrait encore te montrer la boulangère et le pas des lanciers... (*Entrant dans la pièce.*) Nous voilà, nous voilà... Il fait beau à s'évanouir... Vous n'imaginez pas ce qu'il peut faire bon sur les bords de la rivière...

LUCE. — Nathalie, il y a une lettre de Paul...

NATHALIE. — Une lettre de Paul? Vous voyez bien que j'avais raison d'être aux anges... Vous l'avez lue? Non? Ah, quel formalisme... Vite, vite, donnez-la-moi.

CLAUDIE. — Elle est sur la table de votre chambre... Attendez, je vais la chercher.

NATHALIE. — Mais non, mais non. J'y serai plus vite que toi et je redescends vous la lire... (*Elle monte en courant l'escalier intérieur, en chantant :*) En avant deux, du côté de la crédence... Partez, du côté du cabinet...

LUCE (*à Claudie*). — Tu l'avais bien mise en évidence sur son bureau?

CLAUDIE. — Mais oui, mais oui...

DUSSAUD. — Elle ne va peut-être pas la trouver...

ANNA. — Quel ouragan...

NATHALIE (*redescendant l'escalier*). — J'arrive, j'arrive... Elle est datée du 12... Elle est venue très vite... là, me voilà, écoutez tous... Je ne saute même pas les formules... Ce 12 septembre... Ma grande Chérie...

RIDEAU

(à suivre.)

ERNST WIECHERT

par J.-F. ANGELLOZ

Le public français connaît peu Wiechert, qui jusqu'à cette année ne lui était accessible que dans deux traductions : *La Servante du Passeur* et *Le Revenant*, et la propagande allemande a naturellement négligé de faire connaître celui qu'elle avait envoyé au camp de Buchenwald; elle le considérait comme hostile au régime national-socialiste et dangereux. Or, il est un des plus importants parmi les écrivains d'outre-Rhin, un des plus représentatifs du génie allemand et l'un de ceux qui doivent jouer un grand rôle dans la vie littéraire de l'Allemagne nouvelle. Au moment où celle-ci s'apprête à célébrer le soixantième anniversaire de l'écrivain, il importe que la France s'y associe par des traductions et des études.



Ernst Wiechert naquit le 18 mai 1887 dans la maison forestière de Kleinort, en Prusse Orientale; ce simple fait l'explique, car jamais peut-être un écrivain ne fut à ce point modelé par son pays natal et son enfance. Il grandit dans la solitude, à trois milles de la bourgade la plus proche, condamné à un isolement bienheureux, dont il devait évoquer les enchantements dans *Waelder und Menschen* (*Forêts et hommes*). Il y décrit un paysage austère, où l'époque glaciaire a laissé des moraines et des chapelets d'étangs et la préhistoire des forêts immenses, trouées çà et là par les clairières des hommes; nul plus que lui ne peut donner toute sa résonance au vers devenu formule banale : « die Waelder rauschen », car le bruissement des grands arbres a bercé les dix premières années de sa vie, et il ne cessera jamais de l'accompagner. « La forêt était ma maison. Il y avait en elle mystère et merveille, terreur et douceur, nostalgie et retraite, langage et silence, temps et éternité. C'était une forêt où l'aigle avait son aire, où le hibou hululait; elle n'avait ni commencement, ni fin, et dans son royaume le loup lui-même n'était pas un étranger. Elle était l'origine profonde des choses et d'elle naissaient le soleil et les étoiles

d'argent, d'elle surgissaient l'homme et l'animal, les anges et les démons... Elle m'a nourri et abreuvé; elle a grandi jusque dans mon sang, comme une mère dans le sang de son enfant; sa bonté est ma bonté, sa méchanceté ma méchanceté, sa sauvagerie ma sauvagerie, son deuil est mon deuil et je lui suis voué pour la vie et pour la mort. »

Au cœur de ces forêts, parmi ces lacs, les hommes pourtant ont conquis leur place : des Slaves surtout, dont les noms peuplent les romans de l'écrivain et des Allemands, parmi lesquels figurent ses ancêtres; « Wiechert », dérivé de « filuhirti » ou plutôt de « wic-hart » signifie : « le berger » ou « le guerrier ». Dans sa famille on est forestier de père en fils et d'oncle en neveu, car, ainsi qu'il le dit plaisamment, les quatre filles de son grand-père se sont mariées dans « la couleur verte », et lui même rêvera longtemps d'être un simple forestier.

Son père était un homme très bon et droit, joyeux et sociable. Sa mère, par contre, qu'il considère comme une descendante de Huguenots français, avait un tempérament mélancolique, porté aux soucis, aux tourments et aux larmes; le séjour dans une maison forestière isolée et un état maladif l'amenèrent à mettre fin à ses jours. Parmi tous ceux qui ont influé sur sa formation, Wiechert évoque avec complaisance sa tante Véronique, qui jouait de la guitare, connaissait la Bible presque par cœur, avait le pouvoir de distinguer en plein jour des êtres invisibles et possédait une imagination telle qu'elle personnifiait le conte, qu'elle était le conte. Peut-être ne convenait-elle pas très bien pour un enfant rêveur, volontiers tourné vers l'irréel, mais il se demande à bon droit s'il aurait pu devenir poète sans elle. Et aussi sans les personnages étranges, simples et superstitieux, qui parfois surgissaient dans son existence, comme ils apparaissent dans ses œuvres.

Avec quelle piété Wiechert évoque ses premières années, son enfance dans ce milieu refermé sur lui-même : « Un cercle étroit de vie quotidienne, où un enfant calme se déplace dans le calme. Ni la grandeur des événements ou des relations, ni celle des hommes. Enclos comme dans un lit dans les forêts sans limites, dans le cours des saisons, dans l'amour d'une petite collectivité, adonné de bonne heure à la souffrance et aux rêves, capable d'émotions précoces, pieux et encore sans péché. Mais tout cela légèrement ombragé déjà par une nostalgie sans objet, n'était pas toujours à la mesure de la vie quotidienne; ni héros, ni conquérant, plus contemplatif qu'actif, prédisposé à transfigurer les choses particulières et à fuir le réel pour se réfugier dans l'irréel. »

Il se compare à une plante, libre de se développer sans limites, selon sa loi intérieure, et il est le frère des plantes et

des fleurs. Il grandit comme un animal indépendant et il est le frère des animaux de la forêt ou de l'étang, de cette grue qu'on lui apporta toute petite et qu'il éleva contre son cœur. Ce « petit d'homme » échappe aux contraintes des hommes et, éloigné de toute civilisation factice, il connaît le bonheur paradisiaque qu'éprouverait dans quelque Arcadie le bon sauvage de Rousseau. Il pratique les trois nobles professions que l'homme simple a encore conservées : « celles du berger, du pêcheur, du chasseur » et il a pour la flûte, le filet, le fusil, qui sont choses de Dieu, la même passion qu'un cœur tendre pour sa première bien-aimée. Plus tard, il n'aura qu'à puiser dans le trésor lentement amassé de son enfance pour en nourrir son œuvre. Il y trouvera aussi, avec une aspiration à ce qui est grand, lumineux, infini, la nostalgie douloureuse qui emplissait son cœur et faisait verser à ses yeux d'enfant autant de larmes qu'en avait pu verser sa mère, une aptitude à souffrir dont aucun de ses héros ne sera libéré.

Les premières études ne l'arrachèrent pas à sa chère forêt, car ses parents, bien que peu fortunés, firent venir des institutrices et plus tard des précepteurs; elles ajoutèrent même à l'enchantement du monde extérieur l'éclat impérissable du monde des livres, spécialement de la Bible, qui deviendra son livre de chevet, qu'il ne cessera pas de citer. Ces études ne furent certainement pas conduites selon des méthodes pédagogiques éprouvées, et lorsque Wiechert fait le bilan de ses connaissances à son entrée au lycée, il énumère avec satisfaction celles qui ne pouvaient lui être d'aucun secours : lancer des pierres, garder les vaches, pêcher, chasser, reconnaître les oiseaux à leurs cris et à leur vol, suivre une piste, fabriquer des flûtes de saule, s'occuper des chevaux, prévoir le temps, etc... Pourtant il en savait assez pour entrer en quatrième dans la « Oberrealschule » (Collège Moderne) de la capitale provinciale : Kœnigsberg.

« Lorsque j'eus atteint onze ans, on me chassa du Paradis. L'école vint et l'Université, le dogme, le poncif, la culture, la civilisation. La passion de l'homme commença. Ils créaient et détruisaient, formaient et brisaient, instruisaient et profanaient, attiraient et souillaient, prêchaient et blasphémaient, raillaient et fouaillaient et en fin de compte dressaient la croix. » N'imaginons pas que ces années d'études furent particulièrement sombres; lycéen ou étudiant, Wiechert n'eut pas à souffrir et il rencontra des maîtres compréhensifs, dont il parle avec reconnaissance. Mais il sortait du monde de la terre et de la forêt, où tout est simple et vrai, pour entrer dans celui des hommes, où tout est « vie pétrifiée ». « Ce qui vit était derrière les grilles : la plante, l'animal, l'homme, Dieu ». Il découvrait l'antagonisme de la nature et de « la civilisation »

et cherchait un refuge dans son passé enfantin, auquel il s'attachait avec plus de passion, aspirant au jour où les vacances le ramèneraient dans la maison forestière entourée d'arbres, de champs, d'étangs et de ciel.

Au bout d'un trimestre il fut le premier de sa classe et, avec son frère qui prit la deuxième place, le favori du professeur qui les chérissait comme des enfants prodiges. Mais il devait apprendre que la culture est un « bien dangereux », qu'elle retire d'une main ce qu'elle donne de l'autre. Sa naïve foi d'enfant chancela, s'émietta; il cessa de « reposer en Dieu » comme dans le monde de sa forêt et, avec l'intransigeance passionnée qui le caractérise, il passa bientôt du doute à la négation. Alors il accueillit Schopenhauer, qui ne voyait partout que souffrance et niait le monde, puis Nietzsche et son surhomme, D. F. Strauss et surtout Häckel, dont les « Welträtsel » pour beaucoup de ses camarades remplacèrent la Bible. Il subit également des influences littéraires : d'abord celles de Dostoïevsky, Strindberg, Zola; plus tard Tolstoï, Balzac, Jacobsen, Bang passèrent au premier rang; on peut leur ajouter Raabe, Dickens, Flaubert, Gide, G. Keller avec son *Henri le Vert*. Il serait injuste sans doute de voir dans ces maîtres provisoires plus que des « éveilleurs », dont les œuvres l'ont poussé à créer, et il serait faux de l'imaginer prisonnier de Schopenhauer et de Nietzsche. Si Wiechert condamne énergiquement le dogme, il n'en est pas moins un homme profondément religieux, qui aujourd'hui encore vit de la Bible, surtout de l'Ancien Testament, et dont la piété s'étend à toute la création.

Au moment où Wiechert va commencer une vie active il apparaît comme un être inquiet, en proie au « mal du siècle », dans lequel il voit d'ailleurs une inévitable maladie de jeunesse. A sa naissance dans ces pays situés à l'est de l'Elbe et considérés par Nadler comme essentiellement romantiques il doit ces aspirations mélancoliques qui font de la vie un drame tragique; l'inquiétude d'une population mêlée de Germains et de Slaves sera toujours la sienne. L'expérience de la ville lui a permis de comprendre qu'en s'éloignant pour toujours de la nature où il avait passé son enfance il se condamnait à une existence qui ne pourrait jamais le satisfaire, parce qu'elle est artificielle et frelatée; il devra donc chercher le sens de la vie. Mais en perdant la foi, en suivant des maîtres comme le père du pessimisme contemporain, le philosophe du renversement des valeurs, les plus inquiets des Scandinaves ou des Russes, il s'est fermé le chemin de la vie et c'est ce qui apparaît dès *Die Flucht* (*La Fuite*) (1913), le premier roman publié par lui, en 1916, sous le pseudonyme de Barany Bjell (c'est le nom d'un étang de son pays). On ne saurait l'appeler

un chef-d'œuvre, mais il est très révélateur, car il constitue le premier fragment de cette grande confession que sera son œuvre entière.

Son héros, Peter Holm, venu comme lui de la nature à la ville, où il est pareillement professeur de lycée, aime une femme mal mariée, qui bientôt meurt de tuberculose; il fuit alors dans la solitude et se transforme en paysan, mais il échoue; il sombre dans l'ivresse d'une passion purement sensuelle, se désagrège intérieurement et fuit dans la mort.

Or, en 1911, Wiechert a été nommé professeur au lycée de Kœnisberg et il devait enseigner jusqu'en 1933; s'il a gardé un bon souvenir de ses élèves, il ne regrette en rien l'enseignement lui-même. D'autre part, en 1912, il a épousé Meta Mittelstaedt, qui devait mourir en 1929. Ces deux faits nous livrent la clef du roman et révèlent l'état d'âme du romancier.

Jusqu'alors Wiechert a vécu, pour employer le vocabulaire schillérien, dans cet état de « naïveté », où l'homme est nature et connaît donc l'union bienheureuse; maintenant il vit dans l'état de « sentimentalité », où l'homme cherche la nature et souffre de cette désunion, de ce dualisme, dont la vision hante les poètes et les penseurs allemands. Lorsque Holm se mue en paysan, il essaie, tel Werther cueillant, effilant et cuisant les pois mange-tout du jardin de son hôte, de recréer l'union, mais, déraciné comme Wiechert, il est condamné à l'échec; simple caricature du vrai paysan, il ne peut retrouver l'accord avec la terre, que connaît le fils de la glèbe.

L'enfant a le bonheur de vivre au sein d'une autre unité, que la puberté détruit; l'éveil du sexe fait naître en lui, avec le sentiment douloureux de se trouver réduit à une moitié d'être humain, le désir et le besoin de l'autre sexe pour retrouver la totalité perdue. Nous pouvons supposer que Wiechert n'a pas réalisé son rêve dans le mariage, puisque son héros, qui d'ailleurs a le tort de rechercher l'unité uniquement dans l'union amoureuse, écrit: « Je ne pourrais trouver le bonheur qu'avec la possibilité de reposer en moi-même, sans avoir besoin de personne, à l'écart des hommes, dont je n'aurais plus ni le souvenir, ni le désir. Il me faudrait trouver en moi-même la satisfaction de toute aspiration. Aucun chemin ne devrait sortir de moi, tous devraient conduire en moi. Il me faudrait me sentir à la fois être humain et Dieu, homme et femme. Homme et femme? Oui, c'est bien cela! Y a-t-il en moi la possibilité d'un être humain? D'un homme, certes, mais d'un être humain? Le salut n'est-il pas toujours dans l'union? N'est-ce pas tout ce qui nous pousse vers la femme?... Il y a un point, où tu te perds dans le Tout, où l'individu en toi

meurt, parce que tu as trouvé ce qui te complète, parce que tu fermes le cercle. » Dans ce domaine encore Wiechert représente une préoccupation essentielle des écrivains allemands.

A peine venait-il d'écrire ce roman que la vie lui propose un troisième et tragique problème : celui de la guerre. Il est mobilisé et blessé, puis, après ces quatre années d'une expérience inhumaine, il retrouve sa ville et son métier, qui lui paraissent encore plus hostiles, mais ne retrouve pas la paix, car il doit maintenant lutter pour son âme et ce combat n'est pas encore terminé. C'est le gémissement d'une âme broyée par le mal que l'on entend dans *Les Ailes Bleues*, roman écrit en 1917, dans les tranchées de Champagne, publié en 1925, et dont l'auteur a dit qu'il était plus vrai que sa vie. C'est elle encore qui emplit de courtes œuvres publiées en 1946 : *La messe des morts* et le *Buisson ardent*. Wiechert n'écrira pas des « livres de guerre », mais l'histoire de la passion d'une âme; c'est pourquoi il devait intituler « Passion d'un homme » une trilogie commencée en 1928 et encore inachevée, dont la deuxième partie : « Chacun » est consacrée à l'histoire de l'homme sans nom né de la guerre.

Il alla demander aux bois de son enfance les forces physiques et morales dont il avait besoin; ceux-ci lui donnèrent sa troisième œuvre : *La forêt*, écrite en 1920 et publiée en 1922. Le personnage principal en est effectivement la forêt, considérée comme le sanctuaire où l'homme et la nation viennent se retremper. Culte païen, qui devait faire considérer — à tort — l'auteur comme un précurseur du national-socialisme; culte dangereux, car il est dans la forêt des sortilèges auxquels les Allemands plus que d'autres succombent. Tout naturellement le romancier est amené à un autre roman, d'inspiration antichrétienne : *Le loup des morts*, écrit en 1922, publié en 1924, dont le héros part en guerre contre « les idoles d'étoffe, les tables du bonheur, les autels de l'humilité, la doctrine de la vallée des lamentations et aussi contre les malades et les fatigués, les couards et les avides, les corrupteurs de l'âme allemande ».

Mais Wiechert a trop vécu de la Bible et il a trop d'amour humain pour ne pas se détourner d'une telle conception, née du désarroi moral dans lequel la guerre l'a plongé. Il opère une véritable conversion; en 1925, il écrit *André Nyland serviteur de Dieu*, où apparaît un nouveau thème : le thème religieux. Le héros est un pasteur, que sa vocation pousse à se jeter dans « le royaume du mal » pour lui arracher sa proie; elle le conduit jusque dans les mines de la Ruhr, arrachant le romancier à ses forêts de Prusse Orientale, l'amenant à traiter la question sociale et à évoquer le chaos moral de l'après-guerre; mais l'apôtre des corrompus et des humbles, conscient

de son impuissance, reviendra, ermite, au sein de la forêt, où il attendra la mort dans le voisinage de Dieu, qui peut-être ne demande pas autre chose aux hommes que de laisser passer à travers eux la clarté des étoiles et dans leurs veines le bruit du vent.

Aucun de ces premiers romans n'est un chef-d'œuvre et l'auteur n'hésite pas à le déclarer. Mais ils ont l'avantage de nous montrer Wiechert en quête de lui-même et à la recherche d'une forme. Déchiré intérieurement par l'opposition entre son pays natal et la civilisation des villes, tourmenté par le désir d'un amour complémentaire, torturé par la guerre qui détruit l'âme, obsédé par l'idée de Dieu, il est bien loin d'apporter aux hommes un message de vie. Et l'incertitude dont il souffre se reflète dans son art, qui n'a pas cessé de progresser, mais ne lui permet pas encore de s'exprimer. Il semble en avoir eu conscience, car de 1926 à 1930 il n'écrit plus que des « nouvelles », qui emplissent deux recueils : *Le char d'argent* et *La flûte de Pan*, publiés en 1928 et 1930, où l'on trouve, comme en filigrane, les linéaments de son œuvre future. Puis une nouvelle période commence, qui s'achèvera en 1939; au cours de cette période il produit ses meilleurs romans, où se révèle une conception plus sereine de la vie.

Sans doute son mariage avec Mme Junker, en 1932, n'est-il pas étranger à cette évolution, car dans ses romans futurs la femme souvent sera la compagne de l'homme, qu'elle complète et forme en se formant à son conctact; mais la discrétion, nous interdit d'aller au delà d'une hypothèse, justifiée par l'apparition progressive d'une sérénité relative, par la mission que, dans *La vie simple* il assigne à la femme en ce monde : « être lumière ».

Laissant de côté les nouvelles de cette époque, qui pourront faire, un jour, l'objet d'une étude particulière, nous nous attacherons aux trois romans qui la jalonnent : *Die Magd des Jürgen Doskocil* (écrit en 1930-1931 et publié en 1932), traduit sous le titre : *La servante du passeur; Die Majorin* (écrit en 1933 et publié en 1934), dont on a fait à tort : *Le revenant,* et surtout *Das einfache Leben,* publié en 1939, mais écrit sans doute avant 1938 (1).

Jürgen Doskoeil, un bon géant hirsute, un « ours » issu des forêts de Prusse Orientale, est, corps et âme, un passeur. Dans sa barque il ramène, un jour, la Mort, qui doit le délivrer d'une femme acariâtre; plus tard, il ramène Marthe, destinée à devenir sa servante, puis sa femme. Pour la première fois, Wiechert peint une véritable union conjugale, capable de libérer l'homme de sa rudesse animale et la femme de ses incer-

(1) Une bonne traduction vient de paraître aux Editions Stock (*La vie simple*).

titudes. En effet, l'héroïne, qui jusqu'alors était comme envoûtée par un pasteur mormon trop sensuel, s'éloigne de son église et se refuse à lui; pour vaincre sa résistance, il maudit l'enfant qu'elle porte; elle tue le pasteur et se met à la disposition de la justice; elle accomplira son temps de prison avant de vivre tranquille entre son mari et son fils. En accomplissant le geste devant lequel l'homme avait reculé, la femme a libéré le couple humain; elle se charge d'une faute pour lui en épargner une qui serait plus grande encore.

Une femme sera également l'héroïne de *Die Majorin*, mais le lien qui l'unit à l'homme est beaucoup plus subtil. Bien des années après la guerre, le soldat Michel Fahrenholz, disparu et considéré comme mort, revient au pays, qu'il désire revoir avant de poursuivre son existence vagabonde, car celui qui a vu la guerre ne peut plus vivre, comme les autres, dans l'ordre de la loi, il a besoin de crier dans la solitude, de courir et de boire pour oublier. Ce « revenant », qu'on avait déjà porté disparu, rencontre « la commandante »; elle va s'efforcer de le sauver, de le gagner à la vie simple du paysan; lorsque avec elle il fauche le blé, il est guéri. Mais elle a découvert l'amour qu'il lui portait; elle n'est pas éloignée de l'aimer, et pourtant ne cédera pas, car elle ne veut pas avoir à rougir devant son fils et aussi parce que, dans la nature, qui est sans tache, il faut conserver « un cœur pur ». Chacun d'eux aide l'autre à devenir meilleur. *La servante du passeur* est le dernier roman de Wiechert où l'action extérieure introduisait un élément de surprise un peu mélodramatique; dans celui-ci l'action intérieure seule compte et sa simplicité dépouillée fait la beauté de l'œuvre.

Le thème dé « la vie simple » emplit le troisième roman, dont le sujet peut se ramener à cette phrase : un homme trouve le secret de la vie dans le travail manuel. Peu de temps après la grande guerre, le capitaine de corvette Thomas von Orla vit dans la banlieue berlinoise, en désaccord avec la ville, paysage artificiel, avec sa femme, trop désireuse de profiter d'une période troublée, avec lui-même, car il a vécu des événements inexplicables, qui ont ruiné ses idées les plus solides. Un jour, il lit dans un psaume ces mots qui jadis, dans la sécurité et la stabilité de l'avant-guerre, ne l'avaient pas frappé : « Nous passons nos années à bavarder! » Le vieux prêtre qu'il consulte lui conseille de travailler. Orla quitte la ville pestiférée, s'engage comme pêcheur au service d'un vieux général; il mène dans une humble maisonnette la vie de Robinson Crusoë, auquel ne manque même plus Vendredi, quand un de ses anciens matelots vient le rejoindre. Il ne s'agit pas de marquer l'opposition trop facile et banale entre la vie factice d'une capitale désaxée et la vie simple d'un pêcheur au

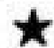
bord d'un étang. Orla emporte de sa demeure ses livres et sa grande mappemonde; il recevra la visite de son fils, marin comme lui, et de sa femme qui, ayant enfin compris, vient mourir dans la sérénité de sa demeure. Autour de lui, qui se cherche et se trouve peu à peu, un groupe humain se crée, l'aide à découvrir le secret ou lui en demande la clef : le vieux pêcheur, qui est un voyant; le général, qui restera fidèle jusqu'à la mort à l'idée de servir fidèlement; le comte, dernier rejeton d'une ancienne famille; la jeune Marianne, petite-fille du général, promesse d'avenir. Sa vie intérieure s'enrichit et s'éclaire au point qu'il publie un ouvrage remarquable et d'ailleurs peu conformiste sur « L'éthique de la vie du marin ».

Qu'a donc découvert le capitaine de corvette-pêcheur? Cette union, que Wiechert cherche depuis son premier roman, l'union, qui permet de vivre « splendidement solitaire », l'union, qui fait le cœur joyeux, c'est-à-dire nous donne la seule chose durable. Orla devait fuir la ville hostile et sa femme étrangère pour retrouver l'union avec la nature par le travail et la vie élémentaire. l'union avec la femme par son amour partagé pour la jeune Marianne, amour d'autant plus grand et plus fécond qu'il s'accompagne d'un renoncement gœthéen. Voilà ce qui permet de vivre dans la sérénité et la joie, quand Dieu est trop loin et quand la vie a perdu son sens. Le paysage de verdure et d'eau devient « ce vert paradis des amours enfantines », où l'homme et la femme retrouvent leur nature, leur climat et l'élément nécessaire à leur progression parallèle vers leur Moi profond. Ce fleuron de la production romanesque de Wiechert avant la guerre est au sommet de cette courbe qui l'a conduit de la fuite dans la mort à l'acceptation de la vie enfin comprise et conquise.

Il importe de souligner qu'à cette époque le poète avait quitté depuis plusieurs années son pays natal : en 1930, il était devenu pour trois ans professeur à Berlin; en 1933, il s'était installé à Ambach sur le lac Starnberg et, en 1936, à Hof Gagert avec l'espoir de réaliser enfin son rêve : vivre pour la poésie jusqu'à en mourir. Il avait compté sans le national-socialisme qui, après ses deux discours aux étudiants de Munich (1934-1936), le mit sous la surveillance de la Gestapo, troubla ses conférences et multiplia les interdictions pour l'empêcher de publier. En décembre 1937, il écrivit au Dr Goebbels : « Je suis convaincu que le plus simple berger de mon pays aurait montré plus de tact et de « kultur » que les fonctionnaires du plus haut service culturel du troisième Reich »; en février 1938, il protesta publiquement contre l'internement du pasteur Niemœller et refusa sa contribution au secours d'hiver. Arrêté le 6 mai, il resta en prison, puis à Buchenwald jusqu'au 30 août. Au camp tristement célèbre, il

devait consacrer un livre très humain : *Der Totenwald* ou : *La forêt des morts* (Buchenwald signifie « forêt de hêtres »), qui est un magnifique témoignage, dédié « A la mémoire des morts, à la honte des vivants, en avertissement à ceux qui viendront ». On s'est demandé parfois ce qu'avait fait Wiechert de 1938 à 1945, en s'étonnant de son silence. La réponse nous est fournie par Gœbbels, qui le fit venir après sa libération et lui dit textuellement : « Nous savons que votre influence sur la jeunesse est grande et pernicieuse. S'il vous arrive de prononcer ou d'écrire un seul mot contre notre Etat, vous retournerez au camp, mais cette fois pour toute la durée de votre vie avec, comme but, votre anéantissement physique. »

Une autre expérience allait s'imposer au poète : celle d'une nouvelle grande guerre, destinée à devenir bientôt planétaire et accompagnée d'un cortège d'horreurs sans nom. Elle est trop proche encore pour qu'il puisse livrer au public ses réactions, bien qu'il ait pris position avec netteté dans un magnifique « Discours à la jeunesse », mais nous devinons ce qu'elles furent : une souffrance de tous les instants. Lui, qui croyait à la vie, à la justice, à l'honneur, à la dignité humaine, a vu les valeurs suprêmes foulées aux pieds par ses propres concitoyens; il a vu son pays sombrer dans la folie, la guerre et la ruine. Que faire maintenant? Travailler. Wiechert, qui n'est plus réduit à cacher ses manuscrits dans son jardin, publie des œuvres importantes, jadis interdites ou inachevées, car son rôle est de prêcher l'humain et d'être « un pêcheur d'hommes ». Il n'est pas encore possible d'étudier son grand roman *Die Jeromin-Kinder*, dont le premier volume seul a paru, mais qui promet d'être la grande fresque dans laquelle viendront s'inscrire les œuvres antérieures. Par contre, deux volumes de *Contes* ont été publiés en 1946; ils peuvent servir à l'édification des grands autant qu'au divertissement et à l'éducation des petits, dont il voudrait illuminer les cœurs en prêchant « la grande et suprême justice ». C'est elle qui toujours triomphe dans ce monde enchanté, et avec elle l'amour. Wiechert s'est mis au service de son peuple, qu'il veut consoler et éduquer, au service de la jeunesse, qui cherche sa voie dans la vie et, comme Peter Holm, risque de ne la trouver que dans la mort.



Nous avons essayé de présenter Wiechert par le moyen d'une étude analytique et chronologique, en nous efforçant de découvrir son évolution et d'en tracer la courbe. L'œuvre du romancier fournira certainement la matière d'autres travaux qui permettront de la situer à sa vraie place dans

l'histoire du roman allemand et cette place sera bonne. Le lecteur français sans doute risque d'être frappé par le caractère sombre d'une œuvre comme les *Jeromin-Kinder*, où un ciel bas pèse sur une campagne brumeuse et sur des hommes qui se cherchent. Peut-être ce grand roman apparaîtra-t-il aux chercheurs comme la charnière d'un ensemble imposant, comme le témoignage d'un homme qui vint de l'Est balte vers le Sud bavarois. On a expliqué ce dépaysement volontaire par le désir, peut-être inconscient, de prendre conscience du pays natal en s'éloignant de lui. N'y aurait-il pas là plutôt la volonté de se déprendre du pays qui envoûte pour se reprendre et se reformer au contact d'une terre et d'un climat étrangers? et dans ce cas l'exode de Wiechert aurait été une libération, comme le voyage de Gœthe en Italie, une manifestation de cette attirance qu'exerce le Sud européen sur les gens du Nord. Si l'on ajoute que ce poète issu du protestantisme est venu se créer une retraite dans un pays catholique, on peut suivre son évolution avec un intérêt particulier.

L'accueil que lui réservera le monde et surtout l'Allemagne ne sera pas moins intéressant. L'ancien « déporté » de Buchenwald est un témoin à charge, qui a le droit de parler et qui l'a fait en ayant conscience de remplir un devoir. Il a osé dire à ses compatriotes qu'ils savaient tout : « Nous regardions, nous étions au courant de tout, même de ce qui se passait dans les camps. Nous tremblions d'indignation et d'horreur, mais nous regardions. Nous pouvons tenter de nier, comme il sied à un peuple lâche, mais il n'est pas bon de nier et de redoubler ainsi la faute. » Et encore : « Nous avons tous péché et il ne nous appartient pas de juger. » Ce témoin est si gênant qu'on le récuse et certains vont jusqu'à considérer comme douloureusement tragique qu'il n'ait pas péri à Buchenwald.

Son soixantième anniversaire sera pour les Allemands l'occasion d'une « prise de conscience », et la jeunesse, à laquelle il porte un intérêt passionné, se prononcera implicitement sur le choix du berger qu'elle entend suivre. C'est l'honneur de Wiechert que son nom et son œuvre soient liés à l'avenir spirituel de son pays.

RÉPONSE A CEUX QUI NOUS DEMANDENT SI NOUS AVONS BEAUCOUP SOUFFERT

(Buchenwald-Dora).

par PAUL-LOUIS BERT

Non, madame.

Non, monsieur.

Nous avons quand même bien ri.

L'horreur n'horrifie plus, l'horrible est burlesque, et le ciment mouillé de sang est fort mauvais béton.

Le cadavre à porter est moins lourd qu'une caisse, la soupe que l'on y gagne est, dit-on, méritée.

— Que viennent les cadavres et que j'en tire ma vie.

Chaque mort qui passe prouve ma survie.

Celui-là, qui, lentement minci, est devenu fumée avant de calciner ne sait peut-être pas?

Crions-lui : toi aussi, toi encore avant moi, je suis fort, j'ai tenu, je veux en voir la fin, je veux vous voir aller, pantins sublimes.

Allez! tout ce qui nous tuera mérite un éclat de rire.

On vogue tous les jours et la cheminée crache, la mort a mauvaise bouche, le parfum est tenace, plein de souvenirs, chez nous le dimanche on flambait la volaille...

Faisons du bruit, la mort aime trop que l'on meure en silence. Il faut rire, chanter, crier, se moquer des morts et des vivants.

Plus de respect, tu es mon frère, je te crache dessus, je suis ton frère et je te volerais ton pain, si je n'avais peur de m'excommunier de la vie.

Mais, je me fous de ton éducation et de ta culture, je suis un homme, j'ai une conscience pour être propre, un ventre, des yeux pour voir d'où viennent les coups, des jambes pour m'en parer.

Ris, ris donc, c'est trop drôle de voir pourquoi ici l'on tue.

J'ai ri des morts, j'ai ri des malades et des « musulmans », je ris à nouveau en voyant les films et les photos.

Les coups que j'ai reçus ne m'ont fait que sourire.

J'ai ri à la mort qui ambiait, mais j'ai ri beaucoup plus atrocement des bagnards qui ne surent plus être hommes.

Paris, le 28 juillet 1945.

SUR LES TRACES DE RIMBAUD
DOCUMENTS NOUVEAUX[1]

par ENID STARKIE

Après un demi-siècle d'études rimbaldiennes on est étonné de voir combien il reste encore à dépister, même du point de vue purement biographique. Dès que l'on peut soi-même contrôler les faits, on découvre que la majeure partie des événements relatés par les premiers biographes du poète — Paterne Berrichon, le porte-voix d'Isabelle Rimbaud, Delahaye, l'ami intime, Houin et Bourguignon — est fausse, et que ce que racontait Rimbaud lui-même est sujet à caution, tant il se plaisait à mystifier ses copains.

Je veux croire, pour l'excuser, écrivait Isabelle à Paterne Berrichon (lettre du 21 août 1896, publiée dans *Ebauches*, p. 119), « que M. Delahaye s'est laissé colossalement mystifier par Rimbaud, lequel aimait à étonner les gens d'air crédule en leur faisant, avec le plus grand sérieux, des récits fantastiques sur son propre compte; — quitte à rire ensuite des badauds qui l'avaient écouté, béants de surprise et de terreur. »

L'étape de sa carrière qui reste aujourd'hui la plus mystérieuse est incontestablement celle du vagabondage, après son abandon des lettres, de 1873 à 1878, et cette période offre un champ fertile pour les recherches biographiques. Lorsque ces années seront pleinement éclairées — si jamais elles doivent l'être — lorsque nous saurons, — si jamais nous le savons entièrement — quelles furent ses préoccupations, et comment il envisageait son avenir, nous serons mieux placés que nous ne le sommes actuellement pour tracer le portrait psychologique définitif du poète. Plus on approfondit cette vie mystérieuse, plus on est convaincu que Rimbaud était

(1) Une grande partie des renseignements qui ont servi de base à cet article a été recueillie par Miss H. A. Beecham. Qu'elle reçoive ici l'expression de notre reconnaissance sincère pour son concours! Avec un zèle et une patience infatigables, elle a dépouillé plusieurs années de quotidiens et de revues, et un grand nombre de registres dans plusieurs bureaux et ministères.

moins purement bohème qu'on ne le disait, moins qu'il ne voulait le faire croire, et surtout moins que ne le pensaient ses camarades. Le petit fonctionnaire en Delahaye aimait à voir en celui qui l'avait jadis dépassé en classe, le *fort en thème* qui avait mal tourné. En tout cas, tant que l'on n'aura pas pu contrôler tous les faits relatés par la famille et les amis du poète, on ne pourra être assuré de connaître pleinement sa vie et ses préoccupations.



Houin et Bourguignon ont raconté, ainsi que Delahaye, que Rimbaud était allé en Suède en 1877 comme employé du cirque Loisset et qu'il avait été rapatrié par les soins du Consul de France à Stockholm. Il est fort probable que c'est Rimbaud lui-même qui leur a raconté cet incident. Nous eûmes l'idée d'écrire à la légation de France à Stockholm pour nous informer s'il existait dans les archives du bureau un dossier Rimbaud et pour demander, le cas échéant, l'autorisation de le consulter. On nous répondit que les archives ne contenaient nul dossier au nom de Rimbaud. Comme cette réponse ne nous semblait point concluante, nous écrivîmes de nouveau afin de savoir si elle signifiait que Rimbaud n'avait point été rapatrié par les soins du Consul, ou tout simplement que l'on n'avait point gardé les registres de 1877. Très aimablement, on nous répondit par la lettre suivante :

Légation de la République Française en Suède.

Stockholm, le 28 juin 1938.

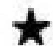
Mademoiselle,

Avant de répondre à votre lettre du 27 avril, j'ai voulu faire à nouveau des recherches dans les archives de cette Légation. Si aucun dossier concernant le passage de Rimbaud en Suède en 1877 n'y a été découvert, cela n'implique pas forcément qu'il n'y soit pas venu à cette époque, mais simplement qu'il n'a pas dû être en relations avec la Légation ou tout au moins qu'il n'a pas été rapatrié par ses soins. Nos archives conservent encore effectivement les dossiers de 1877, ainsi que les registres d'enregistrement de la correspondance échangée entre la Légation et le Ministère des Affaires Etrangères sur lesquels ne figure nulle part pour cette année-là le nom de Rimbaud.

Je regrette de ne pouvoir vous fournir ainsi que des renseignements négatifs et vous prie d'agréer, Mademoiselle, mes respectueux hommages.

La légende de l'expédition en Suède avec le Cirque Loisset a dû être inventée par Rimbaud pour épater ses camarades. Il est vrai qu'Isabelle, dans une lettre adressée à Paterne Berrichon, au moment où il rédigeait sa biographie du poète,

s'oppose à cette légende. « Jamais je ne l'ai entendu parler de ce cirque Loisset », écrivait-elle. (Lettre décembre 1896, publiée dans *Ebauches*, p. 209.) Paterne Berrichon n'a cependant pas tenu compte des objections de la sœur et la légende figure dans sa biographie du poète.



Le récit de l'engagement de Rimbaud dans l'armée coloniale néerlandaise a été contrôlé par M. Marmelstein et il a publié le fruit de ses recherches dans le *Mercure de France* (15-VII-1922) et dans *Le Bulletin des amis de Rimbaud* (N° du 6 juillet 1937). Nous savons sans l'ombre d'un doute qu'il s'engagea le 19 mai 1876, qu'il reçut une prime de 300 francs (or), qu'il débarqua à Batavia le 23 juillet et qu'il déserta le 15 août. Nous ne savons cependant pas avec certitude si c'est de Batavia qu'il déserta ou de Salatiga. A l'extrait du registre matricule de Rimbaud, envoyé à M. J.-M. Carré par M. C. F. A. Berretta (administrateur colonial en retraite à Batavia), est jointe une lettre dont le passage suivant est tiré :

> Ci-joint je vous envoie un extrait officiel de la feuille d'immatriculation de Rimbaud. Il y paraît que Rimbaud était rayé des cadres de l'armée après quatre semaines. La désertion étant très fréquente dans ces temps où il y avait un grand nombre d'étrangers, — Suisses, Allemands, Belges et Français (communards) — dans l'armée coloniale néerlandaise. Les registres pénitentiaires de l'armée ne contiennent pas le nom de Rimbaud, les vingt-deux jours que le poète a été en garnison à Batavia n'ont pas donné occasion à une transgression de la discipline militaire, etc.

Ce passage n'implique pas forcément que Rimbaud soit resté les vingt-deux jours à Batavia. M. Berretta ne parle point de Salatiga, car ce nom ne figure pas sur le matricule de Rimbaud; ce document constate simplement qu'il est débarqué à Batavia, le 23 juillet 1876, qu'il fut détaché au premier bataillon d'infanterie. Mais l'extrait du matricule que reçut M. Marmelstein était accompagné d'une lettre relatant que, une fois la désertion constatée, on procéda à la vente des hardes du jeune soldat et que le produit de cette vente fut remis aux régents d'une institution de bienfaisance à Salatiga, d'où l'on est forcément porté à conclure que c'est là que Rimbaud a été en garnison.

Après cela, selon les premiers biographes du poète, Rimbaud aurait erré dans la jungle et serait rentré en Europe comme manœuvre à bord d'un voilier anglais chargé de sucre. De toutes façons, pour être rentré à Charleville le 31 décembre (ce fait est incontestable), il n'a pas dû errer bien longtemps dans la jungle — un mois tout au plus —

puisqu'il fallait compter, à cette époque, pour rentrer par le Cap, trois ou quatre mois pour le voyage. Selon Delahaye, Rimbaud, après sa désertion, parcourut avec délice l'île et s'arrêta enfin à un petit port de la côte où un voilier anglais transportant du sucre l'accepta comme manœuvre. Ce vaisseau, après avoir subi une forte tempête en contournant l'Afrique, à la hauteur du Cap, le ramena à Liverpool d'où il se fit transporter en France. Le récit que font Houin et Bourguignon est pareil, mais selon eux, le bateau portant Rimbaud, après avoir fait relâche à Liverpool, longea la Grande-Bretagne, le littoral norvégien, danois, hollandais, le littoral belge, les côtes de la France, s'arrêtant enfin à Bordeaux d'où le poète rentra à Charleville. Selon Berrichon, cependant, Rimbaud est allé directement de Liverpool à Dieppe.

Nous avons entrepris la recherche de tous les bateaux arrivant en Europe de Java entre août et décembre 1876. Cette tâche ardue nécessita la consultation du bulletin quotidien *Lloyd's Lists*, de l'hebdomadaire *Mitchell's Maritime Register*, du *Shipping and Commercial Express*, et — comme Rimbaud était censé arriver à Liverpool — du *Liverpool Journal of Commerce*. Après de longues recherches, nous découvrîmes que, des vingt-quatre bateaux ayant quitté Java entre le 15 août et le 31 octobre, quinze seulement étaient arrivés en Angleterre ou en France avant le 1er janvier 1877. Munie de cette liste de quinze noms, nous nous présentâmes au bureau du *Register Central of Shipping and Seamen*, à Londres, où sont recueillis dans les archives les dossiers, papiers et registres relatifs à tous les bateaux anglais. Ces dossiers sont fort complets et comprennent le contrat de chaque membre de l'équipage, sa nationalité, le montant de ses gages, un rapport sur sa conduite, son état de santé, son port d'enrôlement et de licenciement et ainsi de suite. Avec ces dossiers, aucune erreur n'est possible. Nous pûmes voir les dossiers de sept des quinze bateaux possibles, les huit autres n'étant pas anglais, leurs dossiers ne se trouvent pas dans les archives du *Register General of Shipping and Seamen*. Le nom de Rimbaud ne figure sur aucun contrat, sur aucune feuille et dans aucun rapport parmi tous ces dossiers. Nous nous assurâmes qu'il n'avait pas signé d'un faux nom en comparant un échantillon de son écriture avec les signatures de tous les contractants. De cela il s'ensuit que Rimbaud n'a pas pu revenir comme manœuvre à bord d'un voilier anglais. Certes, il aurait pu y revenir comme passager, car dans ce cas-là son nom ne figurerait pas dans les archives du *Register General*. Ou encore il aurait pu revenir comme manœuvre, ou passager, à bord d'un bateau de nationalité non anglaise

dont, en Angleterre, on ne peut consulter les papiers. Cependant, on a toujours affirmé que le bateau était un voilier anglais, et que Rimbaud avait été employé comme manœuvre.

Un autre fait ressort de ces recherches maritimes, c'est que nul bateau anglais venant de Java n'est arrivé à Liverpool dans le délai voulu. Un seul vaisseau venant de là y est arrivé en décembre, à une date invérifiable avant le 24 décembre, un bateau non anglais, *La Léonie,* mais il nous a été impossible d'en découvrir ni la nationalité, ni le personnel de l'équipage, ni l'itinéraire exact.

Ces recherches prouvent évidemment que la plupart des détails donnés par Delahaye, par Paterne Berrichon et Houin et Bourguignon, sur le retour de Rimbaud de Java, sont faux. Les seuls faits qui subsistent incontestablement sont qu'il déserta le 15 août, qu'il rencontra une tempête affreuse sur le voyage du retour et qu'il rentra à Charleville le 31 décembre.

Parmi les bateaux ayant quitté Java et étant arrivés en Europe dans le délai voulu, deux sont susceptibles d'attirer notre attention. Le *Wandering Chief,* que son nom seul rend digne de porter *l'homme aux semelles de vent,* et *La Léonie.* Le *Wandering Chief,* transportant du sucre, quitta Samarang, port de Java, le 30 août. Il y avait à Java, à cette époque, plusieurs ports où les bateaux de commerce faisaient relâche, dont les plus importants étaient Batavia, Samarang et Sourabaya. Si Rimbaud déserta de Salatiga, il est probable qu'il se sera dirigé vers Samarang plutôt que vers Batavia, car ce port-là n'est qu'à vingt-deux mille de Salatiga, tandis que celui-ci se trouve à cent. Le *Wandering Chief* fit relâche à Sainte-Hélène et rencontra, à la hauteur du Cap, une tempête affreuse au cours de laquelle il faillit sombrer. Attirons, en passant, l'attention sur le fait que Verlaine, mis au courant des voyages de Rimbaud par Delahaye, lui fait dire dans un dizain bouffon :

« J'aurai prom'né ma gueule infecte au Sénégal,
Et vu Saint-Hélèn'... »

Le *Wandering Chief* arriva au Havre le 17 décembre. Cependant, comme nous l'avons déjà fait remarquer, Rimbaud n'était point employé comme manœuvre à bord et le bateau n'est point arrivé à Liverpool. Ces objections écartées, rien ne s'oppose à ce qu'il ait fait le voyage à ses propres frais, puisque les bateaux de commerce acceptaient des passagers. Sur le compte de *La Léonie,* nous n'avons pu découvrir que peu de chose. Le bateau paraît avoir quitté Batavia en septembre et être arrivé à Liverpool avant le 23 décembre, puisque ce jour-là il fit voile pour Newcastle. Il aura ainsi

été obligé de faire le tour de l'Angleterre par l'Ecosse et pourrait bien avoir fait relâche dans les ports norvégiens, danois et hollandais. Mais si Rimbaud avait été à bord, et s'il était descendu jusqu'à Bordeaux, il n'aurait pas pu être de retour à Charleville le 31 décembre.

★

Ne pouvant suivre *l'homme aux semelles de vent* partout où il a passé, nous nous sommes consacrée surtout à battre les chemins possibles pour le dépister en Angleterre. Malheureusement, les résultats atteints ne sont pas à la hauteur des efforts dépensés. Nous avons dépouillé en pure perte de temps les dossiers du *Foreign Office*, du *Home Office*, du bureau des passeports, de *Scotland Yard*. Nous nous sommes renseignée auprès des Consulats de France; nous avons consulté les dossiers de la police, même dans les postes de quartier, sans rien trouver. Verlaine et Rimbaud semblent ne pas avoir inquiété la police en Angleterre et la justice ne s'est pas occupée d'eux. Une des découvertes les plus intéressantes que nous ayons faites, fut celle des fiches dans les registres du British Museum, deux fiches de Rimbaud, deux de Verlaine et une de Germain Nouveau. Verlaine et Rimbaud ont signé leur première demande de cartes de lecteur en mars 1873, Verlaine le 23 et Rimbaud le 25. Ce document contredit ce que relatent Mme Méléra et Paterne Berrichon, inspirés par Isabelle Rimbaud. Mme Méléra raconte (*Rimbaud*, p. 104) qu'il est rentré à Charleville en février 1873; Paterne Berrichon écrit (*Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*, p. 230) :

> Dans le courant du mois de mars, étant toujours en proie à ces malaises, il fit, de Charleville, quelques courts voyages dans des capitales, aux fins exclusives d'y trouver un éditeur. Le jour du Vendredi Saint, Arthur, revenant de Belgique, rejoignit là les siens.

Il est sous-entendu par cela que Rimbaud était à Charleville en février et mars 1873. Mais il est fort peu probable qu'après être rentré à Charleville en décembre 1872, et revenu à Londres en janvier 1873, il soit rentré à Charleville en février pour revenir à Londres en mars. D'ailleurs Verlaine, dans les lettres adressées à ses amis en France, ne parle d'aucun départ de Rimbaud après celui de décembre 1872. Ce qui est beaucoup plus vraisemblable, c'est que Rimbaud aura quitté Londres en même temps que son ami en avril, non pas parce qu'il voulait l'abandonner — comme on l'a toujours affirmé — mais parce qu'il ne pouvait vivre en Angleterre sans son secours. Lorsqu'il fit sa demande de carte de lecteur au British Museum le 25 mars, il est fort probable

qu'il n'avait aucune intention de quitter Londres au début du mois d'avril, et s'il est parti, c'est parce qu'il ne pouvait faire autrement. Verlaine dut quitter l'Angleterre précipitamment, huit jours après sa demande de carte, quand ses amis de Paris lui firent comprendre que sa femme était sur le point d'intenter une demande de séparation. Il ne put rentrer en France parce qu'il craignait d'être arrêté pour le rôle qu'il avait joué pendant la Commune. « Paris et la France me sont dangereux », écrivait-il de Belgique à Lepelletier (15 avril 1873).

Un essai de voyage par Newhaven et Dieppe m'a surabondamment prouvé cette triste vérité, et je n'ai dû qu'à un hasard, providentiel oserais-je dire, et à une conversation en *anglais de cuisine, entendue sur le bateau une heure avant le départ*, de ne pas gémir actuellement, dedans la belle France, dessus la paille non moins humide que préventive des cachots de la République.

Un poème de Verlaine, *Beams*, des *Romances sans Paroles*, daté *Douvres-Ostende, à bord de la Comtesse-de-Flandre*, 4 avril 1873, nous apprend la date de son départ pour la Belgique. Rimbaud est rentré dans sa famille, à Roche, Vendredi Saint, 11 avril, venant, affirme Paterne Berrichon, de Belgique, et il est fort probable qu'il y aura passé la semaine entre le 4 avril et le 11 en compagnie de Verlaine. L'état lamentable de sa santé, que décrit Paterne Berrichon (*Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*, p. 229), l'attribuant cependant à la période des mois de février et mars, doit être celui de son arrivée à Roche et des six semaines qu'il passa dans sa famille, avant de retourner en Angleterre avec Verlaine, la période de la composition des premiers chapitres d'*Une Saison en Enfer*.

L'arrivée de Rimbaud à Roche, décrite par Vitalie dans son *Journal*, n'est pas celle d'un garçon qui n'aurait été absent que quelques jours et qui serait venu rejoindre sa famille partie avant lui; c'est l'arrivée de quelqu'un venu de loin, à l'improviste, que sa famille n'attend pas.

Ce jour-là *(Vendredi Saint 11 avril)*, écrit-elle dans son *Journal*, devait faire époque dans ma vie, car il fut marqué d'un incident qui me toucha particulièrement; sans en être pour ainsi dire prévenue, l'arrivée de mon second frère vint mettre un comble à notre joie. Je me vois encore dans notre chambre, où nous restions habituellement, occupée à ranger quelques affaires; ma mère, mon frère et ma sœur étaient auprès de moi, lorsqu'un coup discret retentit à la porte. J'allai ouvrir et... jugez de ma surprise, je me trouvai face à face avec Arthur. Les premiers moments d'étonnement passés, le nouveau venu nous expliqua l'objet de cet événement; nous en fûmes joyeux, et lui bien content de nous voir satisfaits. La journée se passa dans l'intimité de la famille et dans la connaissance de la propriété qu'Arthur ne connaissait pas pour ainsi dire.

Le mois suivant, Verlaine et Rimbaud partirent de nouveau pour Londres. Aux événements connus, qui aboutirent au drame de Bruxelles et au retour à Roche de Rimbaud, nous n'avons plus rien à ajouter.

★

En 1874 Rimbaud était de nouveau à Londres, cette fois en compagnie de Germain Nouveau. Ils habitaient en commun une chambre à Stamford Street, une pauvre rue, encore plus misérable que Howland Street. Sur ces entrefaites, Rimbaud a dû perdre sa carte de lecteur au British Museum — peut-être l'a-t-il brûlée dans l'holocauste de novembre 1873. En tout cas, en mars 1874, avec Germain Nouveau, il fit une nouvelle demande de carte, et cette fois il signa le registre des noms de *Jean-Nicolas-Joseph-Arthur Rimbaud*. La présence sur cette fiche du nom de Joseph étonne, étant donné qu'il ne figure ni sur son acte de naissance, ni sur son acte de baptême. Entre parenthèses, il est agréable de noter que Karl Marx, Charles Gounod, Pierre Leroux, Lacordaire et Gaston Paris étaient lecteurs en même temps que Rimbaud au British Museum.

Nous ne savons rien de ce que faisaient les deux jeunes gens à Londres, à quoi ils s'occupaient et comment ils gagnaient leur vie, puisqu'ils étaient tous les deux sans ressources. Paterne Berrichon, Mme Méléra et Houin et Bourguignon nous racontent qu'ils vivaient en donnant des leçons de français. M. Carré tient de Delahaye le renseignement oral que Rimbaud travaillait chez un fabricant de boîtes. Ce qui est certain, c'est qu'il tomba malade vers le mois de juin et que sa mère, après avoir mis Isabelle comme pensionnaire au couvent du Saint-Sépulcre, partit pour Londres avec sa fille aînée, Vitalie, pour se rendre compte sur place de l'état de santé de son fils et l'obliger à prendre une situation. Rimbaud loua pour elles une chambre, 12, Argylle Street, dans une belle maison donnant sur un petit parc. C'était une rue plus élégante que Stamford Street; sans doute n'aurait-il pas osé logé sa mère et sa sœur dans un quartier pareil. « Sous les fenêtres de notre appartement, il y a une infinité de fleurs ombragées par des arbres énormes », écrivait Vitalie à sa sœur. (Lettre inédite, 7 juillet.) Mme Rimbaud avait, sur les instances de son fils, apporté sa belle robe de soie grise, ainsi que sa mante de Chantilly, afin de pouvoir se promener avec lui bien habillée, comme référence d'honorabilité. (*Journal* de Vitalie, p. 31.)

Le récit du séjour à Londres de Mme Rimbaud et de Vitalie est narré dans le journal de Vitalie. Nous y voyons Arthur

guider sa mère et sa sœur dans la capitale, passer la majeure partie de son temps au British Museum, et chercher une place qui ne vient pas. Les réflexions que fait la jeune fille sur le compte de Londres seraient sans intérêt ici. Disons seulement que les sentiments qui ressortent le plus vivement sont son ardent désir de rentrer à Charleville et son irritation contre son frère qui, en ne trouvant pas de place, les oblige à rester en Angleterre, irritation qu'elle semble regretter de temps en temps, et s'efforcer de réprimer. Le journal est plein d'attendrissement, de désespoir, d'invocations navrantes au sujet de Charleville. De temps à autre, selon Vitalie, Arthur reçoit des lettres lui proposant des places, mais les offres n'aboutissent jamais. Le 11 juillet, il reçoit une lettre qui vient sans doute d'une agence, puisqu'elle lui propose trois places.

Je suis contente et pour lui et pour nous, écrit Vitalie (*Journal*, p. 27). Car plus vite il trouvera à se caser, plus vite nous rentrerons en France. J'ai beau trouver Londres magnifique, je m'ennuie.

Ses espoirs sont cependant déçus, car le 16 juillet, Arthur est toujours sans place.

Rien pour Arthur, pas de nouvelles, écrit-elle à cette date. Oh! si pourtant il allait être placé! S'il ne trouve rien ce sera bien malheureux. Maman est si triste, si renfermée!

Le 18 juillet, il commande d'autres annonces et cherche un autre placeur. A force de déceptions, Vitalie commence à douter de la bonne volonté de son frère.

Des places, il en a! écrit-elle (*Journal*, p. 33). S'il avait voulu, il serait placé et nous serions parties aujourd'hui. Oh! quand je pense que cette joie-là aurait pu être mienne en ce moment!

Mais se reprenant, elle regrette son mouvement d'humeur et elle ajoute :

Après tout, aurais-je pu trouver grand plaisir à partir, après avoir été témoin du chagrin et des supplications d'Arthur? Maman dit : Encore huit jours. Et voilà! J'étais dépitée et contente à la fois. Contente pour Arthur. Bah! pour lui, j'en prends mon parti tout de même.

Pendant les huit jours, Arthur devenait de plus en plus sombre et morose, de plus en plus nerveux. Enfin le 29, en sortant le matin, il annonça qu'il ne rentrerait pas déjeuner à midi. A dix heures, cependant il revint, disant qu'il avait trouvé un poste et qu'il partirait le lendemain. La mère et la sœur passèrent l'après-midi en achats pour elles-mêmes et pour Arthur, mais il ne put partir le 30, la blanchisseuse n'avait pas rapporté son linge. Il partit enfin le 31 à

quatre heures et demie le matin et il semblait plus triste que jamais. Pourquoi était-il si triste et pourquoi sa mère, qui aurait dû pourtant être contente de le voir casé, pleurait-elle sans cesse, en écrivant après son départ? (*Journal* de Vitalie, p. 36.) Où est-il parti ainsi au point du jour? Il ne nous a pas été possible de trouver des réponses satisfaisantes à toutes ces questions.



Tous ceux qui ont étudié Rimbaud affirment qu'il est allé occuper un poste en Ecosse. Bourguignon et Houin ont écrit :

> Vers le mois de juillet 1874, à la suite d'une maladie qui nécessita la venue et les soins de sa mère il quitta Londres pour séjourner en Ecosse. (*Revue des Ardennes et d'Argonne*, sept.-oct. 1897.)

M. Carré tient de Delahaye le renseignement que Rimbaud est allé en Ecosse, et Mme Méléra, qui reçut les confidences d'Isabelle, écrit :

> Le jour où Arthur conduit à la gare de Victoria sa mère et sa sœur retournant aux Ardennes, lui-même vêtu à neuf, un peu d'argent en poche, prend le train pour l'Ecosse; dans une école des environs de Glasgow il sera professeur de français. Engagement d'un an. Et durant l'été de 1874, repris par l'attrait de grandes promenades, il parcourait à pied les collines écossaises.

Les erreurs de ce passage sont faciles à constater. D'abord Rimbaud n'a pas conduit sa mère et sa sœur à la gare, puisqu'il est parti avant elles. Ensuite, il n'est pas resté un an en Ecosse puisque l'on sait qu'il était en Allemagne en février 1875, et nous espérons pouvoir démontrer qu'il était à Reading, à une heure de Londres, de toutes façons au mois de novembre 1874, et fort probablement bien avant.

En juillet 1874, il n'y avait pas de train quittant Londres pour l'Ecosse à 4 h. 30 du matin. Il est vrai que l'heure du départ, dont parle Vitalie (*Journal*, p. 35), peut signifier l'heure du départ de la maison et non l'heure du train. Après 6 heures du matin, il y avait plusieurs trains pour l'Ecosse, dont les plus probables sont les deux rapides. Celui de 6 h. 25 de la gare d'Euston, arrivant à Glasgow à 5 h. 45 de l'après-midi et à Edimbourg à 6 h. 15, et celui de 10 heures de la gare de King's Cross, le meilleur train de la journée, arrivant à Edimbourg à 7 h. 30 du soir et à Glasgow à 9 h. 5. Rien ne s'oppose à ce que Rimbaud, s'il ne voulait pas arriver trop tard en Ecosse, ait pris le train de 6 h. 25 à la gare d'Euston. Cependant on se demande alors pourquoi il a quitté la maison à 4 h. 30, puisque

d'Argylle Square, il ne fallait que dix minutes à pied pour arriver à la gare d'Euston. Qu'a-t-il bien pu faire de si bon matin pendant les deux heures avant le départ du train? Nous avons écrit à toutes les Ecoles de Glasgow et d'Edimbourg, et de leurs environs, sans retrouver sa trace en Ecosse, sans trouver son nom sur aucune liste de professeurs. Il est vrai que, s'il avait occupé un poste « au pair », son nom ne figurerait dans aucun prospectus, ni sur aucune liste. Nous avons entrepris une enquête par l'entremise des grands quotidiens écossais pour rechercher les traces de ceux qui auraient pu se rappeler un jeune professeur de français à Glasgow ou à Edimbourg en 1874, du nom de Rimbaud, et nous mettre en rapport avec eux, mais nos annonces restèrent sans réponse. Nous avons alors abandonné la piste écossaise et commencé à chercher dans une autre direction.

Parmi les papiers de Verlaine on a retrouvé le brouillon d'une annonce autographe de la main de Rimbaud :

A French gentleman (20) *of high literary and linguistic* (*ability*) *social and entertaining in conversation, will be glad to accompany gentleman* (*artists preferred*) *or a family wishing to travel in Southern and Eastern countries. A. R.* 165 *King's Road Reading.*

Dans le catalogue de l'exposition Maggs à Paris en 1937, la rubrique qui accompagnait cette annonce disait : « Annonce autographe au crayon de la main de Rimbaud, *corrigée par Verlaine.* »

Puisque ce papier était censé être corrigé par Verlaine, et puisqu'il fut retrouvé parmi ses papiers, il était tout naturel de croire que Rimbaud avait rédigé cette annonce au moment où il était encore avec Verlaine en Angleterre, c'est-à-dire entre septembre 1872 et juillet 1873. Nous avons dépouillé tous les journaux importants entre ces deux dates pour essayer de retrouver l'annonce, mais sans succès. Nous avons alors conclu que le brouillon ne pouvait être qu'un indice de projet qui n'avait pas eu de suite. Nous n'avons pas cependant abandonné les recherches et nous avons commencé à chercher du côté de l'adresse. Les annuaires de province ne paraissaient pas à cette époque tous les ans et au British Museum nous n'avons pu trouver que les années 1869 et 1877. L'annuaire de 1877 donne le nom du locataire de la maison 165 King's Road Reading comme Camille Le Clair B. A., mais il ne figure pas dans celui de 1869. Nous fûmes tout de suite convaincue que ce devait être lui l'ami, le logeur ou le patron de Rimbaud. Nous avons alors écrit à la mairie de Reading pour demander qui était le locataire du 165, King's Road, en 1872 et en 1873. On nous répondit que c'était un certain M. William Hall. Notre belle théorie

semblait ainsi s'effondrer d'un seul coup, mais nous ne voulions pas encore abandonner la partie et nous continuâmes néanmoins à rechercher la piste de Camille Le Clair. A la mairie de Reading on nous informa qu'il était venu habiter la maison de King's Road en 1874 et qu'il en était resté le locataire jusqu'en 1880.

THE TOWN HALL, READING.
28th. April 1938.

Dear Madam,

I am in receipt of your letter of yesterday's date. A search of the rate books and burgess rolls has been made between the years 1871 and 1882. It would appear from the rate books that the man to whom you refer came to reside at 165 King's Road Reading during the year 1874 and that he left during 1880 as the house was vacant in 1881. For the first few years his name was entered as Camille Le Clair but in 1880 as Camille Le Clear. His name first appears on the burgess roll for the year commencing November 1878, and appears again for the years 1879 and 1880. His name is entered as Camille Le Clear for those three years.

Puisqu'il était nécessaire pour notre hypothèse que Camille Le Clair ait habité King's Road Reading en 1873 au plus tard, nous avons pensé qu'il avait peut-être repris le bail de M. Hall, avant de signer le sien en 1874. Cela ne suffisait pas cependant pour échafauder une théorie, et il fallait retrouver les traces de Camille Le Clair. A la bibliothèque de Reading, nous avons découvert, par une annonce dans un guide de la ville, qu'il était professeur de français dans l'école de Kendrick en 1877, mais d'autres recherches nous apprirent que cette école ne fut fondée qu'en 1877. En dépouillant les registres du British Museum, nous découvrîmes qu'il avait fait une demande de carte de lecteur en 1885 en signant les noms de Camille William Henry Le Clair. Cela nous donna l'idée qu'il pouvait bien s'être fait naturaliser; les archives du *Home Office* cependant ne contiennent aucun dossier à son nom. Bien qu'il semble s'être fixé définitivement en Angleterre, il n'a pas pensé à se faire naturaliser.

Malgré ce titre universitaire britannique qu'il s'arroge, son nom ne se retrouve parmi les diplômés d'aucune université anglaise; les lettres B. A. doivent simplement vouloir indiquer le titre de *bachelier* français.

★

Nous avons alors tourné de nouveau notre attention vers Reading pour y chercher les traces de Camille Le Clair. Nous avons dépouillé tous les quotidiens de la région, et nous avons enfin trouvé la piste de celui que nous cherchions. A

partir du mois de décembre 1872, Camille Le Clair insérait dans *le Reading Mercury* des annonces de cours de langue française et des demandes d'élèves.

French Language.

Monsieur Camille Le Clair.

Professor of the French language and literature, attends schools and families in Reading and its neighbourhood. Private lessons given and classes held at his Residence. The terms on application at M. C. Le Clair's residence 6, Russell Terrace, Reading.

Cette annonce paraît toutes les semaines pendant le mois de janvier, mais avec une autre adresse, 31, Russell Square. A la fin du mois, les annonces cessent de paraître. Que devient M. Le Clair? Nous n'en savons rien. Peut-être occupait-il un poste de professeur interne dans un collège. Au mois d'août 1873, cependant, l'annonce reparaît. M. Le Clair semble ne plus habiter Reading, puisqu'il fait adresser son courrier aux bons soins d'un libraire de la ville. Cette annonce continue à paraître jusqu'à la fin du mois de septembre, puis on ne trouve plus rien jusqu'au mois de décembre. Nous avons maintenant dépassé la date de la rupture de Verlaine et de Rimbaud et Camille Le Clair n'est pas encore allé habiter 165 King's Road, où Rimbaud, dans le brouillon d'annonce, fait adresser son courrier. Nous avons cependant continué à suivre ses traces. En décembre 1873, il annonce qu'il va venir se fixer définitivement à Reading après le nouvel an, et qu'il va créer plusieurs cours de français.

French Language.
Monsieur Camille Le Clair.
(Graduate of the University of France.)
Professor of the
French Language and Literature.

Has much pleasure in announcing that in consequence of his increased Engagements in Reading and its Neighbourhood, he has now made Reading his permanent residence. Private lessons given. Candidates prepared for the various. Appointments. Classes held at Monsieur Le Clair's residence, where Terms and particulars can be obtained on application, 37, Waylen Street Reading.

Au mois de janvier, il ajoute qu'il est professeur de français à l'école du Révérend Stephen Hawtrey, Saint Mark's School, Windsor, et à l'école du révérend F. Rutley, The Queen's School, Basingstoke. Les annonces continuent à paraître jusqu'au mois de juillet, devenant de plus en plus importantes, et occupant de plus en plus de place. Il annonce maintenant des cours du soir pour ceux qui sont occupés pendant la journée, des cours de français commercial, des cours de jeunes filles. Toutes ces annonces donnent la même

adresse, 37, Waylen Street, Reading. Enfin le 25 juillet 1874, il annonce un changement d'adresse et dit qu'il s'installe définitivement à Montpellier House, 165, King's Road, Reading. Après cela, parait toutes les semaines l'annonce suivante.

Monsieur C. Le Clair (Graduate of the University of France), professor of the French Language and Literature, attends Schools and Families. Private lessons given. Morning and evening classes held at his residence, Montpellier House, 165, King's Road, Reading. — Removed from 37 Waylen Street.

Et, plus tard, il ajoute à l'annonce le passage suivant :

French Classes for Ladies.

Monsieur C. Le Clair begs to announce that in addition to the Graduate Classes held at his residence, he has formed a Finishing Class for Advanced Pupils, which will commence on the 18th. January. Particulars can be obtained at Mons. Le Clair's residence, Montpellier House, 165, King's Road, Reading.

Arrivée à ce terme, la certitude de la date d'arrivée de Camille Le Clair à King's Road Reading, il fallait de deux choses l'une. Ou laisser de côté Camille Le Clair et croire que c'était bien chez M. William Hall que Rimbaud avait voulu, en 1872 ou en 1873, faire adresser son courrier, ou penser que cette annonce avait été rédigée après sa rupture avec Verlaine. Nous ne pouvions démordre de l'idée que c'était bien Camille Le Clair avec qui Rimbaud avait eu des rapports. M. William Hall, au nom si *respectable* et si britannique, ne nous semblait pas possible. Pour retrouver l'annonce de Rimbaud, nous avons donc commencé à dépouiller tous les grands journaux après la date du déménagement de Camille Le Clair, après le 25 juillet 1874. Le succès enfin couronna nos efforts. A la date du 9 novembre 1874, nous découvrîmes dans le *Times* l'annonce suivante, celle que nous recherchions :

A Parisian (20) of high literary and linguistic attainments, excellent conversation, will be glad to Accompany a Gentleman (artists preferred) or a family wishing to travel in southern or eastern or eastern countries. Good references. A. R. No. 165, King's Road, Reading.

Comment le brouillon de cette annonce, qui parut au moment où Verlaine était en prison, tomba-t-il entre les mains de celui-ci, reste un mystère. En tout cas il est impossible, ainsi que le déclare la rubrique du catalogue Maggs, qu'il ait été corrigé par Verlaine. Il est vrai que l'écriture de Verlaine a souvent été confondue avec celle de Rimbaud, et il se peut que celui-ci ait corrigé lui-même son brouillon,

Le papier est peut-être resté entre les mains de Germain Nouveau qui l'aura donné à Verlaine, plus tard, quand ils entrèrent en relations. Mais tout cela n'est qu'hypothèses.

Nous n'avons pu découvrir où, et à quel moment, Rimbaud et Camille Le Clair ont fait connaissance. Montpellier House, où celui-ci s'est installé fin juillet 1874, est une grande et belle maison à trois étages, dans un beau quartier de Reading, et il est peu probable qu'il en soit devenu le locataire pour l'habiter bourgeoisement et y donner des leçons particulières. Il est possible qu'en s'y installant il ait eu l'idée d'y fonder une espèce d'institut de langue française, et qu'il ait cherché des collaborateurs, des assistants, pour le seconder dans ses projets; il lui aurait été impossible de fournir, à lui seul, tout le travail qu'il annonçait dans les journaux. Il est fort possible qu'il ait engagé Rimbaud dans une agence à Londres au mois de juillet 1874, quand il annonçait son installation à King's Road Reading dans le *Reading Mercury*. Il se peut aussi que ce soit à Reading que Rimbaud soit parti de si bon matin le 31 juillet. Peut-être est-il parti si tôt parce qu'il était attendu depuis la veille. Vitalie nous raconte qu'il n'avait pu partir le 30, parce que, au dernier moment, la blanchisseuse n'avait point rapporté son linge. Pour être à Reading avant 9 heures du matin, il fallait prendre le train de 6 heures à la gare de Paddington ou celui de 6 h. 23, de la gare de King's Cross, le premier arrivait à Reading à 6 h. 55 et le second à 7 h. 45. Cela n'explique pas toutefois le départ si matinal de la maison, car il ne faut que trois quarts d'heure pour aller à pied d'Argylle Square à la gare de Paddington, et cinq minutes pour arriver à la gare de King's Cross.

Il se peut aussi, sans doute, que ce soit bien pour l'Ecosse qu'il soit parti le 31 juillet, après tout, si M. Le Clair n'avait point besoin de lui avant la fin des grandes vacances, car le mois d'août est la morte-saison dans l'enseignement. Ce qui nous semble incontestable, c'est qu'il était à Reading au mois d'octobre, ou en tout cas au début du mois de novembre. Il nous semble impossible qu'étant en Ecosse, il se soit fait adresser son courrier à Reading, et il nous semble peu probable qu'en un seul trimestre scolaire, il ait pu occuper deux postes.

L'homme aux semelles de vent n'est cependant pas resté bien longtemps satisfait de sa vie à Reading, puisque déjà au mois de novembre, il fut saisi de sa *Wanderlust* et du désir de s'envoler ailleurs. L'annonce semble ne pas avoir porté fruit, car Rimbaud est rentré à Charleville pour Noël, et en mois de février, il était en Allemagne.

Il n'est jamais plus revenu en Angleterre.

UNE ÉPOPÉE ANIMALE

par MARCEL ROLAND

A l'étonnant, au magnifique peuple américain, je dédie cette petite page de sa grande histoire.

PREMIERE PARTIE

LES GRANDS JOURS

I

Terre vierge.

Terre vierge, horizon illimité.

La Grande Prairie, à perte de vue, à peine bossuée de quelques collines — houleuse comme une mer, les hautes herbes où pâturent les bisons.

Çà et là des fourrés impénétrables d'une sorte d'armoise au pâle feuillage, à l'odeur de camphre, dont ne veut aucun bétail. De larges espaces où le sel étincelle sur le sol.

Puis des déserts de sable plantés de cactées, de yuccas, d'arbustes épineux; et ailleurs de vastes tapis de cailloutis de lave noire : le pavé de l'Enfer.

L'air n'a pas le goût de l'Homme. Ici le visage de la planète est celui qu'ont modelé les révolutions géologiques : un visage de jeune vierge, exempte de souillure. La planète n'a encore pour habitants que ceux qui ont précédé la machine à penser.

. . . .

Ouap... ouap!... Les chiens de prairie. Les villages de chiens de prairie; groupes de tertres abritant leurs terriers, qu'ils partagent souvent avec le Serpent à sonnettes et le Hibou. Chiens de prairie... en réalité simples marmottes, la Marmotte de Louisiane. Gros comme des lapins, ils tiennent conseil, assis sur les fesses, courtes oreilles dressées, queue traînante derrière eux, petites pattes de devant relevées contre la poi-

trine. Ils veillent... et à la moindre alerte, ouap... ouap!... tout le monde dans l'abri!

Voici les bisons au grand œil rêveur et doux sous les poils longs qui leur ombragent le front. Les bisons à barbe sombre, à bosse crépue, à croupe surbaissée où valse une fine queue ornée d'un panache de laine; les bisons aux cornes noires et aux sabots piaffants.

Hordes de plusieurs milliers de têtes, ils broutent l'herbe fine et sèche, creusée de pistes d'eux seuls connues.

Au printemps ils émigrent vers le nord, vers la nourriture fraîche, puis redescendent à l'automne, et chaque fois le fleuve noir aux cent bras s'écoule interminable à travers la Prairie.

Le flux et le reflux de l'innombrable armée sont suivis des détrousseurs et des pillards, des mangeurs de malades, d'éclopés, de retardataires : le Coyotte au museau de chacal, aux canines aiguës; le Vautour qui écrit dans l'air le mot « Mort » en grandes majuscules.

Oui, cette terre s'était gardée d'injure, et pourtant elle était déjà vieille, déjà lourde de siècles, alors que la Grande Prairie régnait encore sur ses immenses espaces inviolés.

Mais le temps passait, et l'Homme commença de profaner cet empire. L'Homme commença d'y pourchasser la Bête : il commença d'y pourchasser l'Homme, l'Homme rouge, l'Indien. Car nous sommes en Amérique, dans la première moitié du XIX[e] siècle.

Aux régions qui s'étendaient des Montagnes Rocheuses au Mississipi vivaient alors des tribus nombreuses. Chasse et guerre : elles domptaient les chevaux sauvages capturés au lasso, pour les monter sans selle ni étriers. Les Sioux ou Dakotas, nom qui signifie *alliés*, aggloméraient plusieurs de ces tribus en une sorte de nation. Les « Gens du Lac » y rencontraient les « Hommes de l'eau salée » et l'on exploitait en commun les territoires de chasse. Mais on faisait aussi la chasse aux tribus rivales : Pawnies (Loups) ou Arrapahoes (Sauteurs). Toutes ces peuplades représentaient les restes de la grande république iroquoise, dite des Cinq Nations, qui, dans un passé plus lointain encore, au temps du débarquement de Colomb, avait occupé le continent entier jusqu'au littoral atlantique, là où s'élèvent aujourd'hui Baltimore, Philadelphie, Washington et New-York.

Les Sioux étaient de haute taille, vêtus de peaux de bisons

soigneusement assouplies, dont l'envers portait les images peintes de leurs prouesses. Leurs pommettes saillantes évoquaient le type Mongol; on assure même qu'ils avaient l'accent chinois, ce qui n'est pas pour surprendre, s'il est exact que ces peuples aient envahi l'Amérique vers le XIe siècle, par la pointe orientale de la Sibérie.

Leurs chefs, les sachems, se coiffaient d'un turban de cuir hérissé de plumes, d'où dépassaient les mèches raides de leur chevelure de jais — ces cheveux de la race rouge qui ne blanchissent jamais.

Pluie-qui-marche, Corbeau Mâle, Chien Rouge étaient leurs noms. Ils avaient le corps enluminé de lignes alternativement noires et rouges, les couleurs de la mort et du sang.

Les amis se reconnaissaient de loin par un télégraphe optique qui se détachait à de grandes distances sur le fond plat du ciel : les Cheyennes ou Bras coupés faisaient le geste de se sectionner un bras : les Pawnies mettaient deux doigts au-dessus de leur tête pour figurer deux oreilles de loup; d'autres, comme les Corbeaux, battaient des ailes avec leurs mains.

Mais demain, parce que tels ou tels ont pourchassé le troupeau de bisons convoité, ce sera la guerre, et le cri de ralliement retentira d'une tribu à l'autre.

Seule est possible, en ces parages, la vie nomade, le rude *camping* dont le « civilisé » a ressuscité le fantôme pour rendre à ses muscles et à ses nerfs l'élasticité et la fraîcheur des origines. La tente de peau de bison qu'on étale pour s'abriter le soir, et qu'on replie le lendemain — bariolée de scènes naïves qui retracent la vie de la tribu, célèbrent la gloire des morts et exaltent le Grand Esprit.

L'Egypte avait ses obélisques, nous avons nos arcs de triomphe; les Indiens ont leurs tentes en peau de bison. Chacun donne à son histoire le support qu'il croit le plus sûr.

Les Peaux-Rouges, comme les Egyptiens, employaient une écriture figurée, dont ils gravaient des morceaux d'écorce ou des poteaux plantés en terre. Les tentes et les vêtements de peau de bison répondaient, par leurs teintes, à toute une symbolique des couleurs. En 1849, des tribus eurent à présenter une pétition au Président des Etats-Unis; elles le firent sous la forme de cinq grands carrés d'écorce où les dessins figuratifs étaient tracés au poinçon, puis peints.

Mais le système pictographique des Indiens est inférieur à celui des Egyptiens en ce qu'il lui manque l'élément phonétique, qui existe dans la méthode hiéroglyphique. C'est une simple représentation picturale, sans le facteur vocal de l'écriture alphabétique.

★

L'hiver, quand la Prairie endosse sa robe blanche de mariée pour attendre le printemps, on chausse les raquettes et l'on descend au sud sur la piste des « vaches » et des moutons. A la belle saison se récolte le grain des plantes dont on tire une farine grossière, et les femmes vont piquer l'écorce des érables, et en recueillir goutte à goutte la sève qu'elles cuisent pour faire du sucre. Elles vont encore chercher le miel sauvage dans les creux des roches et les troncs d'arbres.

D'étranges insectes hantent la jungle des grandes herbes, des formes hérissées et rudes, pareilles au milieu où elles vivent : le *Gryllus formosus,* un grillon vert pâle, aux antennes et aux pattes jaunes, dont le dos porte une cuirasse épineuse ornée de deux lignes jaunes. Son trille aigrelet répond, dans les nuits de la Prairie, aux miaulements de la Chouette. Le *Brachynus cyanipennis,* vêtu d'une écaille rugueuse, élytres bleu-noir, ventre brun-rouge, partage avec les autres membres de sa famille, comme le *Brachyne crépitant* d'Europe, un singulier mode de défense : projection par l'anus d'un liquide corrosif qui se volatilise en produisant une détonation malodorante. La *Cicindèle verte,* qui brusquement s'élance, ouvre ses ailes, et raie le soleil d'une flèche d'émeraude; le *Bupreste* noir, teinté de bronze ou de pourpre, qui vole de buisson en buisson avec la lourdeur d'un oiseau de nuit. Car seul de tous les êtres vivants avec l'Oiseau, et mieux encore que lui, l'Insecte rassemble sur son corps, dans ses couleurs éblouissantes ou sa sombre matité, la merveilleuse polychromie de la fleur et l'opacité des ténèbres.

Le long des Montagnes Rocheuses qui haussaient leurs escaliers déchiquetés à l'assaut des nuages pour y déployer enfin une apothéose de neiges éternelles, vivait aussi un autre insecte, une sorte de bête à bon Dieu dont le corps portait, comme celui des Sioux, des lignes : des lignes marron sur fond ivoire.

Cet insecte était l'hôte d'une plante de la famille des Solanées; les botanistes l'appellent *Solanum rostratum.* Et l'insecte en mangeait les feuilles.

Cette plante et son hôte n'avaient pas toujours habité la région des Montagnes Rocheuses. Ils étaient nés plus bas, dans l'Amérique centrale; mais un jour un certain Christophe Colomb débarqua sur cette terre, et la colonisation espagnole refoula vers le Nord les Indiens, les hordes de chevaux sauvages et de bisons. La Solanée et son pensionnaire avaient suivi le même chemin, l'une accrochant ses graines aux crinières et aux toisons des troupeaux, l'autre se laissant porter. « Hop! En route pour les Monts Rocheux! Là, au moins, on sera de nouveau chez soi! »

Cet insecte-là nourrissait déjà dans son sein le génie du voyage, et ce n'était pas fini!

A la suite de ce déplacement vers le Nord, la bestiole et sa plante nourricière avaient en effet retrouvé une nouvelle ère de tranquillité. Dans les contrées inhabitées où elles s'étaient réfugiées, la vie continuait, élémentaire et barbare, comme coule le Rio Colorado dans son couloir de montagnes à pic. Là, il n'y avait encore que les hommes rouges pour rêver, au seuil de leurs wigwams, aux fraîches oasis du Sud, où sont des arbres, des sources, des fleurs, des chants d'oiseaux.

A peine ces lieux déserts voyaient-ils passer par intervalles, par groupes isolés, quelques Visages Pâles, qui ne faisaient que les traverser hâtivement, craintivement, sans s'y fixer.

Malheur aux intrus qui se fussent attardés! Contre eux se liguaient la Nature et les Indiens.

II

Un jour...

Un jour, sur la ligne plate de l'horizon de l'Est apparut quelque chose de noir et de long qui rampait lentement. Une caravane, partie de Chicago, la grande cité des rives du lac Michigan. Immigrants allemands, suédois, irlandais, juchés sur de lourds chars que couvrait une bâche ronde, que tiraient des bœufs, et dont les essieux crissaient.

Ils avaient, en Europe, entendu dire que l'Amérique était la Terre Promise et ils étaient partis; mais leur nouvelle patrie ne voulait d'eux que comme colons, à la condition

qu'ils iraient fonder des foyers dans les terres encore incultes de l'Ouest.

Alors on avait quitté la région des villes, traversé des savanes, des fleuves, des marécages peuplés de tortues, le Mississipi aussi large qu'un bras de mer, le Missouri et ses boues. On avait franchi des pays où des fermes de bois brut étaient plantées en sentinelles avancées.

Puis les traces de l'Homme s'étaient peu à peu perdues, les ornières effacées, et la route n'était plus qu'une piste. Pour marquer le chemin, seulement quelques écriteaux cloués aux arbres; pour passer les rivières, seulement des gués. Et les ouap, ouap... des chiens de prairie. La Prairie, la Grande Prairie, commençait, immense, terrible.

Le soir, on formait le « corral », la forteresse démontable, faite de chariots enchaînés entre eux. On couchait autour des feux, la main à la culasse du fusil, et l'oreille aux aguets.

Un des premiers qui jalonnèrent cette route des caravanes vers l'Ouest fut un général américain, J.-C. Frémont, dont le nom plaît aux oreilles françaises. Il n'était, quand commencèrent ses explorations, que simple lieutenant du corps des ingénieurs topographes, comme Bonaparte avant la campagne d'Italie (1). Mais il possédait en outre des connaissances étendues dans toutes les branches de l'histoire naturelle, et c'est ce qui donne au journal qu'il a rédigé de ses voyages tant de pittoresque et d'intérêt scientifique.

Son expédition aux Montagnes Rocheuses et celle dans l'Orégon et le Nord de la Californie datent respectivement de 1842 et 1843-1844. La relation et les résultats en ont été publiés à Washington en 1845. Cette relation n'a jamais été traduite intégralement en français.

Pour son voyage aux Montagnes Rocheuses, Frémont avait recruté à Saint-Louis, dans l'Etat de Missouri, vingt et un compagnons, la plupart Canadiens, dont les noms gardent presque tous la saveur de l'occupation française, encore si récente à cette époque! J'en citerai quelques-uns : Clément Lambert, J.-B. L'Espérance, J.-B Lefèvre, Louis Gouin, J.-B. Dumès, Basil Lajeunesse, François Tessier, Benjamin Cadotte, Joseph Clément, Léonard Benoit, Baptiste Bernier, Honoré Ayot, François Badeau, Louis Ménard, Joseph Ruelle, Moïse Chardonnais, Auguste Janisse, François Latulippe.

(1) J.-C. Frémont (1813-1890) fut général pendant la guerre de Sécession, et gouverneur de l'Arizona en 1878.

En outre, plusieurs spécialistes, géomètres, guides, chasseurs, entouraient le chef de l'expédition.

Ces pages, si peu connues en France, comme elles savent faire vibrer les cordes du merveilleux clavier d'aventure qui sommeille au cœur de tout humain, ce besoin qu'a tout humain d'oublier qu'il existe sous la forme qu'il a, et de s'imaginer sous une autre forme dont l'invraisemblance fait justement l'attrait! Peaux-Rouges et bisons, cris de guerre, trappeurs et coureurs des bois, toute cette vie exubérante sur une terre restée vierge! C'est du Fenimore Cooper vécu.

A toi, Fenimore!

Voici, sous la plume de Frémont, se profiler le roi de la Prairie, Sa Majesté le Bison :

28 juin 1842.

Le même soir, au camp, au moment du coucher du soleil, nous découvrîmes à la lorgnette l'approche de trois silhouettes, en l'espèce des Indiens. Ils appartenaient à la tribu des Cheyennes, deux hommes et un garçon de treize ans.

Un mois auparavant, ils avaient quitté leur peuplade à la bifurcation Sud de la rivière, quelque trois cent miles à l'Ouest. Quatre de leurs compagnons avaient entrepris une excursion jusqu'aux villages des Pawnies, dans le but de voler des chevaux, mais leur tentative avait échoué. Montés sur des chevaux sauvages des plaines de l'Arkansas, nos trois compères avaient piteuse mine, et pas d'autres armes que des arcs et de longues lances.

Ces Indiens confient à Frémont qu'il y a du bison dans les parages.

Après avoir parcouru quelques miles, nous tombâmes au milieu des bisons. Ils couvraient les plaines de leurs hordes innombrables, ne laissant pas un brin d'herbe après leur passage.

M. Preuss (2) qui dessinait à l'arrière-garde, avait d'abord confondu la masse de ces animaux avec des bouquets d'arbres.

Le voyageur ne peut se défendre d'un sentiment étrange devant la grandeur du spectacle qu'offrent ces hordes mouvantes, De loin nous percevions un murmure monotone et confus, et quand nous arrivâmes à proximité de ces masses sombres, chacun de nous sentit son cœur battre plus vite.

A cette heure matinale, les bisons paissaient, en changeant constamment de place; çà et là un vieux mâle se roulait dans l'herbe, et à certains endroits des nuages de poussière signalaient un combat acharné entre quelques-uns de ces animaux sauvages.

. . . .

(2) Assistant topographe.

Trois femelles furent abattues ce jour-là. Kit Carson en tua une, et continuait à galoper au milieu d'une bande de ces animaux, quand son cheval s'abattit, le projetant à terre. Carson, quoique meurtri, s'en tira sans blessure grave. Maxwell, monté sur un rapide cheval de chasse, eut cependant de la peine à rattraper celui de son camarade. Au moment où, désespérant de le capturer, il allait l'abattre d'un coup de feu, afin de ne pas perdre son harnachement, spécimen de fin travail espagnol, l'animal qui, relevé d'un bond après sa chute, avait continué à galoper à la suite des bisons, se laissa aborder.

Les chevaux appartenant aux caravanes sont souvent ainsi perdus, et il est bon de les surveiller de près lorsqu'ils se trouvent en contact avec les bandes de bisons, qu'ils rejoignent et suivent à une telle allure qu'il est bien rare de les capturer. Un de nos mulets nous échappa ainsi ce jour-là, et les hommes lancés à sa poursuite ne purent le reprendre malgré leurs efforts.

. . . .

Comme nous suivions tranquillement le bord de la rivière, un grand troupeau de bisons sortait de l'eau au nombre de sept à huit cents têtes environ. Ils commencèrent de traverser lentement la plaine tout en broutant. Le vent favorable, la fraîcheur du matin, nous invitaient à la chasse. Le terrain paraissait assez uni, et la distance de deux ou trois miles à travers la plaine nous donnait une bonne chance d'atteindre les bisons avant qu'ils eussent gagné les hauteurs. Aussi nos chevaux de chasse furent vivement sellés, et Kit Carson, Maxwell et moi nous nous élançâmes.

Tout d'abord aucune difficulté ne se présenta, et nous arrivions à trois cents mètres à peu près du troupeau, quand une certaine agitation, qui se manifesta parmi les derniers animaux, nous apprit que nous étions découverts.

Tous trois alignés côte à côte, nous mîmes alors nos montures au galop, et l'intérêt de la poursuite devint tel que toute autre préoccupation disparut. Nous approchions de notre proie, dont les premiers rangs touchaient déjà les collines, dans un galop accéléré. Un groupe de bisons flanquait l'arrière de la masse, comme de coutume, et plusieurs se retournaient parfois, nous faisant front, comme décidés à nous attendre et à combattre.

Cependant notre allure folle eut raison de leur hésitation; nous filions comme des flèches. Arrivés à trente mètres du troupeau, nous poussâmes le cri habituel du chasseur, le « pas de charge » (en français dans le texte), *et nous entrâmes dans le flot par le côté.*

Un certain nombre de mâles, moins agiles que les femelles, roulèrent dans la poussière sous le choc furieux de nos chevaux, faisant tour sur tour dans l'épais nuage soulevé par leur chute.

Nous séparant alors, nous choisîmes chacun notre victime.

Mon cheval, spécialement entraîné pour la chasse et célèbre dans l'Ouest sous le nom de « Proveau », les yeux brillants, l'écume couvrant son mors, bondit littéralement sur la femelle que je visais. Galopant à côté d'elle, je me levai droit sur mes étriers et tirai à moins d'un mètre, la balle entrant par la nuque et pénétrant près du cœur.

La bête tomba, et arrêtant mon cheval, je cherchai mes compagnons du regard. A quelque distance de moi, Kit avait mis pied à terre, et attachait sa monture aux cornes d'une femelle abattue par lui et qu'il se préparait à dépecer. Au milieu de la horde dispersée en groupes, j'aperçus Maxwell, et comme je le regardais, une légère volute s'échappant de son fusil m'indiqua qu'il venait de tirer, car j'étais trop loin de lui pour entendre la détonation.

Entre moi et les collines vers lesquelles ils se précipitaient, les bisons galopaient en rangs serrés. Rendant la main, je dirigeai mon cheval à vive allure dans leur direction. Un nuage épais de poussière s'élevait sous tous ces sabots, m'aveuglant et me remplissant les yeux et la bouche. Je n'y voyais pas à trente pieds! Les animaux affolés se maintenaient si près les uns des autres qu'il m'était impossible de pénétrer dans leurs rangs; mais quelques instants plus tard le troupeau se sépara en deux tronçons, à droite et à gauche, et mon cheval se faufila dans l'espace demeuré libre entre eux. Le bruit de leurs cornes s'entrechoquant dominait tous les autres bruits de la vallée. Cinq ou six mâles nous chargèrent, mais nous les gagnâmes de vitesse en quelques minutes, et les laissâmes rapidement en arrière.

Choisissant pour cible une femelle qui galopait à proximité, je la visai, mais mon coup de feu l'atteignit trop haut : elle fit un bond prodigieux, sans interrompre sa course. Pendant ce temps le troupeau disparaissait comme un torrent. Au bruit assourdissant qui nous environnait succédèrent tout à coup le calme et le silence.

Notre chasse nous avait conduits en terrain dangereux, entièrement occupé, pendant un mile ou deux, par des villages de chiens de prairie, dont les nombreux terriers constituaient de vrais pièges pour nos chevaux. Me retournant, je distinguai un de nos chasseurs, à peine visible dans le lointain, et la longue file des chariots de notre caravane, avançant lentement à trois ou quatre miles de distance.

. . . .

Malheureux bisons, dont le massacre devait devenir tel qu'il fallut, pour empêcher l'espèce de disparaître complètement, en interdire la chasse, et parquer les derniers individus dans une réserve! De ces hécatombes, voici un exemple que nous rapporte le général Frémont :

Nous avions déjà perdu un cheval, et la mule de Basil, donnant des signes de fatigue, refusa finalement d'avancer. Basil fut obligé de mettre pied à terre et de la pousser devant lui, ce qui retardait considérablement son allure. Nous nous trouvions de ce fait à environ un demi-mille en avant de lui, mais nos Cheynnes, généralement à un ou deux milles en arrière de notre troupe, étaient restés avec lui. A deux milles vers la gauche, dans les collines basses et ondulantes, des silhouettes mouvantes avaient frappé notre vue, et nous pensions que des bisons descendaient boire à la rivière, quand Maxwell, se retournant, vit nos Cheyennes nous rejoindre à vive allure, et un nouveau coup d'œil aux objets en

question lui montra que des Indiens arrivaient sur nous au triple galop.

. . . .

Tout d'abord leur nombre semblait se borner à une vingtaine de guerriers, mais peu à peu, groupe après groupe apparaissait au sommet des collines, jusqu'à ce que toutes ces petites éminences fussent noires de monde. Moins de trois minutes après que nous les eûmes découverts, les sauvages, nus jusqu'à la ceinture, traversaient la prairie.

. . . .

Il s'en fallut de peu que leur chef et quelques-uns de ses compagnons ne mordissent la poussière. Nous avions brusquement épaulé et nos doigts étaient déjà sur la gâchette. Il est certain que dans des cas semblables l'instinct prime le raisonnement, et le fait que trois cents sauvages arrivent sur vous en trombe n'aide guère à garder son sang-froid!

Au moment même où nous allions faire feu, Maxwell reconnut le chef! Il lui cria en langue indienne :

— Dieu vous damne! Vous êtes fous? Ne me reconnaissez-vous pas?

La résonance de son propre dialecte agit comme un choc sur le sauvage. Jetant son cheval de côté, il passa comme une flèche contre moi. Puis, faisant volte-face, et comme je me dirigeais vers lui, il me tendit la main, frappant de l'autre sa poitrine et s'exclamant : « Acapaho! »

J'appris qu'un ou deux ans auparavant Maxwell avait habité un village de cette tribu, alors qu'il commerçait avec ces Indiens.

Bientôt, mêlés aux sauvages, ils nous assaillirent de questions auxquelles nous répondions tant bien que mal. Ils voulurent d'abord savoir à quelle tribu appartenaient les Indiens de notre escorte. Ils parurent désappointés d'apprendre que c'étaient des Cheyennes, car ils comptaient célébrer par une danse solennelle, le soir même, la prise de scalps arrachés aux Pawnies.

Le chef nous montra son village, situé dans un bouquet d'arbres, à six milles de là, et nous désigna, sur la rive opposée de la Platte (3), en face de nous, un troupeau de bisons, que les Indiens allaient cerner. Ils les avaient repérés le matin même et avaient fait un large détour pour éviter de passer sous le vent de ces animaux. C'est alors qu'ils nous aperçurent.

Quelques instants plus tard, leurs femmes arrivèrent au galop, montant à califourchon, nues des genoux aux pieds et du buste aux hanches. Elles venaient aider les hommes au découpage de la viande, qu'elles emporteraient ensuite.

. . . .

Ayant traversé la rivière, les Indiens s'étaient divisés en deux groupes. L'un d'eux marcha directement à travers la prairie vers les collines, l'autre suivit la rivière. Mais bientôt, le troupeau de bisons ayant découvert la présence de l'ennemi, la chasse commença. Les bisons encerclés tentèrent de se réfugier sur les collines, mais refoulés en désordre vers le cours d'eau, ils se débandèrent,

(3) La Platte, ou rivière Nebraska, affluent du Missouri.

courant affolés de tous côtés. Les nuages de poussière soulevés par ces milliers de sabots frappant le sol étaient si denses que nous n'apercevions la scène que par intervalles. Au début de l'encerclement le troupeau se composait certainement de plusieurs centaines d'animaux. Pas un n'échappa à la destruction, elle fut totale! Et quand nous reprimes notre route, les Indiens rentraient chargés de viande, se succédant en foule, sans interruption.

Des bêtes, des plantes, des coins de Nature...

Mais le général Frémont, dans le récit de ses explorations, nous décrit bien d'autres bêtes, et des plantes, et des coins de nature. Lisons, telles qu'il les nota au jour le jour, quelques-unes de ses découvertes, de ses aventures, de ses émotions :

Nous atteignimes le gué du Kansas (4), *tard dans l'après-midi du 14 juin. La rivière mesurait là deux cent trente mètres de largeur, et nous commençâmes aussitôt nos préparatifs pour la traverser.*

. . . .

17 juin. *Le long de la rive escarpée du cours d'eau nichaient d'innombrables hirondelles. Dans un de ces nids s'était glissé jusqu'à mi-corps un serpent qui mangeait les oisillons. Les parents volaient tout autour, en proie à une véritable détresse, essayant de le chasser. Un coup de feu mit fin à ses exploits, et l'ayant ouvert en deux, nous trouvâmes dans son estomac dix-huit petites hirondelles.*

. . . .

*Beaucoup de plantes fleuries, parmi lesquelles se distinguait l'*Amorpha canescens, *égayaient le vert de la Prairie.*

Au sommet des ravins, je remarquai des touffes de Salix longifolia, *le Saule le plus commun de ce pays.*

*Sur notre route, l'*Amorpha *était généralement en fleurs, ployant par endroits sous le poids de ses grappes pourpres, et ailleurs sans un seul pétale! Cette plante semble préférer les pentes ensoleillées et exposées au Sud.*

Partout nous trouvions des rosiers qui nous rappelaient les jardins cultivés de la civilisation. Ils parsèment les prairies en petits bouquets, et au petit matin leurs fleurs étincelantes de rosée et balancées par la brise de l'aube sont sans conteste les plus belles de la Prairie.

*L'*Arthemisia, *Absinthe ou Sauge de prairie, devient énorme et brille comme de l'argent quand la brise du Sud tourne ses feuilles vers le soleil.*

*Toutes ces plantes sont habitées par des insectes diversement colorés, et qui prennent ordinairement la couleur de la fleur sur laquelle ils vivent. L'*Arthemisia *est suivie partout d'une mouche qui l'accompagne à n'importe quelle altitude. Partout où j'ai vu l'*Asclepias tuberosa, *j'ai également remarqué sur ses fleurs une grosse abeille qui leur ressemble tellement comme couleur qu'on*

(4) Affluent du Missouri.

ne peut l'en distinguer, même à une petite distance, que par le mouvement de ses ailes.

. . . .

22 juin. *Le cours d'eau (Le Little Blue), large de cinquante pieds et profond de quatre ou cinq, était ombragé de cotonniers et de saules, ainsi que de groupes de chênes occupés par des familles de dindons. Le gibier se montrait d'ailleurs en abondance : nous apercevions souvent des élans sur les collines, et de temps en temps une antilope bondissait en travers de notre chemin, ou bien un cerf surgissait brusquement du couvert des arbres.*

Nous eûmes un matin un échantillon des alertes auxquelles sont soumis tous les convois dans ces régions sauvages. En suivant la vallées, nous aperçûmes sur les collines d'en face des silhouttes qui disparurent avant qu'on pût les examiner à la lorgnette. Un des hommes qui se trouvaient à l'arrière-garde piqua des deux en grande hâte, criant : « Les Indiens, les Indiens! »

Il les avait non seulement vus, mais encore comptés! Suivant son dire, ils étaient environ vingt-sept.

J'ordonne aussitôt de faire halte, de charger les armes, et de prendre toutes les précautions d'usage. Kit Carson, sautant sur un des chevaux de chasse, franchit la rivière et galope à travers les prairies opposées pour s'assurer des mouvements de l'ennemi.

Monté sur un beau cheval, sans selle, tête nue, Kit offrait la plus belle figure de cavalier que j'aie jamais vue!

Il lui suffit d'un instant pour découvrir que les vingt-sept Indiens consistaient en six élans qui s'étaient arrêtés pour contempler curieusement notre caravane, et qui décampaient maintenant au galop! Cette première alarme rompit agréablement la monotonie de la journée!

. . . .

23 juillet. *Il n'avait pas plu depuis longtemps, et d'innombrables sauterelles avaient dévoré jusqu'au moindre brin d'herbe. Depuis notre départ de Fort-Laramie, le sol grouillait de ces insectes, qui nous précédaient sous forme d'un nuage à mesure que nous avançions. C'était mauvais signe : pas d'herbe, pas de bisons, pas de nourriture pour quiconque, animaux ou hommes.*

. . . .

Nous continuâmes notre route, et après une journée d'environ vingt et un milles, nous campâmes sur la Platte. Durant la journée j'eus l'occasion de remarquer sur les collines la Psoralea esculenta, *la « racine à pain » des Indiens. Les Sioux usent énormément de cette racine, et j'en ai fréquemment mangé chez eux, coupée en tranches minces, et séchée.*

. . . .

28 juillet. *Allant toujours de l'avant, nous rencontrâmes des Indiens à quatre milles de l'embouchure de la rivière. Je fis halte et envoyai des éclaireurs pour savoir à quelle nation ils appartenaient. Nos hommes revinrent escortés d'un certain nombre de Sioux qui nous apprirent des choses intéressantes. Ils faisaient partie d'un groupe de villages qu'ils avaient abandonnés et rentraient dans leur tribu.*

. . . .

La description qu'ils nous firent du pays n'était guère encourageante! Grâce à la sécheresse et aux sauterelles, on n'y voyait plus un bison ni un brin d'herbe. M. Bissonnette (5) *nous pressa de retourner sans tarder sur nos pas en renonçant à la suite de notre exploration.*

. . . .

Je réunis mes hommes et leur communiquai cette recommandation, tout en leur déclarant que, pour ma part, je continuerais l'entreprise dont je m'étais chargé, mais que la situation actuelle du pays pouvant déterminer des événements fâcheux, je les laissais libres de me suivre ou de revenir en arrière. Je savais que cinq à six d'entre eux ne m'abandonneraient pas. Nous avions encore pour dix jours de provisions, et au cas où nous ne pourrions pas nous ravitailler en viande, il nous restait la suprême ressource de manger nos mules et nos chevaux.

Pas un homme ne flancha!

Le mauvais cap est heureusement franchi, et en approchant des montagnes, nos voyageurs retrouvent du gibier.

. . . .

30 juillet. *Nous vîmes là de nombreux troupeaux de moutons de montagne, et nous entendions fréquemment le bruit des pierres roulant sous leurs sabots dans leur rapide descente. Ce fut là que nous tirâmes pour la première fois ces animaux, et devant leur abondance ou celle des chèvres du pays (car le même nom est donné indifféremment aux deux espèces), nous donnâmes à notre camp le nom d'Ile des Chèvres. Leur chair est très estimée des chasseurs; elle rappelle la saveur de celle des moutons des Monts Alleganys. J'ai vu à ces animaux des cornes de trois pieds de long, de dix-sept pouces de circonférence à leur base, et pesant près de onze livres. Ces cornes les protègent quand ils dévalent le long des précipices, et les défendent contre les attaques des loups.*

. . . .

Cependant les Montagnes Rocheuses ne sont plus très loin, et en voici la première vision, fort peu sublime tout d'abord!

3 août. *Comme nous passions sur une petite éminence près de la rivière, nous eûmes la première vision des Montagnes de la Rivière du Vent* (6), *apparues à environ soixante-dix milles, comme des sommets quelconques, de couleur sombre. Cet aspect dissipa en un moment les peintures créées dans notre imagination par des descriptions de voyageurs qui ont comparé ces montagnes aux Alpes suisses.*

(5) C'était un commerçant en rapport avec les Indiens et connaissant bien le pays. On remarquera la consonance française du nom.

(6) La Chaine du Vent, un des points culminants des Montagnes Rocheuses.

Mais bientôt le paysage s'éclaire. Le grandiose commence pour ne finir qu'à la cime.

. . . .

7 août. *Nous levâmes le camp au soleil levant. Comme nous quittions le fond de la crique, la ligne neigeuse des montagnes s'étendit devant nous, les pics blancs étincelant au soleil. Le temps sombre des jours précédents les avait cachés, et il avait neigé sur eux tandis qu'il pleuvait dans la plaine.*

. . . .

12 août. *De tous les sites étranges dans lesquels nous campâmes durant notre long voyage, aucun ne m'a laissé une impression aussi profonde et vivace que celui où nous avions monté nos tentes ce soir-là. Le désordre des masses qui nous entouraient, le petit trou par lequel nous apercevions les étoiles au-dessus de nos têtes, les rochers éclairés par nos feux, formaient un ensemble de beauté tragique dans la nuit profonde. A nos pieds, une descente abrupte aboutissait à des défilés confus, et devant nous se dressaient les montagnes. Ce n'était pas la vue glorieuse dont on jouit dans les Alpes, par exemple, mais un chaos d'énormes masses, la sauvagerie sublime des rochers nus, contrastant merveilleusement avec les innombrables îlots de verdure, égayés d'une riche floraison, et enfermés dans ces lieux sévères.*

Leur aspect farouche s'accordait pleinement avec le caractère des habitants de la contrée.

13 août. *Nous ne vîmes, pendant cette journée, aucun signe de vie animale, mais nous entendîmes parmi les rochers un bêlement semblable à celui d'une chèvre. Partis aussitôt à la découverte dans l'espoir d'un rôti éventuel, nous constatâmes que ce cri provenait d'un petit animal de couleur grise, aux courtes oreilles, et sans queue — probablement l'Ecureuil de Sibérie. Nous en vîmes une quantité, les seuls habitants de cette partie élevée de la montagne, avec un oiseau du genre des moineaux.*

. . . .

Maintenant Frémont a entrepris la dernière étape, qui doit le mener à cette pointe de 4.500 mètres, aujourd'hui le pic Frémont, où il plantera les couleurs de l'Union. *Stars and stripes!*

15 août. *Jusque-là j'avais porté une paire d'épais mocassins, avec des semelles de* parflèche, *mais j'enfilai alors une paire plus légère de ces mêmes chaussures, que j'avais apportées pour le moment où nous aurions à nous servir de nos doigts de pieds pour nous accrocher à la montagne. Dans cette ascension, nous avancions avec précaution, économisant nos forces, et à part un persistant mais léger mal de tête, je ne me ressentais plus de mon indisposition de la veille.*

Nous atteignîmes en quelques minutes le point où le contrefort de la montagne surplombait un abîme vertical de plusieurs centaines de pieds, et qu'il fallait contourner sans autre moyen de passage.

Posant mes mains et mes pieds dans les crevasses entre les blocs, je réussis à les gravir, et quand j'atteignis le sommet, je découvris mes compagnons dans une petite vallée au-dessous de moi. Je les rejoignis et nous reprîmes l'ascension. En peu de temps nous fûmes sur la crête. Je sautai sur la pointe. Un autre pas m'aurait précipité dans un immense champ de neige à cinq cents pieds plus bas!... Je m'arrêtai sur l'étroit tranchant d'environ trois pieds de large, avec une inclinaison d'environ 20° N. 51° E.

Chacun de nous occupa à tour de rôle ce belvédère.

Nous montâmes le baromètre dans la neige du sommet, et fixant une baguette de fusil dans une crevasse, nous déployâmes le drapeau national dans un vent où nul drapeau n'avait encore flotté!

Aucun signe de vie animale durant notre ascension, sauf l'espèce de moineau dont j'ai parlé.

Et cette abeille...

. . . .

Sur ce sommet où régnait un calme absolu, sans aucun bruit pour le rompre, où la solitude était complète, nous nous pensions au-dessus de toute vie animale possible. Or, comme nous étions assis sur le rocher, voici qu'une abeille solitaire vint, volant du fond d'une vallée de l'Est, se poser sur le genou de l'un de nous!

C'était un lieu étrange que ce rocher glacé et la plus haute pointe des Montagnes Rocheuses, pour une amoureuse du chaud soleil et des fleurs! Nous nous plaisions à l'idée que cette abeille solitaire était la première de son espèce à franchir cette barrière montagneuse, comme une pionnière avancée de la civilisation; et je pense qu'un instant de réflexion nous eût conseillé de la laisser continuer tranquillement son chemin. Mais nous étions soumis à la loi du désert, où tous les êtres vivants doivent suivre le sentier de la guerre! La saisissant immédiatement, je la mis à la place qui me parut lui convenir le mieux : entre les pages d'un gros album où je faisais sécher les fleurs que j'avais récoltées sur ma route!

III

La rencontre.

Ainsi le Civilisé, l'Homme compliqué, intrépide et persévérant, pénétrait dans la solitude des sauvages et des bêtes errantes. En même temps que Frémont, courageux chercheur de routes nouvelles, d'autres arrivaient par les chemins déjà tracés, et tous ces bras venus du côté où se lève le soleil commençaient de défricher le sol du Far-West.

Encore un peu de temps... Un toit dénouait son écharpe de fumée, des carrés de culture traçaient leur échiquier, un fermier botté de cuir fumait son tabac de Virginie et lisait la Bible, le dimanche, à sa femme et à ses enfants.

Suivirent d'autres caravanes, montèrent d'autres maisons, et des villages, et chaque année reculait la Prairie, chaque

année reculait le passé. Ce que la création du monde avait laissé intact subissait la seconde création du Visage Pâle, assoiffé de tout ce que lui refusaient les vieux continents.

Vinrent des monstres soufflants, empanachés de fumée, au ventre de feu rouge, et qui poussaient devant eux deux antennes de fer parallèles. Cette fois, l'homme blanc était arrivé presque au pied des Rocky Mountains, à cet obstacle où avaient butté, en l'an 1540, une douzaine d'Espagnols conduits par don Pedro de Tovar, les premiers blancs qu'on eût vus en ces lieux, futur Etat du Colorado.

Par la pierre et le métal, l'Homme blanc avait vaincu la Nature sans âge, sans histoire, pour commencer d'écrire à la même place sa petite histoire d'hier.

On était au lendemain des explorations de Frémont, vers 1845, et cette conquête devait durer bien des années, s'étendre sur le XIX[e] siècle presque entier, puisqu'en 1891 le gouvernement des Etats-Unis avait encore à distribuer 232 millions d'hectares, où figuraient des lacs, des rivières, des montagnes, plusieurs plateaux stériles et un groupe de déserts, qui ne trouvaient pas d'amateurs!

Les Peaux-Rouges? Dispersés, ou parqués. En tout cas pourris du poison des villes : guerriers en culotte de drap, squaws en jupes de cotonnade, et se saoulant comme des blancs. Race d'ailleurs vieillie, épuisée, et que n'avait guère de peine à résorber — malgré quelques beaux sursauts de révolte — la poussée créatrice d'une jeune nation.

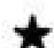
Les bisons, les mustangs, les daims, les mouflons, les coyottes, les chiens de prairie? Enfuis on ne savait où, dans des jardins zoologiques ou des baraques de foire.

Il ne restait que les insectes. Ah! ceux-là n'avaient pas cédé un pouce de terrain! L'Insecte sauve toujours, contre l'Homme, l'honneur du drapeau animal. L'Homme ne considère avec attention que les volumes de sa taille ou qui lui sont supérieurs. Protégé par ses dimensions moindres, par sa ruse — deux qualités essentielles dans la lutte pour l'existence — l'Insecte demeure le seul concurrent dont il n'ait jamais pu se débarrasser.

La grosse bête à bon Dieu au corps rayé comme celui des Sioux, qui vivait sur les solanées sauvages le long des Montagnes Rocheuses, regardait sans émoi monter la marée venue de l'horizon lointain, et se réduire de plus en plus l'espace vide qui l'avait jusqu'alors isolée du reste du monde.

Dans le langage secret qui permet *peut-être* aux petites bêtes et aux plantes de communiquer entre elles, sans que l'Homme les entende, elle dit *peut-être* à sa solanée nourricière (j'insiste à dessein sur ces *peut-être* qui me paraissent conformes à la prudence) : « Va-t-il nous falloir déménager de nouveau? Mais où aller cette fois, avec ces montagnes qui nous barrent la route dans le dos?... Après tout, ces gens-là sont vêtus comme moi, ils portent le même costume rayé. Ne penses-tu pas, Solanée de mon cœur, que nous soyons faits, eux et nous, pour nous comprendre? »

La Solanée ne répondait probablement rien — du moins autant qu'on puisse le présumer. Mais *peut-être* la grosse bête à bon Dieu concluait-elle : « Ma foi, je ne bouge pas! Cramponne-toi à ta terre, et nous verrons bien! »



Or voici qu'un jour, vers le temps des locomotives, des rails parallèles, des ponts sur les rivières, la grosse bête à bon Dieu remarqua que les-hommes-de-l'autre-côté-de-l'horizon, à mesure qu'ils lançaient leurs tentacules de pierre et de métal en défrichant le sol, y faisaient pousser certaine plante qu'elle n'avait encore jamais vue — une plante qui ressemblait à son *Solanum rostratum,* mais en mieux... en beaucoup mieux!

C'était une solanée qui avait visiblement reçu une bonne éducation, qui avait l'usage du monde, même du grand monde, et même des cours. Ne prétendait-on pas qu'un roi de la vieille Europe — cette Europe d'où justement avaient l'air de venir les gens à costume rayé — en avait arboré la fleur sur son gilet pour la mettre en honneur chez ses sujets? Pas étonnant dès lors qu'elle se rengorgeât avec ses feuilles bien grasses! Et quelle figure voulait-on que fît à côté de cette princesse une pauvre pomme de terre sauvage, maigre et rustaude, par-dessus le marché affublée du qualificatif de *rostratum,* c'est-à-dire *pointue*?

Bien entendu, on ne sait pas exactement ce qui se passa, mais la grosse bête à bon Dieu dut être terriblement intéressée par la solanée cultivée que les hommes amenaient avec eux. Elle dut penser : « A-t-elle le même goût que la nôtre? » Et *peut-être* elle ajouta : « Si l'on y goûtait? »

Peut-être fut-ce pour commencer une seule de ces bêtes

à bon Dieu qui eut cette idée, *peut-être* plusieurs à la fois, on l'ignore, l'Histoire ne le dit pas. Mais le fait est que les bestioles du *Solanum rostratum* se trouvèrent un beau matin installées par hasard sur la *Solanum tuberosum*, et qu'elles y goûtèrent, et qu'elles lui trouvèrent meilleur goût qu'à l'autre.

Le sort en était jeté! La plante de Parmentier, car c'était elle, venait de se rencontrer avec le Doryphore, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Et Parmentier, qui avait triomphé de l'injuste prévention que la science officielle attachait à la pomme de terre, n'avait pas prévu le Doryphore, et le Doryphore, de son côté, ignorait Parmentier. Mais sur ce modeste végétal l'Homme et l'Insecte allaient une fois de plus se mesurer. Cette plante allait devenir le *ring* d'un match énorme, d'un duel fabuleux qui dure encore — et qui n'aura sans doute pour limites que les limites mêmes de la Terre!

IV

Le Doryphore.

Du point de vue entomologique, voici comment se présentait à cette époque la position du Doryphore vis-à-vis de l'Homme. Ce fut en 1823, au cours d'une des grandes expéditions envoyées dans l'Ouest par le gouvernement américain, qu'on fit connaissance avec lui. Cette expédition était dirigée par le major S.-H. Long; parmi ses membres figurait un naturaliste du nom de Thomas Say, qui décrivit pour la première fois la grosse bête à bon Dieu, la classa parmi les Chrysomélides, et l'appela *Doryphora decemlineata.*

Decemlineata, parfait! puisque l'animal est dix fois rayé. Mais pourquoi *Doryphora?* Ce nom s'applique aux insectes qui portent une pointe à la face ventrale du thorax (*Doru :* lance, *phoros :* porteur). Or la Chrysomélide de la pomme de terre n'arbore aucun attribut de ce genre.

Depuis, la systématique a remplacé le mot *Doryphore* par celui de *Leptinotarsa* (qui a des tarses à muscles grêles), mais dans le langage courant *Doryphore,* quoique impropre, a tenu bon. Aussi continuerai-je ici à employer cette appellation.

Il nous faut à présent sauter quelques années, et arriver aux alentours de 1859. Naturellement les Visages Pâles ont toujours avancé vers les Montagnes Rocheuses, débroussé,

cultivé, expulsé les Peaux-Rouges. Ils ont parqué les guerriers, mis des tabliers à leurs squaws, enrôlé leurs enfants comme garçons de bars ou employés de tramways, bâti des villes au cordeau, amené des canons et des machines agricoles, des nègres, des bibles, des chapeaux de haute forme, des sectes religieuses, des prophètes comme Miller, annonçant la fin du monde pour le 23 avril 1843 irrévocablement! Et c'est alors que se produit un fait historique : en 1859, des cultivateurs du Nebraska, entre le Colorado et le Missouri, constatent dans leurs plantations de pommes de terre la présence, en quantités considérables, d'une drôle de bête qu'ils n'ont encore jamais remarquée, et qui dévore avec fureur le feuillage de leurs solanées. C'est une sorte de grosse coccinelle, portant un uniforme rayé de marron sur fond ivoire.

D'où sortait cet insecte?

On se renseigna, on consulta les autorités : shériff, maître d'école, révérend local. On alla jusqu'à Philadelphie. Thomas Say était mort en 1834, mais il avait laissé, à Philadelphie, de savants élèves, qui reconnurent avec surprise, le *Colorado-Beetle,* le Scarabée du Colorado, le *Doryphora decemlineata* de feu leur patron.

Que venait faire cet animal à un millier de kilomètres de son habitat régulier? Il devait y avoir erreur!

Erreur ou non, l'insecte était là, et causait des dégâts. Et l'année suivante, on le revit. Ce fut plus au Sud, dans le Kansas et sur les rives mêmes du Missouri. En 1861 — ainsi que le consigne l'Américain W.-L. Tower dans son histoire chronologique du Leptinotarse à dix raies, il franchissait le grand fleuve et s'éparpillait dans l'Etat d'Iowa. Cette année-là débutait la guerre de Sécession, qui allait diviser pour longtemps, sur d'autres champs de bataille, les citoyens de l'Union. Mais en quoi, je vous le demande, le problème de l'esclavage et de la traite des nègres pouvait-il inquiéter un pauvre insecte? Comme si l'Homme n'était pas avant tout son propre esclave, incapable de s'affranchir!

Un cultivateur écrivait à l'éditeur du journal *Le Fermier de la Vallée :* « En août dernier, après une forte pluie, les punaises apparurent soudain en grand nombre sur les pieds de pommes de terre. Elles étaient si abondantes qu'en plusieurs endroits elles couvraient entièrement le pied. »

L'insecte ne s'appelle plus désormais que le *Potato-bug,* bien qu'il n'ait avec les punaises aucun rapport, sinon cette

parenté qui unit entre eux tous les êtres que l'Homme marque, plus ou moins justement, du sceau de « Vermine ».

De 1863 à 1869, c'est l'invasion graduelle de l'Iowa, où les récoltes habituelles se voient réduites de moitié. Plaintes, lettres éplorées, échantillons du dévastateur expédiés au New-York Farmer's Club. Déjà les autorités se sont émues et concertées. A l'étonnement a succédé l'indignation devant la tranquille audace de cette punaise qui se permet de déserter l'espace qu'on lui a assigné contre les Montagnes Rocheuses pour s'en aller « vadrouiller » chez les autres comme une vulgaire tribu de Peaux-Rouges!

Dans l'âme de ces honnêtes Yankees (7), nourris de puritanisme, de principes sur la liberté générale et particulière, flambait une sainte colère. On était venu à bout des Indiens, et une punaise osait faire, en sens inverse! le chemin qu'avaient suivi les hommes blancs pour venir à bout de ces Indiens! On allait voir ce qu'on allait voir!

Pour un peu, si l'on avait pu reculer de deux siècles dans le Temps, on eût intenté à cette punaise un procès en règle, comme on le fit pour tant d'autres bêtes maléficieuses.

Toutes ces foudres déchaînées laissaient froid le Potato-Bug. A chaque printemps, c'était par nuages entiers qu'il se déplaçait et prenait à son tour possession des espaces si péniblement conquis sur la Prairie par les gens venus de l'autre côté de l'horizon.

A Grinnel, petite ville du Iowa, la Punaise s'abattit en telles masses sur la ligne du chemin de fer qu'elle arrêta un train. Il fallut balayer la voie et jeter du sable pour empêcher les roues de patiner et permettre au convoi de repartir.

Nous voici en 1866, au printemps : les habitants de Saint-Louis, sur le Mississipi, voient la Punaise voler au-desssus de leurs rues. En 1868, elle se montre dans la boucle de l'Ohio.

« Mais comment cette bête arrive-t-elle à traverser des fleuves comme le Missouri et le Mississipi, qui sont de véritables bras de mer? » voilà la question que se posent beaucoup de gens.

On découvrit alors une curieuse particularité : non content d'user de ses moyens naturels de transport : la marche et le vol, l'insecte employait aussi ceux des humains. Il prenait les mêmes bateaux, en se cachant dans les ballots de marchandises, ou changeait les divers objets flottants en embarcations à son usage.

(7) Le mot *Yankee* est une déformation du mot *English*.

On ne sait pas si la gent doryphorique comptait dès ce moment sa flottille particulière, ses matelots et ses pilotes. Je ne le pense point, et c'est dommage, car il eût été captivant de voir des bouts d'écorce chargés de passagers doryphores, avec un nautonier doryphore à l'avant, maniant une brindille en guise de pagaie!

Voici, en tout cas, ce qu'un écrivain contemporain, Riley, raconte avoir vu en 1871 sur le lac Erié, large d'une centaine de kilomètres :

« Au printemps, la rivière de Détroit fourmillait d'insectes, et ils franchissaient le lac Erié sur les bateaux, morceaux de bois, douves et autres objets flottants. »

Procédé plus simple encore, que leur permettait la légèreté de leur corps : ils se mettaient à l'eau, et sans nager positivement mais sans couler, se laissaient porter au gré des courants (J. Feytaud).

L'année 1873 vit l'occupation complète de la province d'Ontario. L'année suivante, des avant-gardes prenaient position en vue de la deuxième cité du monde : New-York.

Ici, la Punaise souffla un peu.

Par delà l'Hudson, par delà l'extraordinaire amoncellement de demeures humaines — dix mille fois plus dense, cet entassement, que dix mille villages de chiens de prairie! — par delà ce monde de parois verticales reliant la terre et le ciel, de géométries touchant les nuages, l'eau régnait. Elle baignait l'étendue, jusqu'en ses dernières profondeurs, et jamais la Punaise n'en avait tant vu à la fois.

Et puis, les premières qui voulurent s'y désaltérer ne reconnurent pas le goût de l'eau des fleuves et des lacs. Cette eau, on ne pouvait pas la boire!

La Punaise réfléchit.

Et tandis qu'elle réfléchissait, une nouvelle conscience prenait naissance en elle.

Elle venait d'atteindre le littoral de l'Atlantique. Elle couvrait maintenant derrière elle, sous le signe de la multitude, toute la largeur de l'Amérique du Nord; elle était myriades et myriades, et pourtant elle se sentait *unique*, serrée comme les épis d'une gerbe, comme les fibres d'un même muscle, comme les cheveux d'une même tête. Elle était LE DORYPHORE, et désormais il en serait ainsi pour toujours. Jamais plus elle ne retournerait à sa petite existence individuelle; elle était devenue une égale des forces de la Nature, capable

de tenir en échec non seulement l'Homme, qui ne compte pas, mais les élément eux-mêmes.

Alors, à ce moment, peut-être fut-elle soulevée par quelque chose qui ressemblait à de l'orgueil.

Tandis que ses tarses incrustés faisaient corps avec ces champs de pomme de terre qu'elle venait d'investir, ses antennes s'allongeaient pour tenter de scruter le secret de cette nappe liquide qui miroitait là-bas et partout devant elle. Mais ces délicats organes de perception ne lui apportaient que des senteurs chimiques où les molécules de sel et d'iode dressaient un barrage aussi infranchissable pour le fragile Insecte que l'eût été un mur allant de la terre au ciel. Et pourtant régnait en elle, et sur ces millions et ces millions de petits cerveaux enfermant chacun une minuscule conscience, une notion obscure, qui n'était pes encore de l'instinct — qui en deviendrait peut-être, une fois la machine mise en marche et à mesure qu'elle fonctionnerait : la notion qu'elle, Punaise du Colorado, n'avait accompli jusqu'à présent qu'une partie de sa tâche, et que derrière cet infini glauque aux senteurs repoussantes, aux crêtes d'écume, un nouveau labeur l'attendait, qui exigeait d'autres efforts, d'autres sacrifices.

On peut imaginer que le Doryphore se rappela le temps lointain déjà où l'humble bestiole de la Prairie rongeait son *Solanum rostratum* à l'ombre des Montagnes Rocheuses. Elle était bien peu de chose alors — heureuse parmi les bisons, les chevaux sauvages, les Indiens, les coyottes, les autres insectes ses frères. Et sans doute aussi revoyait-elle l'arrivée des Visages Pâles, tout gonflés et fiers de leurs conquêtes, leurs chariots à bœufs, leurs grandes bottes, leurs barbes en collier, leurs fouets cinglants, leurs gros rires, leurs pistolets à la ceinture. Et le Doryphore songeait — pas lui, certes, mais la flamme obscure qui veille en toute glande chargée de sécréter de la pensée, qu'on l'appelle « encéphale », « ganglion cérébroïde » ou autrement — il songeait : « Qui donc alors prêtait attention à la bestiole rayée de marron? »

Maintenant la bestiole rayée de marron a fait comme eux — sans chariots, sans fouets, sans bottes, sans pistolets à la ceinture!

Moi aussi, le Doryphore, je suis un conquérant!

★

Chose étrange, à partir de ce jour, le Doryphore parut renoncer à pousser plus loin son aventure. On le vit faire comme tous ceux qui rencontrent la mer pour la première fois, et qui, avant de s'y plonger, musent longtemps au bord, à faire des signes de croix et à se tremper les pieds dans la vague expirante, avec des frissons effarouchés.

Il passa cependant le pont de Brooklyn et s'installa dans Long Island. Au mois de septembre 1875, les baigneurs qui se pressaient à Coney Island trouvèrent un matin leurs plages jonchées sur plusieurs milles de gros insectes rayés de marron. Les dunes en étaient couvertes.

« L'année suivante, écrit Tower, les insectes causèrent des dommages considérables dans plusieurs comtés de l'Etat de New-England. Le ressac en rejetait sur plusieurs points de telles quantités qu'ils empoisonnaient l'air de l'odeur asphyxiante provenant de leurs corps décomposés. »

. . . .

« Le capitaine d'un bateau de New-London raconte que, dans le détroit de Long Island, ils cherchèrent à se faire héberger en telles masses que les hublots du navire durent être fermés. »

V

Le côté de l'Europe.

Cependant, que faisait l'Europe?

Les récits de l'étonnante odyssée de la Punaise américaine étaient bien parvenus jusqu'à elle, mais nous sommes aux environs de l'an 1880 : l'Insecte, la puissance qu'il incarne, la menace constante qu'il fait peser sur le monde vivant, furent longtemps considérés comme un mal assez médiocre, guère plus grave en tout cas que beaucoup d'autres, et dont il n'y avait pas lieu d'exagérer l'importance. Ce n'est que depuis peu d'années qu'on s'est rendu compte qu'en réalité ce danger est exceptionnel, qu'il appelle d'exceptionnels moyens de défense, qu'il n'y a réellement que deux classes d'êtres vivants en lutte pour la possession du monde : l'Insecte et l'Homme, qu'on ne peut écrire l'histoire de l'un sans s'inquiéter de l'autre, qu'ils sont solidaires dans la grandeur et

la ruine, comme deux adversaires qui s'affrontent sur le champ de bataille mettent en commun l'espoir de vaincre et la douleur de succomber.

« Le type Insecte, écrit L. O. Howard dans la *Menace des insectes,* est de plusieurs millions d'années plus âgé que le type Vertébré, dont l'espèce humaine représente l'ultime développement. Ce type a été soumis à toutes sortes de conditions d'existence, alors que l'espèce humaine, comparativement dans son enfance, n'a connu que peu de ces variations. Plusieurs formes de la Vie ont été essayées, ont échoué et ont disparu au cours des âges; mais le type « Insecte » a résisté à tous les cataclysmes (8). »

Howard conclut, il est vrai, sur le thème classique : l'espèce humaine, par son intelligence, a réussi à compenser ses désavantages physiques et à détruire ou à dominer toutes les autres formes de la Vie; il n'y a donc pas de raison pour qu'elle ne triomphe pas également de son plus redoutable rival, l'Insecte.

Mais, ajouterai-je, l'Insecte détient depuis des millénaires, ces trois armes : le Nombre, le Mystère et la Férocité. A l'époque où le Doryphore dessina sa menace sur l'Europe, les humains n'avaient pas encore appris à penser *universel,* ni même *européen.* Il est assez réconfortant du reste — je le dis en passant — de suivre les progrès de ce sens de l'universalité chez eux, en dépit de la résistance de quelques îlots de mentalité égotiste qui surnageront toujours parce qu'ils sont nécessaires. Les dangers sentis en commun sont les meilleurs facteurs de l'aplanissement des frontières : la dissociation de la matière, l'utilisation ou la crainte de l'énergie nucléaire, la notion exacte du péril de l'Insecte, se rejoignent dans les mêmes incidences inattendues, et pourront servir la cause de la Paix.

Le naturaliste von Tschudy, ancien ministre de Suisse à Vienne, fut le premier à s'émouvoir des approches de l'ennemi. Il rédigea une circulaire pour attirer l'attention des gouvernements européens sur l'éventualité d'une invasion du Doryphore. L'avertissement, donné sous cette forme solennelle, ne laissa pas indifférents ceux qui avaient la charge de protéger l'Homme. Ils prirent une mesure européenne : on interdit l'importation des pommes de terre d'origine américaine.

(8) Notamment le genre « Blatte », qui a conservé depuis les origines une remarquable fixité.

Ce premier point marqué, on désigna des fonctionnaires ayant mission de veiller à l'application de la décision et d'étudier d'autres mesures de défense. Ceci ouvrait l'ère redoutable des commissions, des délégations, des conférences, des palabres. Tout se déroula dans le calme qui marque les discussions oiseuses, mais avec le pittoresque accoutumé : on eut le petit bonhomme court, gros et barbu, à lorgnon d'or, émanation d'une problématique république de Saint-Marin; on eut l'escogriffe rasé, jouant les diplomates anglo-saxons, mais qui n'était en fait que l'obscur envoyé d'une principauté enfouie dans les montagnes du Tyrol ou de la péninsule balkanique. Autour d'eux siégeaient, beaucoup plus modestes, les représentants des grandes puissances, tous très rouges d'ailleurs d'avoir bien déjeuné, et aussi émus de leur pousse-café que du motif qui les rassemblait.

Ces insectes venaient discuter d'insectes, mais comme des pygmées se mêlent de parler de géants!

Entre deux borborygmes se heurtèrent diverses opinions : 1° Il n'était nullement certain que le Doryphore parvînt à franchir l'Atlantique, en nombre tel que la chose méritât le nom d'*invasion*. Ce n'était jusqu'alors qu'une simple hypothèse, assez chimérique à vrai dire.

2° En supposant que se réalisât cette éventualité, il se présentait un obstacle insurmontable — nous disons in-sur-montable! — à ce que la Punaise devînt pour l'Europe un danger positif. Et c'est, Messieurs, le climat, parfaitement, le cli-mat! Un insecte importé sur un continent étranger ne s'acclimate pas; c'est là une règle fondamentale, bien connue, prouvée par les travaux et observations d'Aristote, Pline, Swammerdam, Charles Bonnet, de Geer, Linné, Réaumur, Hubert, Leydig, Siebold, et une foule d'autres!

Si donc le Doryphore arrive jamais à passer l'eau en quantités suffisantes pour devenir redoutable, il n'a que bien peu de chances d'échapper aux causes naturelles de destruction qui le guettent, et auxquelles s'adjoindront, bien entendu, celles qu'imaginera le cerveau fertile de l'Homme.

Devant la puissance de cette argumentation, il fallut bien s'incliner!

Il n'y eut que le Scarabée du Colorado ou Doryphore qui s'obstina à ne pas comprendre. Il franchit l'Atlantique tranquillement, en bateau, comme le commun des mortels, à titre de passager clandestin — dissimulé dans les soutes, parmi

le feuillage desséché où l'on emballait les pommes de terre avant l'interdiction de les exporter; dans les paquets de cordages, dans les rainures des planchers, peut-être, qui sait? — dans les poches des matelots.

Y en eut-il beaucoup à la fois? Question. Il suffisait d'une grosse mère pleine d'œufs allant accoucher de l'autre côté de la grande mare!

Le certain fut en tout cas que le 27 juin 1877, en Allemagne, à Mulheim, près de Cologne, les insectes apparurent dans un champ de *kartoffeln*.

Ce champ fut aussitôt arrosé de pétrole, labouré, saupoudré de chaux vive. Mais un mois plus tard, dans la même région, un autre champ se révélait contaminé. Il subit le même traitement que le premier.

Ceux qui avaient douté du danger commencèrent de changer d'avis : la bête avait réussi non seulement à débarquer, mais encore à établir en Europe ce que le langage militaire appelle « une tête de pont ». Et à plus de 1.000 kilomètres de la côte!

Certes, la chose était grave, mais la Punaise s'acclimaterait-elle?

La réponse vint l'année suivante. Le 30 juillet 1878, en Allemagne encore, l'insecte surgit de nouveau, à plus de 400 kilomètres du premier foyer, et sur deux points à la fois.

En 1887 et 1888 elle reparaît, toujours en Allemagne. Sautons les années : en 1901-1902, c'est l'Angleterre qui l'enregistre. Chaque fois on croit l'offensive enrayée, et de fait, à part une alerte en 1914, près de l'embouchure de l'Elbe, il survient une accalmie. — Ah! ce coup-ci, nous le tenons! s'exclament triomphalement les compétences. Le climat, la chimie, notre persévérance, cette Triple Alliance l'a jugulé!

Mais rien ni personne — pas même le petit bonhomme à binocle d'or, ou le grand escogriffe qui se donnait des airs de diplomate anglo-saxon, rien ni personne ne pourrait désormais arrêter le Doryphore.

VI

Le 9 juin 1922.

Jusqu'à ce moment, la France ne connaissait guère le Scarabée américain que de réputation. Un « sondage » tenté

par lui, du côté des Pyrénées, en 1900, n'avait pas réussi, et depuis on n'en avait plus ouï parler.

C'est pourquoi, le 9 juin 1922, M. Mondon, en faisant la tournée de ses cultures, pensait à beaucoup de choses, sauf probablement à la Punaise du Colorado.

Cédons ici la parole à l'entomologiste J. Feytaud, directeur de la station de zoologie agricole du Sud-Ouest de la France — un de ceux qui, en Europe, ont le mieux étudié la « Punaise » et organisé la lutte contre elle.

« Le vendredi 9 juin 1922, M. Mondon, président du Syndicat agricole de la commune de Taillan (Gironde), à 12 kilomètres au nord-ouest de Bordeaux, est étonné de voir, sur le feuillage d'un de ses champs de pommes de terre, de nombreuses larves rouges d'un aspect tout à fait nouveau pour lui. Intrigué et préoccupé par cette remarque, il s'informe, interroge ses voisins, regarde les champs d'alentour, en découvre plusieurs qui sont également atteints peu ou prou dans la même commune. Il apprend du reste que, dans la commune la plus voisine, du côté du nord (le Pian), des cultures, rongées jusqu'au ras du sol, sont déjà totalement perdues (9). »

C'était le Doryphore. 250 kilomètres carrés occupés par l'ennemi!

Mais comment s'était produite l'invasion?

Deux hypothèses apparurent plausibles : la première mettait en cause le ravitaillement de l'armée américaine par Bordeaux, pendant la guerre de 1914. Ce port n'est en effet distant que de 15 kilomètres du village de Sénéjac, où avait pris naissance la « tache » découverte par M. Mondon. Elle devait dater de 1919 ou 1920, et la loi de 1875 prohibant l'importation des pommes de terre des Etats-Unis et du Canada ne s'appliquait pas à ces envois, qui se faisaient hors des contrôles de la douane.

L'autre hypothèse s'avéra plus étrange. Si des documents authentiques ne l'étayaient, on pourrait la croire issue des circonvolutions cérébrales d'un spécialiste du roman policier : l'enquête prescrite par le préfet de la Gironde établit qu'au mois de septembre 1916, donc en pleine guerre, un commerçant de la banlieue nord de Bordeaux, sans doute marchand de pommes de terre, avait reçu une lettre où se

(9) Dr J. Feytaud : *Etudes sur le Doryphore et les moyens de le détruire* (Annales des Epiphyties, années 1923 et suiv.).

lisait cette phrase pour le moins énigmatique : « Il y a des soldats qui ont été en Amérique; ils sont aussi girondins; ils sont outrés de vos prix, et après la guerre ils vont vous greffer. J'ai inscrit le nom, je crois que c'est le *Dorifora* (sic). »

Six ans passent sur cette lettre, et viennent les constatations de M. Mondon, en 1922. On en parle dans la presse locale, qui met les cultivateurs en garde contre les attaques et les ravages du Doryphore. Là-dessus le détenteur de la lettre au *Dorifora* s'en souvient, l'exhume d'un tiroir, la communique à la police. Son contexte mystérieux vient de s'illuminer d'un rayon inattendu, et l'arène est large ouverte aux Sherlock Holmes de l'agriculture. Ils peuvent imaginer le plus ténébreux scénario : des Girondins, irrités de la hausse du prix des denrées, ont eu connaissance aux Etats-Unis de cette damnée bestiole qui vous dévaste un champ de pommes de terre en moins de temps, ou presque, qu'il n'en faut pour le planter. Bon, on va rigoler! Ils rapportent quelques spécimens de l'animal, et par une nuit sans lune, vêtus de manteaux couleur de muraille, articulant les formules magiques des « jeteux de sorts », ils s'en vont semant leurs insectes dans le champ de tel et tel mercantis.

Voilà le premier acte joué.

Pendant un an, deux ans et plus, le Doryphore passe inaperçu; mais invisible il chemine sournoisement, se multipliant sans entrave. C'est le deuxième acte. Et brusquement éclate le troisième acte : l'explosion de 1922.

★

L'enquête des pouvoirs publics ne parvint pas à élucider le problème du débarquement du Doryphore sur le sol français; mais, quoi qu'il en fût, nul ne devait plus l'en chasser.

C'est cette époque qui inaugure vraiment en France la guerre contre le *Potato-bug*. Le Dr J. Feytaud prit cette lutte en main et les études succédèrent aux études. Après Tower, qui avait considéré l'ennemi du point de vue américain, on le regarda sous l'angle français et même européen, suivant les incidences que pouvaient avoir les divers climats sur son comportement.

Première constatation : en Europe comme en Amérique son principal mode de translation était le vol. Un insecte

rampe, saute, marche ou vole; il peut user tour à tour de ces divers moyens, mais quand il veut vraiment se déplacer, il en est toujours un qui prime les autres. Pour ses déplacements, le Doryphore utilise le vol.

Il peut toutefois, à l'occasion, devenir un marcheur intrépide. On le voyait souvent, à pied ou plutôt « à pattes », changer de plante, changer même de champ. Des observations ultérieures de Jean Dussy et Pierre Grison, sur lesquelles je reviendrai, devaient confirmer ces promenades pédestres, en soulignant de plus leur caractère assez énigmatique (10).

Deuxième constatation : les déplacements s'effectuent au printemps, par vols d'individus isolés, mais se succédant à une cadence rapide. Il s'agit alors d'insectes parfaits, d'*imagos* sortant de terre, où ils ont passé l'hiver, et qui gagnent par le chemin des airs la plantation la plus proche, pour s'y accoupler.

Les déplacements peuvent aussi revêtir un aspect collectif, migrateur, mais ce serait alors vers la moitié de la belle saison plutôt qu'à son début — plutôt vers la fin de juillet, ou le commencement d'août qu'en avril ou mai (Riley).

Dans ces vols massifs, le départ a lieu de préférence par temps chaud et ensoleillé. S'il fait du vent, les insectes s'arrangent pour l'avoir dans le dos, de manière à être poussés par lui.

Qu'il soit seul ou en groupe, le Doryphore s'envole généralement d'un point élevé, mur, branche d'arbre. On pense, toutes proportions gardées, à ces engins volants inventés par l'Homme en fureur, à ces fusées qui exigent des rampes pour détendre leurs muscles de gaz et de feu et s'élancer vers leur destin de destruction.

C'est un peu de la même façon, et aussi pour détruire, que le *Potato-bug* s'élance dans le vide; mais cet essor est précédé d'une phase d'agitation, d'excitation, d'essais infructueux où il revient souvent à sa base avant de la quitter définitivement (Feytaud).

Il faut ajouter à ce tableau l'orientation par les antennes, que j'ai maintes fois constatée au cours des observations qui vont suivre, et qui est d'ailleurs de règle chaque fois qu'un insecte se dispose à s'envoler.

La vitesse du vol au départ, quand aucun facteur spécial ne le favorise, peut atteindre 8 kilomètres-heure. Le relief

(10) C. R. Académie des Sciences, 13 déc. 1943.

du sol n'a sur les déplacements migratoires qu'un effet momentané : les doryphores empruntent une vallée avec la même aisance que nous empruntons un couloir, et contournent ainsi les obstacles naturels, montagnes ou collines.

Les exodes massifs du milieu de l'été, par la voie aérienne, trouveraient leur explication dans le fait qu'à cette époque, la ponte ayant eu lieu, les femelles ne sont plus alourdies de leurs œufs comme elles le sont au sortir de la diapause hivernale. On a cependant constaté des vols massifs même au printemps. En réalité, il n'y a sur ce point qu'une chose certaine, c'est que le Doryphore peut effectuer des déplacements ayant le caractère collectif des migrations, mais on ignore si ces migrations répondent à des règles comme les migrations vraies.

D'autre part, Feydaud nie — pour la France tout au moins — l'existence des fameux « nuages » en migration. Ce sont, dit-il, des exagérations. L'Amérique, qui ne fait rien à demi, a pu les connaître quand l'insecte se multipliait librement, mais depuis la lutte entreprise contre lui, ces vastes rassemblements sont devenus une rareté.

Il n'empêche qu'à la fin de juillet 1934 une véritable pluie de doryphores s'abattit sur la plage de Chatelaillon, en Charente-Maritime!

VII

La lutte.

Mais revenons à la « tache » de 1922. J'ai dit que l'organisation méthodique de la lutte contre le Doryphore datait de ce moment. C'est maintenant une œuvre sociale, qui emploie, pour nous tenir sur le qui-vive, les mêmes méthodes que la publicité, c'est-à-dire des manifestations extérieures auxquelles nul ne saurait se soustraire que par la fuite. C'est un des caractères de la publicité que de s'imposer à tous, qu'ils y consentent ou non. La publicité se rit des moyens que nous utilisons pour nous instruire; elle n'est pas un livre, ni un dessin, ni un disque sonore, elle est toutes ces choses à la fois, et plus encore; elle ne s'adresse pas seulement à notre intelligence, à notre raison, elle se mêle à notre vie courante, nous accompagne à notre travail, se glisse dans nos loisirs, déjeune ou prend le train avec nous, nous suit en vacances, seconde ombre de nous-mêmes — tenace, obsédante. Et c'est

précisément son but, sa force, de nous obséder, de concentrer nos facultés pensantes sur ce qu'elle, Publicité, est chargée de nous présenter, de nous prôner, de nous offrir — jusqu'à ce que nous devenions cet objet lui-même, cette notion elle-même, jusqu'à ce que nous soyons nous-mêmes cette lame de rasoir, ce stylographe, ce journal, cette doctrine politique, ce fabricant de lunettes.

Il est une impression que ni l'accoutumance ni le poids des années n'ont réussi à effacer de mes réflexes, et que je continue à éprouver chaque fois que je rentre d'un assez long séjour à la campagne — entendez la vraie campagne, celle des bois, des champs et des jardins éloignés de tout centre civilisé : c'est d'être repris aussitôt par la Publicité, happé dans mon *moi* intérieur par cette permanente solliciteuse, cette raccrocheuse qui ne cesse de me faire *psst* en clignant de l'œil et en étalant ses charmes factices, et qui me prend par le coude et cherche à m'entraîner.

Si la Punaise du Colorado avait su lire, elle pouvait voir sur les murs des versets lourds de menaces, et des planches coloriées affichées dans les écoles, et des cartes postales, et des tracts rédigés en toutes langues, où s'imprimait son image agrandie, géante, les six pattes solidement plantées sous elle comme les piliers de la tour Eiffel, comme les racines d'un vieux banyan enfoncées dans les ruines d'un temple.

En France, sous l'impulsion du Dr Feytaud, les mesures concertées en commun avec les autres pays et appliquées avec vigueur eurent pour premier résultat d'entraver sérieusement la progression de l'insecte : son avance annuelle ne fut plus que de 25 kilomètres en moyenne, très inférieure à celle qu'on constatait en Amérique, avant qu'on eût déclaré systématiquement la guerre au Doryphore.

Il s'agissait toutefois de savoir si ce premier effet de surprise allait persister, ou si la Punaise ne s'adapterait pas à la tactique de l'Homme, rusant avec lui comme ces races de bacilles qui s'acclimatent aux vaccins et aux sérums.

Au printemps de 1932, le Doryphore en France ne dépassait pas la région du Loiret, mais 37 départements étaient contaminés (Feytaud), et malgré la belle assurance que persistaient à nourrir, de très bonne foi, et à afficher les adversaires officiels de la Punaise, elle continua, bien qu'âprement combattue, à gagner du terrain.

Déjà l'on ne parlait plus de l'anéantir, mais de la « stabiliser ».

« Nous sommes fondés à espérer, disait Feytaud en conclusion d'un rapport, sinon l'extermination prochaine du ravageur, du moins son rapide refoulement de tous les points avancés, et son cantonnement exclusif dans les grosses taches diffuses du Bordelais et du Limousin. »

Pour modeste que fût cette ambition, elle outrepassait encore les limites du réalisable! En 1935, la France *entière* s'avérait envahie, la Belgique, la Hollande, le Luxembourg, l'Allemagne et la Suisse très menacés. L'insecte conquérant poursuivait sa marche vers l'Est, vers le lever du soleil, en obéissant toutefois aux influences majeures des éléments naturels, comme le vent.

En France, les vents dominants chassent du sud-ouest vers le nord-est; la Punaise devait donc d'abord orienter son avance en direction de la Belgique, et ce fut, en effet, ce qui arriva.

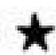
Le 12 juillet 1935, à 19 h. 15, M. Chatelain, conseiller d'horticulture à Namur, télégraphie à son ministère : « Présence Doryphore chez Maurice Demeure, instituteur à Furnaux. »

Furnaux est entre Sambre et Meuse, à 30 kilomètres environ de la frontière française, et les insectes qui avaient passé cette frontière du 15 au 30 juin provenaient du département français de l'Aisne.

Dès le lendemain matin, un fonctionnaire est sur place avec mission de « faire l'impossible pour éteindre le foyer ».

Il n'y avait qu'une quinzaine de plantes attaquées : une seule ponte, environ cent larves et deux adultes. Ce foyer si restreint, si manifestement à son début, fut détruit sur-le-champ.

Mais les investigations nées de cette alerte révélèrent l'existence de trente autres foyers répartis sur vingt-deux communes, et dont un se trouvait à Coursel, à vingt kilomètres seulement de la frontière des Pays-Bas. L'investissement de la Belgique était donc un fait accompli; celui de la Hollande se préparait.



En janvier 1936, une Conférence internationale se tint à Bruxelles; elle assemblait vingt délégués appartenant à douze nations. L'optimisme fut loin d'y régner! M. Mayné, un des trois représentants de la Belgique, dit notamment : « L'avance

du Doryphore est fatale; l'envahissement de nos cultures n'est que l'élargissement en tache d'huile des foyers français. Tout au plus peut-on, par une destruction des nouveaux foyers, retarder le plus possible sa fixation définitive. Dans quelques années toute l'Europe sera envahie. »

C'était un fait admis comme inéluctable. Et en effet, cette même année 1936, ce fut au tour de l'Allemagne de constater sur son sol la présence des doryphores.

Les prédictions se réalisaient. A ce jour, le Conquérant venu des Montagnes Rocheuses a solidement pris pied partout où il lui a plu de jeter une base. Il fait désormais partie de ces forces supérieures, contre quoi l'Homme doit se défendre en permanence, s'il veut, non point même avancer, mais simplement n'être pas contraint de reculer sur la voie de l'évolution, cette grande route battue par tant de maraudeurs.

Maintenant la Nature seule peut tenir le Doryphore en échec : seul le climat sera de taille à l'empêcher d'occuper la totalité de notre planète. Encore n'est-il pas certain qu'il ne s'y adapte pas.

Toute l'ambition des tenants du genre humain se réduit, comme l'a reconnu la Conférence de Bruxelles, à modérer l'appétit de l'Ogre en lui laissant sa part du gâteau, en essayant de le parquer sur certains coins de la terre, comme jadis les Américains firent pour les Peaux-Rouges, comme les sociétés bien organisées, bien bourgeoises, confortablement installées autour du banquet commun, ont fait de tout temps pour ces deux redoutables convives que personne n'invite jamais, mais qui se présentent d'eux-mêmes, tôt ou tard, à la porte de la salle : la Misère et la Force.

(à suivre.)

MERCVRIALE

LES LETTRES

« LA PATRIE SE FAIT TOUS LES JOURS. » — Si l'on me demandait quel est le meilleur livre français publié depuis la libération, je répondrais (une fois n'est pas coutume) : « Le voici ». Et je montrerais ce volume de 500 pages de « textes français » que ses éditeurs ont appelé, avec un bonheur d'expression qui n'est pas d'abord une trouvaille de style : *La Patrie se fait tous les jours* (1).

« Textes français. » A quel point ils le sont, à quel point ils ne pourraient pas être autre chose que cela, des textes et qui sont français, il faut les lire pour le comprendre. La littérature française, c'est beaucoup de choses contradictoires; et qu'elles soient contradictoires forme son premier caractère. Mais d'abord ces choses dites ne sont pas seulement de la littérature. Elles sont dites avec un grand souci littéraire, parce que le soin de l'expression garantit, et va parfois jusqu'à forcer la qualité de ce qui est exprimé. Ce n'est là qu'une grâce et un sérieux de plus : ce qui s'écrit est de l'homme même, voilà le vrai fond de nos lettres.

De l'homme; non point seulement l'homme. Il s'exprime, mais après s'être interrogé. Et ce qu'il exprime est d'abord cette interrogation; c'est par elle qu'on mesure l'étendue de sa curiosité, la forme de son angoisse, le sens de son inquiétude, l'intensité, l'honnêteté de sa recherche : tout ce qui le définit, enfin. La lucidité n'est pas toujours le premier de ses dons, elle demeure son premier souci. Et si, parmi ces hommes qui écrivent le français, l'on en voit un bon nombre plus concertés que sincères, l'exercice même de ces feintes, les raisons qu'on en démêle, l'image à la composition de laquelle elles tendent, les révèlent bien mieux qu'une bonne grosse explosion toute simple du tempérament, que l'étalage ingénu de l'instinct. Car, au bout du compte, il s'agit moins de s'exprimer que de se connaître, et de se connaître dans son rapport avec tous les aspects de l'univers et tous les êtres qui le peuplent, outre Celui qui l'a créé. L'écrivain français est pour lui-même un témoin, ou le lieu du drame, bien plutôt que l'acteur : mais il est lui-même, et essentiellement, l'auteur. L'espèce Chateaubriand est rare, chez qui l'expression passe l'interro-

(1) Jean Paulhan et Dominique Aury. Textes français 1939-1945. Editions de Minuit.

gation; Proust, au contraire, représente à merveille, poussé jusqu'à l'excès, la domination souveraine de l'auteur sur un homme réduit à n'être plus qu'un insignifiant instrument de recherche. J'entends bien qu'on objectera : cet instrument de recherche était, du moins, merveilleusement ajusté et sensible. Et je répondrai qu'on a tort, que tout l'ajustement et toute la sensibilité étaient le privilège exclusif d'un artiste prodigieusement doué et aussi habile que doué, tirant parti de ce laboratoire de fortune dans lequel la nature l'avait installé pour mettre son génie à l'épreuve. Et peut-être l'éclat même et l'avidité de sa présence de chercheur frémisssant avaient-ils offusqué jusqu'à l'éteindre et dévorer jusqu'à le rendre absent le pâle et fragile personnage de chair, Marcel Proust, livré par son père et sa mère à l'implacable Démiurge Proust pour qu'il en sorte un univers.

●

Ce double rôle de témoin et de quêteur passionné, les soixante écrivains rassemblés par Jean Paulhan et Dominique Aury dans *La Patrie se fait tous les jours* l'ont joué devant l'événement porté à son extrême intensité, eux-mêmes dans le plein de leur présence et le frémissement le moins gratuit de leur interrogation. De 1939 — entre Münich et la guerre — à 1945 — après la reddition de l'Allemagne et le retour des prisonniers et des déportés — des Français (et les plus lucides étaient aussi les plus bouleversés) ont vécu dans une suite d'états moraux et mentaux portés au paroxysme : du comble de l'angoisse (après la première et si vaine humiliation de Münich) au comble de la honte; du fond du désespoir aux crêtes de la colère, à la rigueur du refus, à la découverte incroyable de bassesses, d'horreurs, de cruautés et de souffrances qui passaient l'imagination des esprits les plus misanthropes comme des cœurs les plus tendres; du choix volontaire du sacrifice total à l'attente la plus gonflée d'espoir, à l'éclatement printanier de la victoire et de la joie, à la profusion de nouvelles espérances plus savoureuses encore, quand à la saison où les fleurs dépliées s'échappent des bourgeons succède celle où se forment les fruits. Où l'on croit voir se former les fruits.

Le recueil s'arrête avant la saison des désillusions amères. Pourquoi le poursuivre, en effet? On est sorti du paroxysme pour retomber, de haut, dans le courant des êtres et des choses et la médiocrité des hommes rendus à leur taille moyenne — si grands naguère, ou si petits. Moment plat du réveil, en attendant un nouveau départ vers le songe, fût-il un cauchemar. Dans ces heures décolorées où l'histoire se prépare et déjà, aux yeux de quelques-uns, se préfigure, il n'est plus besoin d'assembler des témoins qui, tout à la fois, regardent, prennent part et portent témoignage. Chacun s'occupe de son côté; le chœur est rompu et les voix qui s'y confondaient reprennent leur chant solitaire, sur

les orgues, la contrebasse, le violon, la clarinette ou l'orgue de Barbarie.

J'avais déjà lu deux anthologies de la résistance. La première a paru en Suisse, pendant l'occupation et par les soins de Jean Lescure (2). Il ne pouvait naturellement, à cette époque, y être parlé de la résistance même. Mais les auteurs groupés incarnaient, comme il est dit dans une note des éditeurs, « les diverses nuances de l'art et de la pensée actuellement fidèles en France, à un idéal de liberté ». On ne pouvait guère aller plus loin dans la définition : c'est assez déjà pour nous rendre suspects. En fait, les textes recueillis étaient fort beaux, et beaucoup admirables. Ils portaient un éclatant témoignage de la pérennité de l'esprit français quand, échappant au souterrain, il osait se manifester, en prenant ses risques, dans un libre pays voisin. Le partage des eaux s'était accompli. La table des matières composait un palmarès des écrivains qui, en effet, avaient résisté.

J'ai reçu la deuxième anthologie trois mois après mon retour des camps. Pierre Seghers y avait réuni des textes de ceux qui avaient subi la geôle ou le camp de concentration (3), qui étaient sortis des liens ou qui y avaient péri. Ici les témoignages étaient directs. Si directs que la plupart étaient des récits, des souvenirs, des preuves et des cris, sans transposition, sans assimilation, présentés dans la nudité de l'impression, avant tout prolongement. Le témoin, cette fois, était une victime; elle montrait ses plaies.

L'anthologie nouvelle, de toutes est la plus complète, la plus riche, la plus significative, et d'abord la mieux choisie. Jean Paulhan et Dominique Aury y ont apporté beaucoup plus encore que des soins attentifs, des scrupules et des rigueurs : l'intelligence la plus fervente avec un goût sans défaut. Toutes les nuances y brillent d'un même feu, tous les aspects s'y retrouvent, tous les accents s'y font entendre. En vérité, l'on comprend, à lire ces pages inépuisables, comment « la patrie se fait tous les jours ». Elle se tisse tous les jours, tous les jours un pan d'étoffe neuve s'ajoute à cette longue et inusable traîne qui porte sur sa première frange, brodés en écriture mérovingienne, des mots latins que Cicéron n'aurait pas reconnus.

C'est que, tous les jours il se passe des choses; mais, davantage, tous les jours il se pense, il se sent, il s'écrit des choses; et que la continuité n'est pas dans les faits — dont chacun change tout le temps avec la mémoire qui le retient et l'esprit qui l'examine — elle est dans le langage, dans une certaine façon parfaitement harmonieuse (si diverses qu'en puissent être les modes) d'éprouver et d'exprimer, l'impression et l'expression si bien jointes ensemble et déterminées l'une par l'autre qu'on ne peut pas les distinguer sans toutes deux les exténuer.

(2) *Domaine Français*, Genève, éditions des Trois Collines.
(3) *Ecrivains en prison*, Paris, Pierre Seghers.

« Ils nous présentent en fait — dit, en parlant des deux éditeurs, la prière d'insérer — le premier manuel de littérature engagée. Engagée dans ce qui est déjà l'histoire à l'usage des enfants. »

L'histoire est toujours à l'usage des enfants; c'est un jouet qu'on offre à ces faiseurs de merveilles. Mais ici, la littérature est engagée, non point comme on s'engage pour la durée de la guerre, mais comme on s'engage sur une route, sans savoir où l'on veut aller, mais en sachant qu'on veut aller et pour savoir où l'on aboutira. Aussi, pour faire le chemin. On regarde devant, derrière, en quête des signes que chacun découvre à l'horizon et qui sont invisibles aux autres. On sent fortement sa propre présence, plantée comme une antenne sensible à certaines ondes, sourde aux autres et par là muette. Témoins, explicateurs et chantres, tous, du moins, posent au départ la même question, qui est pour eux comme pour tous, question de vie ou de mort. Peu importe qu'ensuite ils se dispersent, ceux qui vont vite et les traînards, ceux qui vont droit, ceux qui s'égarent. Ils sont tous en quête de l'homme, que cela s'appelle la liberté, la patrie, l'humanité, l'univers, l'instinct, ou la raison, ou Dieu, le mot de l'énigme n'a pas changé, depuis qu'Œdipe l'a prononcé, sans pourtant résoudre l'énigme.

Louis Martin-Chauffier.

Franz Villier. VIE ET MORT DE RICHARD WINSLOW (Ed. du Bélier).

Ce roman fait revivre l'époque d'Elisabeth d'Angleterre. Mœurs rudes, triviales, cruelles. Le héros, dont nous connaissons aux premiers chapitres l'amoureux exploit qui provoqua sa venue au monde, devient acteur célèbre dans les rôles de femmes qu'il tient comme c'était la coutume dans les pièces de Shakespeare et de Marlowe. Il se marie, a des enfants, et s'étant fait puritain, s'embarque pour l'Amérique où il meurt.

L'admirable dans cette œuvre, c'est qu'elle semble vraiment avoir mûri sur les lieux mêmes qu'elle évoque. Et l'étrange audace de sa forme, où vient s'insérer en pleine action une pièce de théâtre dont les personnages appartiennent au roman, son langage lyrique, rendent la lecture de Franz Villiers captivante jusqu'à la dernière page. On tient même que ce livre ravira les lettrés, de même que Shakespeare passionnera le grand public.

YÉFIME.

Georges Govy. SANG RUSSE (Ed. du Seuil).

Répandu, le sang russe l'a été généreusement pendant la guerre civile. Mais il y a la manière. Ce n'était pas la même d'un côté comme de l'autre. Les Blancs, parce **que la mort était leur seul recours à l'absolu, face à l'absolu de la révolution rouge. Les officiers tzaristes se disputent entre eux, exhalent leur « âme slave »; les rouges se surveillent mutuellement, tout** en prédisant l'avenir. De part et d'autre, on parle beaucoup avant de faire parler la poudre. Mais tout ceci reste constamment vrai, quoique les silhouettes de personnages apparaissent parfois trop habilement typées. Le livre se lit d'une traite, comme un film se regarde.

Y.

Robert Margerit. LE VIN DES VENDANGEURS (Ed. Colbert),

Nouvelle et laborieuse version des *Déracinés.* On n'en peut dire davantage.

Y.

Georges Vergne. AU CARREFOUR D'EUROPE. — MORTS DE NOTRE JEUNESSE (Ed. du Sagittaire).

Moins pénible dans les nouvelles (qui dépeignent l'internationale du S. T. O. en Allemagne) que dans le roman (milieu d'étudiants toulousains), le « style » de l'auteur, qui a beaucoup appris chez Céline

et un peu chez J. Joyce, n'arrive jamais à dégager autre chose qu'une vulgarité insupportable.

Y.

Jean Dubuffet. PROSPECTUS AUX AMATEURS DE TOUT GENRE (Ed. Gallimard).

Mélange de prose, théorique, descriptive, sociologique, pouvant servir à tout. N'effraie pas, comme les œuvres plutôt noires du peintre, les petits enfants, mais risque de les ennuyer. Par contre, divertit les grandes personnes, les poètes, les esthètes. Ceci pour servir de précision au titre. — Y.

Dominique Rolin. LES DEUX SŒURS (Denoël).

Parce qu'elle a oublié de parler d'elle, des variations de son âme, des métamorphoses ou du cheminement de son caractère, parce qu'elle nous a épargné journal intime et confidences, et tout le bagage d'égoïsme que nous imposent fréquemment les jeunes romancières, Dominique Rolin vient de réussir quelque chose qui ne vieillira point.

Deux sœurs : la méchanceté de l'une, la bonté martyrisée de l'autre tracent les plans du roman. C'est à partir d'elles deux, surtout de cette diabolique Ophélia, au nom de fée, que croîtront les décors et le temps, le climat glacé d'une région mal définie, et toutes ces exclamations mi-flamandes, mi-nordiques que jettent dans les tavernes les ivrognes altérés.

Dominique Rolin sait rester à mi-chemin de la caricature et de la féerie. Ses personnages reprennent dans le dialogue la vérité qu'ils avaient abandonnée au profit de la légende dans les descriptions abondantes autant qu'irréelles. Il y a des bijoux, des tapis de haute laine, des robes rouges, des palais somptueux et Wolfenzang, le château délabré d'où Ophélia chassera Godeliva enceinte, son aînée, après lui avoir dérobé son fiancé. Viennent les jours mornes : la solitude de Godeliva avec sa fille Hedwige dans une ville. Laquelle? La Ville, la ville anonyme qui comptera peu dans la vie et les souvenirs de Godeliva. Sans argent, elle se livre aux cœurs flétris des vieillards généreux. Son inconduite, qui ne souille en rien sa pureté, rappelle Sonia de « Crime et Châtiment » qui ne possédait pas plus qu'elle le visage de l'emploi.

Silencieuse, derrière les réactions de ses créatures, Dominique Rolin nous entraîne du drame cocasse à la gaîté tragique :

« *Es-tu passée à côté d'elle? Dis, as-tu senti comme elle sentait mauvais?... Réponds, réponds! C'est l'odeur de la mort, je suis beaucoup plus jeune que toi, et pourtant je connais mieux les choses. Mme Marta va mourir!* »

Sa mère, Ophélia la décrit ainsi. C'est la même Ophélia qui, trente années plus tard, devenue sourde et riche, recevra de sa fille Gertrude des déclarations d'amour qu'elle ne comprendra pas : « *Salope, salope, salope! avant de se dégager des mains d'Ophélia Berg, elle lui effleura le front d'un baiser.* »

Godeliva, belle, engendra la beauté, mais la haineuse Ophélia a déchaîné la haine. Il ne nous appartient pas de la considérer comme un symbole et nous pouvons apprécier en tant que simple anecdote cette histoire plus vraie que vraisemblable.

CLAUDIE PLANET.

Marcel Pagnol. NOTES SUR LE RIRE (Nagel, éd.).

Parce qu'il est la plus humaine des attitudes, le rire est particulièrement rebelle à l'analyse et à l'explication. On croit avoir enfin découvert cette *vis comica* qui déclenche dans tous les cas la rayonnante explosion, et puis on s'aperçoit qu'on a laissé passer l'essentiel, qui est le mystérieux rapport entre la personne du rieur et l'objet de son rire.

Ainsi l'on ne saurait se ranger tout à fait à l'avis donné ici que le rire est toujours provoqué par un sentiment de supériorité. On peut rire à la beauté du monde, quand même on en a peu l'occasion.

Ceci dit, ces *Notes* se lisent avec plaisir, si l'on veut bien ne pas les aborder avec tout un attirail philosophique. Non, Pagnol n'est pas Bergson. Mais il est inutile d'y insister puisqu'il nous en prévient. Pagnol se montre honnête homme, ce qui n'est déjà pas mal, d'une honnêteté un peu bravée par le soleil de Marseille.

ROGER PAYET-BURIN.

Pierre Molaine. HAUTES ŒUVRES (Corrêa, éd.).

Un fou se confesse. Pas un fou qui se prend pour Napoléon, ou qui voit des fantômes, pas un fou ordinaire. Celui-ci voulait châtier l'humanité de ses turpitudes, se faire l'instrument d'une justice transcendante implacable. Il a demandé d'abord à Dieu d'être son intercesseur. Mais Dieu lui-même

pèche par faiblesse. Alors il s'est tourné vers Satan.

Satan l'a agréé, l'a investi de ses ruses, fait pénétrer dans une famille bourgeoise pour la ronger et la ruiner. Résultat complet. Mais qui a gagné, sinon Satan? Dans la même maison de déments se croisent la pitoyable victime et son bourreau devenu fou d'orgueil.

Le plus « inactuel » des livres. Et pourtant, par sa sécheresse, sa dureté, et disons-le, sa profondeur, un livre passionnant.

R. P.-B.

LA POÉSIE

LES POEMES DE PIERRE LOUYS (1). — Etablie, oui, avec le soin le plus minutieux, et commentée avec clairvoyance, parfois jusqu'à l'excès du scrupule, par Yves-Gérard Le Dantec, de qui l'on a pu apprécier les savantes éditions de Baudelaire et d'Edgar Allan Poe, celle-ci donnée pour définitive, l'édition des Poèmes de Pierre Louys est faite dans le dessein, qu'on ne saurait trop louer, d'exalter l'admirable, impeccable et lumineux poète que fut Pierre Louys au rang qui lui est dû, je veux dire au premier. Il est, dans la plus grande partie de son œuvre poétique comme en toute son œuvre de prosateur, d'une sensualité ardente et raffinée, mais, en plus, et toujours, d'une élégance parfaite, du goût le plus sûr, qui ne se dément en aucune circonstance. Est-il véritable, comme on l'entend parfois déplorer, que le charme de sa prose ait détourné du poète l'attention des lecteurs? J'ai peine à le croire. Tant de séduction qui puisse attacher l'admiration aux pages exquises, les plus pures des *Aventures du Roi Pausole* et spécialement de *La Femme et le Pantin*, ou encore de *Psyché*, par la modulation, l'inflexion, la force d'incantation de maintes phrases imagées, s'accorde aux subtils accents lyriques dont regorgent les *Chansons de Bilitis :* le succès n'en fut pas moindre que celui de ses romans. Simplement, ses premiers poèmes, sous le titre d'*Astarté*, n'ont été tirés, en 1891, qu'à cent exemplaires; ses *Poésies* n'ont été réunies et publiées, pour la première fois, qu'en 1927 (édition Crès), deux ans après sa mort. Sa réputation d'écrivain en prose était faite auprès du public lettré; en dehors de ses pairs, de ses amis et d'un certain nombre d'amateurs avertis, bien rares ceux qu'une curiosité nécessaire attira à les parcourir, surtout à les sentir, à les estimer à leur valeur.

Maintenant, grâce à la docte et patiente dilection d'Yves-Gérard Le Dantec, les deux tomes où tout ce que Pierre Louys a produit de vers, jusqu'aux plus infimes broutilles de sa verve toujours en éveil, ironique ou moqueuse, se trouve rassemblé, comptent environ 900 pages, mais que remplissent aussi les commentaires et élucidations minutieuses du savant publicateur.

Le premier tome, outre l'essentielle et succincte *Poétique*, où se concentre le *Credo du Poète*, et les strophes suprêmes intitulées

(1) Edition définitive en deux tomes, établie par Yves-Gérard Le Dantec (Albin Michel).

Isthi, qui sont placées au début du volume, renferme toutes les poésies publiées de son vivant par le poète dans les revues ou confiées à des anthologies : *Astarté*, vingt-cinq poèmes 1891, groupées sous les titres généraux d'*Iris*, d'*Hivernales*, d'*Aquarelles Passionnées*, de *Stances*, avec ces chefs-d'œuvre prodigieux, *Prière de l'Adolescente*, *Subscriptum tumulo Johannis Secundi*, et l'émouvant *Pervigilium Mortis* :

Psyché, ma sœur, écoute immobile, et frissonne...

Autres Stances enfin et ces *Derniers Vers*, d'un accent qui déchire et trouble l'âme du lecteur du même trouble déchirant dont, farouche et fier encore, Pierre Louys fut possédé au dernier tournant de sa vie.

La moitié du volume s'emplit d'un *Appendice à Poétique*, passionnant pour tout poète, d'une bibliographie diligemment établie, de *Notes et Variantes* des plus précieuses, dont la lecture démontre à quel point extrême Pierre Louys était anxieux du plus petit détail à introduire dans ses poèmes, et le prix qu'il attachait aux remarques et observations qu'à l'occasion lui adressaient ses pairs en qui il se confiait, Paul Valéry par-dessus tout autre. Il raillait quelquefois les réserves de ses correspondants; il en tirait parti presque toujours, soit qu'il les repoussât ou qu'il les adoptât. Ceux qui ignorent ou méconnaissent les tourments où se débat l'esprit du poète quand il médite, compose et relit son ouvrage, comprendront, je suppose, s'ils parcourent ces *Notes et Variantes*, le martyre de cette divine fonction, et l'orgueilleuse joie où cette torturante agonie peut aboutir à mesure qu'on se sent approché de l'idée de perfection qu'on porte tacitement en soi.

De quelles œuvres, de quelles productions, après cette complète magnificence du tome premier, se remplira le second? Des poèmes de jeunesse, dont Louys n'avait point envisagé désirable la publication, de poèmes abandonnés, des séries surtout qu'Yves-Gérard Le Dantec dénomme *Fantaisies*, ou, avec un certain élan facétieux, les *Inscriptions et Belles Lettres*, plus, enfin, un non moindre appareil de *Notes et Variantes* que celles du tome initial. De ces fantaisies, il en est certaines qui sont spirituelles, galamment troussées, des épigrammes un peu vives, des galanteries tantôt saines et délicates, d'autres fois assez suspectes. J'aurais aimé, je l'avoue, que le collecteur de l'œuvre de Louys ait usé par endroits de plus de discrétion. J'ai l'impression que Louys eût été douloureusement affecté de voir livrer à la publicité des improvisations pas toujours d'une forme irréprochable, ou qui fussent de nature à blesser la susceptibilité de quelques proches, peut-être de quelques indifférents qu'il se serait gardé d'offenser publiquement. Je sais bien à quel trafic éhonté se livrèrent les personnages qui, lors de son décès, ont détenu entre leurs

mains ses feuillets manuscrits. Le Dantec signale et flétrit cet abus, mais, à son avis, le méfait étant accompli, il n'y a plus d'hésitation qui doive intervenir : ce qui est publié, à l'exception tout au plus d'un certain nombre d'ignominies qu'il juge excessives, doit être reproduit dans le recueil d'une œuvre qui veut être complète. La limite à ne pas franchir peut difficilement se définir. Selon moi, et, je pense, selon plusieurs autres, Yves-Gérard Le Dantec n'aurait rien compromis à être plus sévère, ou s'il aime mieux que je dise ainsi, à être plus austère. Je n'y mets pas de pudibonderie, on peut me croire, mais, un grand poète justement admiré, si au cours de sa carrière il s'est distrait à des jeux d'un goût douteux, peut seul décider s'il y a lieu de les publier. C'est un grand manque de respect envers sa mémoire de faire en son nom ce qu'il n'a voulu faire lui-même. On n'a d'autre droit si on l'admire, que de produire au jour ce qui tend à augmenter et non à diminuer, par la publication de quelques regrettables turpitudes, l'enthousiasme, l'admiration totale qu'il sied de lui vouer.

Pierre Louys est un poète de la taille des plus grands. Le monument que lui dresse Yves-Gérard Le Dantec est digne de lui dans sa gloire, par les textes et commentaires du premier volume et peut-être aussi par la moitié du second. Le surplus est de trop.

●

HOMMAGE A RAOUL BOGGIO (1899-1947). — Raoul Boggio, après une très longue et douloureuse maladie, est mort le 4 mars dernier, à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il n'était point militaire de carrière, mais officier de réserve, lieutenant au moment de la mobilisation. Après deux ans de captivité en Allemagne, en raison de son âge et de sa situation de famille, il lui fut donné de rentrer en France; il s'inscrivit dans un centre de résistance, et se refusa de quitter l'uniforme sous lequel il estimait, jusqu'à la conclusion toujours retardée de la paix, qu'il était de son devoir de servir son pays.

Boggio était l'homme exemplaire du devoir dépourvu de tout élément de fanfaronnerie; son dévouement en éveil constant se manifestait uniquement par des actes positifs, discrets, et ne se donnait jamais en spectacle. Il avait la réclame en horreur, de même que la moindre vantardise. Lorsque, l'an dernier, quelques-uns des poètes ses amis résolurent de lui faire obtenir le prix Moréas, qu'il partagea avec Louis Emié, il leur fallut agir à son insu, et le succès de sa candidature lui fut une surprise à laquelle il ne pouvait pas s'attendre.

La netteté, la franchise de son caractère ont probablement nui quelque peu à la diffusion de sa belle œuvre poétique. Qu'importe? Un petit nombre de lecteurs lui suffisait; il les savait fidèles et sincèrement attachés; leur assentiment lui était précieux, il ne

comprenait point qu'on s'efforçât de gagner une réputation littéraire au moyen de complaisantes lâchetés ou de politesses intéressées. Il attendait son heure, patiemment, l'estime de plusieurs d'entre ses pairs lui était garante qu'elle lui viendrait, durable et, selon son intime espoir, très pure. La pureté était la marque de son génie et de son art. Successivement, ses recueils de vers : *Rythme de mon Berceau*, 1929; *La double Image*, 1933; *Nuance*, 1940, et *Témoignage*, 1944, s'emplissaient du frisson parfumé de ses extases, de ses joies d'enfance, des belles ombres ferventes et des songes de son adolescence, de musicales féeries, des joies, aussi des tristesses exaltant ses émerveillements de la beauté du monde et des merveilles de l'art; enfin, des échos de l'âge plus mûr, les dures épreuves des années troublées par la guerre, les délices de la rentrée au foyer, parmi ses enfants, la compagne justement aimée et admirable de sa vie, et sa mère vénérée qu'il a su si bien chanter dans ses vers.

Mais ce n'est ici le moment d'étudier la valeur profonde de sa production poétique. Je ne prétends à rien de plus qu'à saluer, le cœur serré, le départ de mon ami, ce poète que j'admire comme je le chéris, et à recommander à l'attention des lettrés qui accordent à mes suggestions critiques quelque importance, ce beau poète sensible et fier, Raoul Boggio, désormais acquis à l'éternité.

André Fontainas.

L'ARDENT DÉLIRE, par *Charles d'Eternod* (Editions du Groupe Jean Violette, Genève). — L'œuvre importante de Charles d'Eternod, en vers et en prose, est l'hommage le plus émouvant rendu à la culture gréco-latine dont la France est l'héritière incontestée dans sa plus pure tradition, par un poète de Suisse Romande. Ronsardisant, il a refait pour son propre compte l'expérience moreassienne du Pèlerin passionné, sans s'affranchir toutefois des mètres rigoureusement traditionnels. Comme Moréas il aboutit à la forme la plus noble et la plus parfaite du lyrisme apollinien : la stance. L'ardent délire est un chant continu qui se développe en doubles quatrains d'une rigueur sans défaillance. Il y traduit la nostalgie qu'il éprouve des rivages méditerranéens et de la splendeur dépouillée de leurs lignes mesurées. C'est certainement le recueil le plus parfait qu'il nous ait donné à ce jour.

DÉSOLATION, par *Gabriela-Mistral* (Editions Nagel, Paris). — La poésie, perpétuelle hésitation entre le sens et le son, comme l'a écrit Paul Valéry, est de ce fait difficilement transmissible d'une langue à une autre. Seul le sentiment poétique peut franchir les incertitudes d'un langage étranger. Une traduction littérale ne peut être fidèle. C'est pourquoi nous louerons MM. Audiberti, Audisio, Guillot de Rode, Ventura Gassol et René Tavernier d'avoir appliqué leurs soins à adapter au langage français ces poèmes de langue espagnole. Grâce à leur procédé, nous avons tout de suite le sentiment de nous trouver en présence d'un poète du premier rang. Il y a dans ce recueil une grandeur austère à laquelle l'amour et la souffrance mystiques donnent une résonance mystérieuse et puissante. La méditation de la Passion du Christ est intimement mêlée à la quotidienneté de la vie réelle. Voilà un grand livre, en vérité, et que l'on gardera à portée de la main.

POÈMES (Buenos-Aires); NUAGES (Editions Pocal, à Sao-Paulo, Brésil), par *Riad-Malouf*. — C'est aussi d'Amérique du Sud que nous viennent ces deux livres. Les poèmes de Riad-Malouf tiennent assez du haï-kaï. C'est pourquoi l'usage, en de si courtes pièces, qui ne valent que par la notation rapide des sensations fugitives, de rythmes abso-

lument libérés de toute mesure fixe, semble paradoxal. Quelques images inattendues frappent l'attention du lecteur. Mais la forme trop lâchée ne leur confère pas un relief suffisant et on le regrette parfois.

CHANTS DE MON AME, par *Hubert Gravereaux* (Les Reflets littéraires, Paris). — Le sonnet préface de Maurice Rostand qui tient lieu de frontispice à cette plaquette nous éclaire suffisamment sur l'esthétique dont se réclame Hubert Gravereaux. Ses vers tentent d'exprimer une poésie toute subjective et qui jamais n'atteint à des accents révélateurs d'une personnalité nettement caractérisée. On y rencontre parfois d'agréables images. Mais une forme souvent trop négligée n'en fixe pas assez fermement le contour. Une sévérité plus grande envers soi-même, un choix plus difficile de ce qui mérite vraiment d'être conservé donneraient plus de consistance à des poèmes qui témoignent cependant d'une sensibilité véritable.

LES SORTILÈGES BLEUS, par *Colette Benoite* (Les cahiers poétiques français). — Mme Colette Benoite sait faire les vers et elle les fait souvent très bien. C'est sans doute le premier recueil publié de cet auteur et ce petit livre nous est une heureuse découverte. D'une technique habile, d'une facture irréprochable selon les lois exigeantes de la prosodie traditionnelle, ces poèmes révèlent un souci de la composition qui est assez rare aujourd'hui. Ses vers chantent et expriment délicatement des sentiments nobles et mélancoliques et traduisent des nuances raffinées. Mme Colette Benoite n'a pas, Dieu merci! contracté le virus de l'originalité à tout prix. Elle invente une charmante mélodie qu'elle traduit simplement par des moyens depuis longtemps éprouvés. Certaines inflexions de son chant nous révèlent ses maîtres; ce sont les meilleurs : Verlaine, Banville, Régnier. L'intermède féerique qui couronne ce livre et lui donne son titre est d'une ravissante fantaisie. Beaucoup de simplicité dans le ton, une rare distinction d'expression, ce petit livre nous a enchanté.

LA ROUTE ÉCARLATE, LES VOIX HUMAINES, par *Robert de Bédarieux* (les éditions Pierre de Ronsard). — Robert de Bédarieux est membre de cette Académie Ronsard qui se forma, il y a peu, pour défendre et illustrer la poésie contemporaine de tradition classique. Il y fallait, en ces temps anarchiques, un certain courage. Sans doute en fallait-il encore beaucoup plus pour oser présenter au public un poème épique. Le Français, a-t-on dit, n'a pas la tête épique. On a eu tort. Chaque siècle a connu des essais plus ou moins heureux de ce genre difficile. Les temps douloureux où fut marchandée la gloire que notre poète a choisi de chanter ne sont pas légendaires. La tentative était hardie et si Robert de Bédarieux n'y a point toujours également réussi, du moins doit-on lui savoir gré de l'avoir tenté. Certains de ces poèmes ont l'accent de la puissance, le vers est généralement bien frappé. Cet ouvrage est d'un mérite certain.

LE FUTUR ANTÉRIEUR, par *Pierre Seghers* (Editions de Minuit). — Sous ce titre un peu sibyllin et grammatical, Pierre Seghers dont la présentation n'est plus à faire au public, a réuni divers recueils qui avaient paru dans la clandestinité. Une note tendancieusement bibliographique nous en informe à la fin du volume. Nous le savions de reste et cela n'a rien à voir avec la poésie. Les poèmes que pour notre part nous louerons le plus volontiers sont ceux où Pierre Seghers a canalisé la force de son lyrisme entre les digues d'une prosodie plus serrée et qui se rapproche beaucoup de la tradition classique: « Dans la nuit », « Carré blanc », la très belle « Invocation aux planètes » et très particulièrement « les jardins de Murcie ». Nous confessons là un goût purement personnel et ne condamnons point pour autant une forme plus affranchie si elle est révélatrice de beauté. Le sentiment qui inspire les poèmes de Seghers est toujours noble et son émotion est communicative. En dehors de sa valeur poétique propre, le grand intérêt de ce livre est de nous faire sentir la démarche de l'évolution esthétique de ce poète qui n'est jamais indifférent.

FRANCO DE PORT, par *Georges Vergnes* (Editions de la Tête Noire, à Albi). — Ce message d'un prisonnier est bien émouvant et les sentiments qu'il exprime en rythmes de chanson en accusent la noblesse et la simple grandeur. Il y a beaucoup d'accent dans ces poèmes francs en leur musique gaillarde et cela vous prend au cœur.

J. POURTAL DE LADÉVÈZE.

LE THÉATRE

LA CRISE DU THEATRE. — On parle beaucoup d'une crise du théâtre. Ce n'est pas sans motif. La vérité est que la situation du théâtre français, considéré en tant qu'exploitation, est à peu près désespérée (si c'est de l'art dramatique proprement dit qu'on veut parler, il en va tout autrement). Il n'est guère de salle aujourd'hui qui ne vive avec difficulté, et beaucoup même ne prolongent une existence moribonde qu'en recourant aux expédients. Sans les subventions que distribue assez généreusement la Direction Générale des Théâtres, bien des entreprises seraient déjà liquidées. Savoir si ces subventions sont toujours accordées avec discernement, ce n'est pas aujourd'hui notre propos. Au reste, c'est une question dont il est presque impossible de parler, non par prudence et par respect humain, mais parce que les décisions de la commission officielle chargée de répartir les fonds demeurent entourées d'un certain mystère, quand elles devraient être publiées : c'est bien le moins que les contribuables soient éclairés sur l'usage qu'on fait de leurs deniers. Le principe de ces subventions est excellent. Dans la pratique, je doute qu'il en soit de même. Autant il est légitime que l'Etat encourage par des sommes importantes les manifestations dramatiques qui sont de nature à servir le rayonnement de l'esprit français, autant je trouve regrettable qu'on en soit venu à multiplier parallèlement le système des détaxations. L'égalité fiscale me paraît l'une des formes essentielles de l'égalité tout court, et il n'y a pas de raison valable pour qu'un directeur soit affligé d'un lourd coefficient de taxes diverses, quand son voisin se trouve exonéré de plus de la moitié. A ce compte, pourquoi ne pas étendre le même procédé aux éditeurs et aux écrivains? Les galeries d'art, les salles de concert auraient également leur tour. On en viendrait fatalement à favoriser, non plus certaines œuvres (et les œuvres importent seules), mais certains hommes. Des confrères de bonne foi, et généralement bien informés, m'assurent qu'en matière de théâtre il en va déjà de la sorte. C'est un problème sur quoi j'ai trop peu de lumières pour prendre l'imputation à mon compte. Mais quoi qu'il en soit, et même en la supposant fausse, comme je veux croire, elle peut devenir exacte un jour. Il importe de prévenir le mal en agissant à temps, et ce n'est pas de solutions à la petite semaine ni de palliatifs roublards qu'a besoin notre théâtre pour retrouver sa vigueur, c'est d'une réforme en profondeur. Son état actuel relève du vice fondamental de notre époque, qui est l'absence d'une politique générale, cohérente et concertée.

Il est bien remarquable que les maux dont pâtit aujourd'hui la scène française atteignent toutes les salles et concernent tous les genres. Naguère, la situation était fort différente, et l'on

pouvait se lamenter à bon droit, environ 1900, quand Lugné-Poe s'endettait à l'*Œuvre* tandis que le « boulevard » regorgeait d'argent. Alors on eût compris que l'Etat (qui n'en faisait rien) intervînt en faveur des spectacles désintéressés, pour rétablir la balance. Mais à présent, les circonstances sont telles qu'à moins d'un succès inouï, tout spectacle est assuré d'être déficitaire, et il faudra bientôt autant d'héroïsme à un directeur pour monter M. Mouezy-Eon que pour monter M. Paul Claudel. C'est là précisément ce qui est anormal. On peut bien regretter qu'une pièce vulgaire attire plus de monde qu'un ouvrage un peu raffiné, voilà pourtant qui est inscrit dans la nature humaine, et la chose est de tous les temps. Ce qui est nouveau, c'est que toute exploitation théâtrale quelle qu'elle soit tende à devenir, sauf miracle, impossible. La question est d'ordre économique et non pas d'ordre spirituel : c'est en quoi elle constitue très précisément une affaire de gouvernement.

Les phénomènes qui ont peu à peu conduit notre théâtre au point mortel où il en est sont anciens et nombreux; si évidents, au reste, qu'il suffira de les énumérer. Dès la première guerre mondiale, la concurrence du cinéma commençait d'être dommageable au théâtre et tuait lentement les scènes de province, comme, à Paris, les salles de quartier. La radio, en fournissant à chaque famille des prétextes à se divertir chez soi, n'a fait un peu plus tard qu'ajouter à cette désertion du public. Parallèlement, comme d'habitude des films avaient rendu les spectateurs plus exigeants quant aux décors et aux accessoires, les directeurs de théâtre qui prétendaient lutter sur ce terrain voyaient leurs frais augmenter dans des proportions notables. Nombre d'auteurs eurent le tort de les suivre et de transporter cette bataille inégale sur le plan de la technique littéraire. Ce fut le temps des pièces découpées en tableaux, qui, d'une part, multipliaient la dépense, et d'autre part achevaient de perdre l'art dramatique dans l'esprit des assistants : car une pièce se détruit elle-même si elle cesse d'offrir une action fortement ramassée en peu d'épisodes, pour éparpiller son intérêt dans une succession hachée de moments trop brefs. Ainsi le théâtre contribuait-il à précipiter sa propre disgrâce. Les exigences sans cesse croissantes du fisc ont fait le reste, et cette dernière taxe de 18 % qui assimile les spectacles dramatiques à une industrie de luxe, comme si leur rôle n'était pas autrement nécessaire que celui des bars et des boîtes de nuit.

Pourtant, supposé même que le fisc fût assez intelligent pour comprendre son erreur, et revenir sur une mesure qui est parfaitement faite pour supprimer dans un bref avenir toute contribution par la faillite des directeurs contribuables, une détaxation générale ne suffirait pas à sauver l'ensemble des établissements parisiens. Aucun calcul théorique ne peut per-

mettre de fixer avec certitude le nombre de salles de théâtre qui peuvent régulièrement subsister dans Paris, côte à côte avec les salles de cinéma. Trop de facteurs mobiles interviennent d'ailleurs dans cet équilibre (prospérité économique, mouvement du tourisme provincial et étranger, etc...), pour qu'il ne soit pas perpétuellement modifié. Il ne s'agit donc pas d'exiger de l'Etat des garanties incompatibles avec le risque normal qui est le privilège de toute entreprise privée; mais nous sommes en droit d'attendre de lui une politique du théâtre qui soit de nature à clarifier et à assainir la situation.

Tout de même que chacun de nous, au titre de citoyen, se sentira rassuré et raffermi dans son budget personnel le jour où l'Etat aura mis de l'ordre dans les finances publiques, le théâtre français commencera d'aller mieux le jour où l'Etat aura durablement organisé son propre théâtre. Nous voilà ainsi ramenés à l'affaire de la Comédie-Française et de l'Odéon, — affaire toujours pendante, comme on dit, dans le temps que j'écris cet article, cinq semaines après la démission de M. Obey. Pour être franc, j'incline à considérer avec quelque gratitude les fâcheuses mesures arrêtées l'an dernier, quand je songe qu'elles ont déterminé Mme Madeleine Renaud et M. Jean-Louis Barrault à reprendre leur liberté, et à nous donner au Théâtre Marigny les trois admirables spectacles, deux classiques et un moderne, qui demeurent pour cette saison l'honneur et la réussite éclatante de l'art dramatique français (1). Mais que de perturbations de toutes sortes apportées dans le monde parisien des théâtres par les démissions de l'été dernier! Tant sur le plan matériel que sur le plan de l'esprit, il est essentiel que notre vie dramatique bénéficie de l'existence d'une Comédie-Française stable, laborieuse et prospère. Elle jouerait le rôle d'une manière de centre de gravité. Elle fixerait un public, elle le formerait, elle entretiendrait et propagerait le goût du théâtre. Toutes les initiatives particulières en tireraient rapidement des avantages dans tous les domaines. Je sais bien qu'il est plus aisé de faire luire ces perspectives que de les réaliser, mais enfin il y faut moins de génie que de caractère, et M. Pierre Bourdan a une belle occasion de nous faire admirer le sien en tranchant et bâtissant comme il convient. Nous crevons d'à peu près et d'ingéniosités sordides, quand la hardiesse et la simplicité constituent les seuls vrais recours.

Que l'Etat s'organise donc soi-même à Paris; qu'il envisage ensuite, avec la participation des grandes villes, de mettre sur pied des tournées théâtrales qui sauveront une part importante de notre patrimoine culturel (on a beaucoup fait dans ce sens,

(1) Je ne rappelle que pour mémoire qu'il s'agit de l'*Hamlet* de Shakespeare dans la traduction d'André Gide, des *Fausses Confidences* de Marivaux, et des *Nuits de la colère* de M. Armand Salacrou.

mais spasmodiquement, si j'ose dire, et avec un certain désordre d'esprit) ; qu'il soulage en outre, mais immédiatement, la totalité des établissements privés de l'excès des charges iniques et stupides qui pèsent sur eux : menées concurremment, ces réformes assureraient au théâtre français les conditions d'une exploitation difficile encore, certes, comme toute autre aujourd'hui, mais enfin possible. Il n'en faudrait pas davantage pour donner à notre art dramatique une impulsion décisive, car, tant en ce qui concerne le recrutement des comédiens que celui des auteurs, peut-être n'avions-nous pas depuis longtemps en France joui d'un tel ensemble de ressources. C'est le patient et long travail des Lugné-Poe, des Copeau, des Jouvet et des Dullin à qui nous en sommes redevables. Et notre temps serait bien misérable de gaspiller cet héritage.

Francis Ambrière.

LA TERMITIÈRE, de *M. Bernard-Charles Miel* (Théâtre Antoine). — Il y a des dons dramatiques réels dans cette pièce « sociale », qui pourtant ne saurait échapper aux défauts fondamentaux du genre. C'est dire qu'elle satisfait le cœur davantage que l'esprit. Les meilleurs morceaux ont pourtant une vraie puissance, et M. Miel aura sans doute un avenir. Bonne interprétation de M. Aimé Clariond, dans un style odéonesque supérieur, ce qui est assez signifier sa conscience et ses limites. MM. Michel Gudin, Maurice Dorléac et Jean Sylver, à louer pour la justesse qu'ils donnent à leurs personnages.

TOUS LES DEUX, de *M. Michel Duland* (Théâtre Antoine). — Ce spectacle passe en alternance avec le précédent. C'est l'histoire de deux amants qui finissent par se reconnaître et se convenir après huit ans de malentendus. Invraisemblable, mais ingénieuse et conduite avec brio, la pièce s'écoute avec un certain intérêt. M. Clariond y est meilleur que dans *La Termitière*, et d'une gesticulation plus supportable. Sa partenaire, Mme Jacqueline Delubac, est bien agréable à regarder; mais elle l'est moins à entendre, faute d'avoir la moindre vocation de comédienne.

LA COURSE DES ROIS, de *M. Thierry Maulnier* (Vieux-Colombier). — Une manière de tragédie, qui emprunte son sujet au mythe des Pélopides : comment Pelops triomphe à la course des chars du roi Œnomaos, par la trahison d'Hippodamie. C'est d'une langue pure et belle, pleine d'heureuses résonances. Mais la vertu proprement dramatique de la pièce est maigre, et l'interprétation masculine tout juste honorable, si Mme Marcelle Tassencourt est bonne et Mme Tania Balachova émouvante. Au total, une soirée intéressante, et un peu froide.

LE SEXE FAIBLE, de *M. Edouard Bourdet* (Théâtre de la Madeleine). — La reprise d'un des grands succès d'Edouard Bourdet, qui fit les beaux jours, ou plutôt les belles soirées de l'avant-guerre. La pièce est noire, par moments atroce, et s'achève dans un sentiment de malaise presque insupportable. Mais le public n'en rit pas moins, puisqu'il est convenu que nous sommes au boulevard et que toutes ces laideurs n'ont pas d'importance. Toute la troupe (Mmes Marguerite Pierry, Jacqueline Porel, M. José Noguero) est excellente, et M. Antoine Adam n'a pas cherché à singer feu Victor Boucher : il joue le rôle avec son propre tempérament, qui est fort sympathique. Remarqué Mlle Denise Provence, qui a de la grâce et une vraie sensibilité : peut-être une future grande artiste?

L'AN MIL, de *M. Jules Romains* (Théâtre Sarah-Bernhardt). — Dans le tome XXI des *Hommes de Bonne Volonté*, p. 215, M. Jules Romains a lui-même comparé *Knock* au théâtre de Molière. Probablement, dans un livre futur, comparera-t-il *L'an mil* au théâtre de Shakespeare. Pour le vulgaire, dont je suis, ce n'est qu'une pièce assez falote et souvent ennuyeuse, où des idées intéressantes mais peu nouvelles sont exposées avec intelligence et sur un ton de platitude. Tout l'art de M. Charles Dullin et les efforts de sa troupe ne réussissent pas à animer ce texte dépourvu du plus modeste génie.

F. A.

LE CINEMA

LIVRES. — On ne va pas se donner le ridicule de découvrir la littérature consacrée au cinéma, qui ne date pas d'hier puisque, avant cette guerre, les noms de Louis Delluc, de Georges Charensol (*Panorama du Cinéma*), de Georges Altenan (*Ça, c'est du cinéma*), et de Léon Moussinac lui étaient déjà attachés. Encore ne mentionnons-nous que quelques points de repère importants, sans souci aucun de dresser une liste exhaustive; encore n'avons-nous rien dit de l'ouvrage le plus ambitieux comme, littérairement, le mieux venu de tous : *L'histoire du cinéma* (1) de Robert Brasillach et Maurice Bardèche. A la vérité, celui-ci n'est pas appelé à subir victorieusement l'épreuve du temps. Ouvrage capital, c'est ainsi d'abord qu'il m'était apparu en son temps, et c'est bien ce qu'il était alors en effet, pour cette raison suffisante qu'il était, pour le professionnel et pour l'amateur averti, le seul livre de référence qui se voulût complet, en même temps qu'une introduction allègre et divertissante pour le profane. De nos jours, l'immense développement des ciné-clubs, la connaissance directe et passionnée des primitifs et des classiques qu'il communique à une élite nombreuse, font que nous sommes mieux en mesure de juger ce livre par rapport à son sujet (et à son objet). Il m'avait paru surprenant que les auteurs aient pu voir personnellement tant et tant de films sur lesquels ils articulaient un jugement : or, il apparaît bien aujourd'hui qu'ils se sont souvent contentés de se prononcer d'après les critiques de l'époque. Outre la petite tricherie, ce qu'on aurait aimé connaître, c'est, quand il s'agit en particulier des films d'avant 1914, quels sont ceux qui, en 1936 ou 38, gardent une valeur esthétique, et quels sont ceux qui n'ont que l'intérêt d'un témoignage technique (et sociologique) sur l'enfance d'un art. Brasillach et Bardèche ont souvent négligé cet aspect capital de leur entreprise. Georges Sadoul, qui a mis en chantier un gros ouvrage fondamental — une *Histoire Générale du cinéma* (1), en quatre volumes, dont seul le premier, exclusivement consacré aux origines scientifiques, est aujourd'hui paru : il traite un sujet presque entièrement antérieur à l'avènement de la production et de l'art cinématographiques — effacera sans doute le livre de Brasillach et Bardèche, pour des raisons objectives élémentaires : parce que, plus solidement spécialisé qu'eux, il consacre à ce travail de longue haleine le meilleur de son temps et de ses recherches; parce qu'un ouvrage en quatre tomes est plus complet qu'un livre unique; enfin, parce que le dernier venu a tout loisir de bénéficier de l'œuvre de ses devanciers et d'y ajouter sensiblement.

(1) *Denoël.* (2) *Nouvelle édition.* (3) *Corréa.* (4) *Presses Universitaires de France.* (5) *Sagittaire.* (6) *Parizeau.*

En attendant que Sadoul parachève son grand œuvre, les matériaux s'accumulent, plus ou moins digérés. Marcel Lapierre et Marcel Lherbier ont l'un et l'autre constitué une anthologie de textes sur le cinéma, qui peuvent se lire complémentairement, et qui sont l'une et l'autre fort excitantes pour l'esprit : la première est intitulée, en effet, *Anthologie du cinéma* (2), et la seconde *Intelligence du cinéma* (3). Les titres sont fidèles à la démarche et à l'esprit des ouvrages : Lapierre, quant à lui, se contente, en effet, de rassembler des morceaux choisis, selon un plan qui m'a semblé un peu arbitraire, et qu'il a retenus pour leur valeur de témoignage autant que pour leur qualité littéraire (quelquefois médiocre, inévitablement). Emile Reynaud, Lumière, Marey, Méliès, Germaine Dulac, Marcel Lherbier lui-même, René Clair, Bunuel, Cocteau, Charlie Chaplin, Jean Giraudoux, Louis Jouvet, Cavalcanti, Youtkévitch et vingt autres se rencontrent ici. Marcel Lherbier, dans une longue préface, comme par le choix plus systématique des textes qu'il rassemble, introduit, dans son travail de recherches, une thèse et un plaidoyer. Mais on imagine que nous n'avons plus à être convaincus de « l'intelligence du cinéma » : attendons donc les conclusions explicites, que l'auteur doit faire connaître dans un second livre, avant de nous prononcer.

On peut lire, en contraste à ces matériaux épars qui risquent de laisser le lecteur non averti dans une demi-insatisfaction, le livre de Gilbert Cohen-Séat, qui est le premier d'une série de trois et qui pose les fondements d'une science nouvelle : la filmologie : il a pour titre et sous-titre complet : *Essai sur les principes d'une philosophie du cinéma : I. — Introduction générale (notions fondamentales et vocabulaire de filmologie)* (4). Ouvrage qui ne va pas sans un léger appareil d'érudition (index, lexique, technique, etc.). L'auteur ne s'est pas embarqué sans biscuit : le livre est présenté par deux universitaires : MM. Henri Laugier et Raymond Bayer; enfin, c'est un animateur en même temps qu'un écrivain, dont le livre engage un débat qui se développe et s'articule au sein d'un institut spécialisé pour lequel M. Cohen-Séat a obtenu le concours de MM. Georges Duhamel, Mario Roques, Henri Laugier, Jacques Havet, pour ne citer que des universitaires, au moins d'origine, qui côtoient là des spécialistes comme René Clair, Jacques Becker ou Léon Moussinac. Là-dessus, le lecteur demandera, comme cet éminent militaire : « De quoi s'agit-il? » S'il fallait rendre compte, même sommairement, de la filmologie, même dans son état encore infantile, plusieurs pages du *Mercure* y suffiraient à peine. Que le lecteur veuille bien se contenter d'une citation de nature, il me semble, à le mettre en appétit : « On tiendra pour acquis, écrit M. Cohen-Séat, que le spectacle cinématographique et les procédés de la filmographie ne sont pas uni-

quement cette matière à réflexions toutes subjectives et flottantes, chères aux jeunes gens et aux « artistes » parce qu'on en peut discuter sans autre forme de procès. Il reste donc à se pencher méthodiquement sur le cinéma, du triple point de vue qui caractérise tout objet d'étude : philosophique, scientifique et pratique. »

Je dois signaler encore quelques livres d'un intérêt inégal et qui n'ont entre eux aucune unité de mesure, si ce n'est d'être consacrés au cinéma de façon ou d'autre. Celui que je préfère est né de la plume du président de l'*Association Française de la critique du Cinéma*, notre Georges Charensol; il est vieux de quelques mois déjà et j'en trouve personnellement le titre — *Renaissance du cinéma français* (5) un peu optimiste, comme ses conclusions; mais il faut souhaiter que son auteur continue de dresser le bilan annuel de la production française avec l'honnêteté, la compétence de longue date et la sûreté de trait qui le distinguent. Autre livre de critique, et qui, sur la plupart de ceux dont il est rendu compte ici, a l'évidente supériorité d'être le livre d'un écrivain : *Aspects du cinéma*, de Denis Marion. L'éditeur désirait un ouvrage de vulgarisation qui prît place dans l'une de ses collections, mais le pommier donne des pommes : Denis Marion a écrit une sorte d'essai impressionniste. Quelques mois plus tôt paraissait à Montréal *Les grandes missions du cinéma* (6) du directeur de la section de l'information visuelle des Nations-Unies, M. Jean Benoît-Lévy : il est aujourd'hui en vente en France. C'est un ouvrage qui se recommande par la compétence technique du metteur en scène de la *Maternelle*, mais dont la bonne volonté idéologique gagnerait à être explicitée et dont la progression et la composition ne s'imposent pas avec une grande vigueur; on en retiendra surtout de bonnes pages sur le documentaire anglais et des vues très justes sur le cinéma éducatif. Un autre metteur en scène, André Berthomieu, a rédigé un manuel qui comble une évidente lacune, mais dont je regrette le titre ambitieux (*Essai de grammaire cinématographique*) (2). Quant au dernier livre paru sur notre sujet, il inaugure une collection consacrée aux « classiques du cinéma français » et il m'a donné l'occasion de lire les dialogues écrits par Henri Jeanson pour *Entrée des artistes* (2), précédés d'une préface de Louis Jouvet. C'est un bon texte, amusant, vif, adroitement découpé et d'une sûre observation. Pourquoi faut-il que les metteurs en scène qui collaborent avec Jeanson soient comme subjugués et intimidés par lui (il s'agit ici de Marc Allégret, mais la même observation vaut pour Christian Jaque). Je compte bien aborder le problème du dialogue au cinéma dans une prochaine chronique; je voudrais seulement dire aujourd'hui, à propos d'*Entrée des artistes*, que ce n'est pas un problème de quantité, bien entendu, mais un problème d'intégration (voir *Brève rencontre*).

Jean Quéval.

LE TOURNANT DÉCISIF. — Je crois bien l'avoir prouvé par vingt articles : je ne suis pas un contempteur par système du cinéma russe. Mais il est en régression sensible sur le temps du muet. La *Mère* ou *Potemkine*, avec des images admirables enchaînées dans un rythme sûr, se distinguaient par un souffle puissant et par un sobre lyrisme (si l'on excepte quelques passages un peu trop appuyés dans les premières séquences de *Potemkine*) qui ne laissaient indifférent ni l'ami ni l'ennemi des idéaux de la révolution prolétarienne. Il y avait dans ces films une charge de persuasion qui se communiquait à tous les spectateurs. Le parlant a porté malheur au cinéma russe. Voyez *Ivan le Terrible*, la dernière œuvre d'Eisenstein. C'est encore, par endroits, un admirable film *muet*, mais que ruine l'enflure insensée du dialogue (pour notre malheur, cette œuvre était doublée). A la vérité, depuis la libération, nous avons vu un très bon film de résistance, l'*Arc-en-Ciel*, gâté, comme il est habituel chez les Russes, par la caricature occasionnelle de l'ennemi; une œuvre qui, au contraire, est miraculeusement retenue, et même émouvante dans un registre assez mince : *Il était une petite fille:* quelques jolies images dans la *Fleur de pierre;* quelques images grandioses dans *Ivan le Terrible:* quelques moments d'actualités inoubliables dans le documentaire sur la chute de Berlin. C'est tout, c'est peu. Quant à ce *Tournant décisif* (Stalingrad), le sujet même interdit la plaisanterie, mais un de mes confrères l'a fort bien défini d'un mot : un documentaire psychologique, disait-il, sur les généraux russes. Pour le reste, aucun mouvement, aucune tangibilité de la bataille, aucun apport à l'histoire (à la différence de la chute de Berlin). Le film consacré par les Anglais à El-Alamein, par comparaison, est un chef-d'œuvre, tellement il est plus intelligible, plus direct et plus vrai.

LA TERRE SERA ROUGE. — Ce film danois est certainement le meilleur film inspiré par la résistance avec la *Bataille du rail* de René Clément. Mais l'œuvre française était une reconstitution documentaire; l'œuvre danoise est chargée d'une affabulation dramatique qui n'affaiblit ni la plausibilité du témoignage ni la vérité humaine des caractères, et qui est bien et vigoureusement exposée. L'interprétation est excellente, et la dernière image est admirable. Ainsi connaissons-nous qu'en dehors même de Carl Dreyer, il existe un cinéma danois de haute qualité.

LE BATAILLON DU CIEL (*première partie :* CE NE SONT PAS DES ANGES). — Ce film, qui se présente avec le parrainage des ministères de l'Information et de la Guerre français et britanniques, ainsi que de la R. A. F., est une gageure tant il se présente dès l'abord comme une œuvre attendue et soumise aux redoutables impératifs de la propagande : c'est comme un de ces jeux d'enfants dont la règle même est d'éviter les tabous (il ne faut pas prononcer un nom de couleur, ni un nom de plante, etc.); ici, il fallait louanger les parachutistes de la France combattante, à la gloire desquels l'œuvre est consacrée, ne pas médire de l'Angleterre où ils s'entraînaient, etc... Eh bien, la gageure est fort bien tenue, le film n'a pas la résonance des travaux édifiants, la reconstitution documentaire est convaincante, les épisodes divers qui meublent la vie du groupe suffisent à créer une sorte de progression dramatique sans intrigue proprement dite; le groupe lui-même, avec ses types contrastés (un peu sommairement, mais comment éviter cet écueil?) est plausible, et bien vivant de la vie des communautés aux diverses composantes. L'Angleterre est présente, la réaction de ces jeunes Français à la vie britannique est conforme à la vérité, et, en effet, ces soldats ne sont, Dieu merci, pas des anges. Le metteur en scène (Alexandre Esway, qui a succédé à Pierre Billon après le tournage des premières scènes) a encore le mérite supplémentaire d'avoir introduit une note bien venue de burlesque discret dans le déroulement de la bagarre. L'interprétation est bonne : il faut surtout citer Bussières, René Lefèvre et Pierre Blanchar, dans un rôle conventionnel et qu'il a su défendre par une sobriété sympathique (il n'en fallait pas moins pour faire oublier le pasteur de la *Symphonie pastorale*). Mais c'est à Joseph Kessel, le scénariste et l'auteur des dialogues, qui a retrouvé là un peu de l'alacrité merveilleuse du temps qu'il écrivait *Dames de Californie*, qu'il faut faire les plus hauts compliments (à partager, dans une mesure qu'évidemment j'ignore, avec l'adaptateur Marcel Rivet). L'un des rares bons films français de ces derniers mois, et qui n'est, à tout prendre, qu'un excellent film moyen, mais dont les qualités de ton tranchent sur ces chefs-

d'œuvre sur mesure dont nous comble Hollywood.

HELLZAPOPPIN. — Un burlesque où il y a du meilleur (un éblouissant morceau de jazz noir; un admirateur qui veut offrir une plante verte à un certain Mr. Jones, plante naine au début du film et géante à la fin; les déguisements instantanés du détective; l'opérateur qui se trompe de film et promène un cavalier peau-rouge parmi les gens du monde, etc.) et du déjà vu (la formule pour faire ressurgir les êtres désincarnés par magie, déjà employée dans *Dead of night*, et mille autres détails, pour ne rien dire du music-hall filmé, où les Américains n'ont fait aucun progrès depuis *Prologues* et les films d'Eddie Cantor). Les sous-titres, écrits par Pierre Dac et Fernand Rauzéna, substituent assez souvent des plaisanteries françaises aux plaisanteries américaines : je suppose que c'était nécessaire pour ce film dont les dialogues sont écrits dans un humour idiomatique. Faut-il ajouter que la généralisation du procédé est peu souhaitable? Les deux comiques Olsen et Johnson ne font certes pas oublier leurs grands devanciers; en revanche, la meneuse de jeu, Martha Raye, un peu épaisse pour une *pin-up girl*, déploie un entrain communicatif, et gagne la sympathie du spectateur. Personnellement, ce film m'a amusé, mais je conçois qu'il soit apprécié plus ou moins : c'est affaire d'accoutumance au coq-à-l'âne visuel, autant que d'humeur du moment.

J. Q.

LES ARTS

Dans cette extraordinaire confusion de toutes les idées qui touchent aux arts plastiques, nous ne pouvons rien faire de mieux que tenter de revenir à quelques évidences, aussi simples que possible. Ce n'est pas si facile, car rien n'est plus impérieux que la confusion des idées. Il est clair, par exemple, que toute novation tend à se confondre avec l'idée même de progrès. Tel est le cas de cet art qui se dit abstrait. Il se présente, en effet, comme la pointe extrême de la découverte parce qu'il s'entoure d'une idéologie et de justifications nouvelles. Il suffit cependant de le dépouiller de ces justifications pour le restituer à un mode de création aussi vieux que toutes les créations humaines. Le voilà qui perd du même coup les prestiges qui s'attachent aux découvertes. C'est à ce moment-là seulement que la discussion et l'examen critiques deviennent possibles.

Pour arriver à ce résultat, il suffirait sans doute de faire une exposition de l'art abstrait envisagée de ce point de vue. Je veux dire une exposition qui ne se bornerait pas à nous présenter cet art comme une découverte de notre temps, mais qui le replacerait dans sa continuité historique. Ce serait peut-être ennuyeux, comme tout ce qui vise à l'enseignement, mais d'un intérêt puissant, à coup sûr. Je ne sais pas si l'on pourrait consacrer la première salle aux origines de cet art. Il faudrait, pour cela, pouvoir présenter des reproductions de certaines parois des cavernes où l'on voit encore des plages de couleurs qui n'ont rien à voir avec l'art plastique, c'est-à-dire avec un art qui donne une forme à ce qu'il nous présente. Plages de couleurs, cupules et stries, tels sont les premiers monuments de cet art. On passerait bien vite aux pierres porteuses de signes : pointes de diamant, frètes et oves. De l'art géométrique à celui de l'arabesque, sur les

manuscrits ou les tissus, on verrait cet art abstrait se constituer en art décoratif, aussi bien chez les moines irlandais, par exemple, que chez les arabes. Car l'art abstrait n'est certes pas uniquement l'art décoratif, mais il recouvre presque entièrement celui-ci. Pour être plus précis, on pourrait dire que l'art abstrait devient art décoratif aussitôt qu'il s'organise et se constitue véritablement en Art. On pourrait dire autrement que l'art abstrait ne peut trouver d'utilisation que comme élément décoratif.

Ce serait, à tout prendre, une assez extraordinaire exposition. Elle marquerait à la fois la continuité et les limites de cet art « séparé » — (puisqu'il ne faut jamais oublier qu'abstrait signifie « séparé de... ») — qui n'existe vraiment que lorsqu'il devient un attribut d'autres arts reliés directement à notre existence.

J'entends bien que cet art abstrait peut se présenter quelques fois comme un art autonome, qui porte sa fin en soi. C'est, en particulier, le cas lorsqu'il se charge de significations magiques ou religieuses. Ces plages de couleurs des parois des cavernes, ces scrupules ou ces stries creusées dans le roc reflétaient certainement un ensemble de croyances ou de superstitions dont nous avons perdu la mémoire et que la science s'efforce de reconstituer par lambeaux. Tous ces signes sont en étroite liaison avec un secret, au lieu de participer à une évidence comme tout ce qui est à proprement parler du domaine des arts plastiques. Car le propre de toute forme est d'être évident, c'est-à-dire immédiatement sensible et intelligible. C'est une écriture et un langage. L'art abstrait, au contraire, ne peut jamais devenir une écriture, mais il reste toujours une cryptographie : jamais un langage, mais un code.

Telles sont les simples évidences qu'il me paraît nécessaire de rappeler chaque fois que l'on parle de l'art abstrait — et Dieu sait si notre époque en parle! — Il faut poser avant tout l'ancienneté de ce mode de création : sa liaison nécessaire avec un ordre de secret; sa tendance à se constituer en art décoratif, par sa répétition même, et aussi par cette loi qui veut que ce qui est secret finit toujours par être absorbé et subordonné par ce qui est évident. Or l'évidence est dans la « figuration », dans le fait de donner une forme où chaque homme est capable de reconnaître un reflet de ce qui lui est propre, entre les deux pôles de l'Amour et de la Mort, au delà desquels il n'y a plus rien.

Il y a peu de temps, le hasard d'un voyage m'a conduit devant le panneau d'un musée étranger où, par une chance singulière, se trouvaient placés côte à côte deux tableaux de l'Ecole française : le portrait de Jo, femme d'Irlande, par Gustave Courbet et trois têtes guillotinées par Géricault. Entre la sensualité lourde et puissante de la fille rousse peignant sa toison et les rictus macabres des têtes en décomposition il m'a semblé voir s'inscrire tout le destin, toutes les possibilités, toutes les immenses limites aussi,

de l'Art plastique. J'ai cru voir ce panneau s'agrandir jusqu'aux limites de notre Univers. Tout pouvait tenir entre ces deux bornes. Chaque tentative créatrice s'y trouvait réduite à sa juste place... Essayez d'imaginer ce que pouvait être celle de l'Art abstrait?

André Chamson.

J. Bouchot-Saupique. LA PEINTURE FLAMANDE DU XVIIe S. AU MUSÉE DU LOUVRE (Bruxelles, Ed. du Cercle d'Art, 1947).

Le goût des Français pour la peinture flamande du XVIIe siècle est né dès le XVIIe siècle. Marie de Médicis consacra la mode en choisissant comme historiographe le peintre d'Anvers pour sa galerie du Luxembourg. Son exemple fut suivi et c'est pourquoi tant de nobles modèles furent ménagés à notre peinture de ces trois derniers siècles. Le livre de Mme Saupique, agréable et bien fait, montre ce que Watteau, Delacroix, Renoir et tant d'autres trouvèrent chez Rubens et ses compatriotes. Il est illustré de 48 planches précédées de notices et de bibliographies très complètes.

Paul Fierens. JAMES ENSOR (Paris, Ed. Hypérion, 1943. 127 pl.).

Voici un beau livre sur Ensor. Cette fois, le peintre est à sa place, lié à sa ville natale d'Ostende — Ostende aux vastes horizons, à la mer « couleur d'huitre » — lié aussi à son cadre familier, à cette chambre miraculeuse, « grotte enchantée » où voisinent les masques, les coquillages, les oiseaux empaillés, la nacre et le corail, tout un bric-à-brac charmant dont nous connaissons désormais les secrets. Certes, les influences étrangères pénètrent parfois dans le sanctuaire, mais elles s'y transforment et n'enlèvent pas à l'œuvre d'Ensor son caractère d'exception.

EXPOSITION WILLIAM BLAKE, GALERIE DROUIN (organisée par le British Council).

Tant de science et d'ingénuité, tant d'adresse et tant de mépris de l'adresse nous laissent confondus. Impossible de juger Blake froidement. Il faut suivre ce tourbillon poétique, pénétrer dans cette vision. Si l'on s'oblige pourtant à analyser la technique de cette œuvre, quels contrastes n'y voit-on pas! Des corps charmants en tuniques légères, des paysages d'une qualité rare, quelques détails parfaits (dans *Hécate*, par exemple, et dans les *Vierges sages*) et, à côté de cela, des visages de convention, des compositions d'une confusion parfois rebutante, souvent aussi, un mépris total du dessin! Mais les visions de Blake sont toujours d'une précision étonnante. Dans l'*Histoire de Job*, par exemple, les nombreux états de chacune des illustrations répètent fidèlement les mêmes détails. Seul, l'accent les différencie. Tantôt, il est mis sur le paysage, tantôt sur l'expression, tantôt sur la lumière. Mais la vision ne varie pas et chacune de ses figurations marque un effort vers une transcription plus scrupuleuse.

LE BULLETIN DES MUSÉES DE FRANCE (Paris. Musées Nationaux).

L'érudition est le luxe des temps calmes. Elle suppose des travaux de longue haleine, la paix de l'esprit, une époque généreuse en papier et en impressions à bon marché. De notre temps, elle n'existe plus guère. Mais quelques publications documentaires ont pu renaître depuis la fin de la guerre. De ce nombre est le *Bulletin des Musées de France* qui, depuis, 1946, rend compte de l'activité de nos Musées, de leurs travaux, de leurs accroissements. Sous une forme agréable, avec de bonnes illustrations, il témoigne d'un effort qui mérite d'être signalé.

URBANISME, par *André Véra.* Un vol. de 235 pp. in-16, de la collection « Initiations » (Edit. de la Revue des Jeunes, Paris, 1947).

André Véra est un spécialiste éminent de l'urbanisme. Il a déjà donné (chez Corréa) « l'Urbanisme et la vie heureuse ». Mais il est aussi un fin lettré. Cet ouvrage d'« initiation », dans une collection destinée aux étudiants et aux jeunes, fera les délices de bien des hommes d'âge.

Rien d'aride ni de scolaire, dans ce livre baigné d'intelligence et de poésie. Une leçon se dégage, parmi d'autres, des cinq chapitres (aux Etudiants; aux Médecins; opportunité de l'Urbanisme; un style nouveau), c'est que le bon urbaniste doit être non seulement architecte, mais homme de goût, très cultivé, formé à toutes les disciplines essentielles de l'esprit.

Si André Véra compare souvent

et systématiquement l'art de l'urbaniste à celui de l'écrivain, s'il voit le plan d'une ville comme on verrait le plan d'un récit ou d'un poème, on peut penser qu'il a, de son côté, construit son livre comme une ville admirablement conçue.

Impossible de citer telles pages sans faire tort au reste. Pourtant, je ne résiste pas au désir de montrer, en passant, tel détail « architectural », dans une des belles avenues de l'ouvrage. Quand il s'agit, dit l'auteur, de reconstruire des localités dramatiquement détruites, où nombre de pauvres gens ont trouvé la mort, il faudra mêler discrètement le souvenir à la modernité. Une reconstruction trop fidèle serait quasi macabre. « L'urbaniste, pour ce travail, s'inspirera du *Tombeau de Couperin* par Ravel. Il ne rebâtira, ne rétablira aucune des maisons dans son pittoresque, mais il fera paraître un peu de leur air ancien dans la nouveauté et l'originalité de celles qu'il construira en leur place »...

Ne trouvez-vous pas que de telles délicatesses vous peignent un homme?

A. O.

LA MUSIQUE

LES « SEMAINES MUSICALES DE CANNES »; L'OPERA DE VIENNE AUX CHAMPS-ELYSEES. — Bien que Salzbourg ait repris l'été dernier la tradition de ses festivals, il n'est bruit dans le monde de la musique que d'autres « Salzbourg », et chaque pays s'efforce de créer sur son territoire quelque centre où les amateurs trouveraient, en même temps qu'un agréable séjour, l'attrait de beaux concerts et de représentations lyriques choisies.

Sous le titre « Edinburgh : Salzbourg of Britain », le *Daily Mail* annonçait récemment que la grande cité écossaise préparait pour l'été prochain, du 24 août au 13 septembre, un mois musical : concerts, opéras, drames et, pour corser le programme et y joindre un peu de couleur locale, concours de cornemuses. Présence de chefs d'orchestre illustres et de chanteurs « internationaux » (comme on dit), rien ne manque pour attirer une clientèle qui, naguère encore, prenait le chemin des Alpes autrichiennes. La Suisse a, depuis longtemps, ses festivals; l'Italie, son *maggio fiorentino*. La France a des projets, des idées; mais jusqu'ici, idées et projets étaient demeurés sujets de discussions et de controverses, sans franchir le point où la théorie devient application pratique. Un pas vient d'être fait, et c'est Cannes qui en a pris l'initiative. Louons Cannes de nous montrer le chemin où d'autres villes peuvent s'engager à leur tour; la station méditerranéenne gardera le mérite d'avoir ouvert la voie — le bénéfice d'être la première, et ce sera justice. On parle beaucoup de décentralisation; en voici, et de la meilleure, car l'attraction des fêtes de cette sorte s'exerce au delà des frontières.

Les « Semaines de Cannes » se sont placées à la fin de février et au début de mars. Avec la France, la Belgique et l'Angleterre y ont pris part. Il n'est pas inutile que, de temps en temps, l'occasion nous soit donnée de confronter nos tendances nationales avec celles des pays voisins. Il s'agit beaucoup moins d'une compétition que d'un rapprochement. Certes, nous sommes

habitués aux visites que nous font souvent les chefs d'orchestre, suivis ou non de leurs troupes instrumentales, les virtuoses dont la vie se passe en tournées. Mais, comme le remarquait récemment M. Bernard Gavoty, la qualité « internationale » de ces artistes les « dénationalise » le plus souvent; et ce que nous souhaitons, ce qui nous est profitable, c'est d'être éclairés sur le mouvement contemporain, c'est de connaître les œuvres récemment nées hors de chez nous, interprétées par les compatriotes des auteurs, c'est de nous instruire comme nous pourrions le faire au cours d'un voyage d'études. Et c'est cela que nous apporte la présence pour une semaine entière d'un chef d'orchestre et d'artistes étrangers donnant des concerts où, l'hommage de politesse étant rendu à la France sous la forme d'une ou deux œuvres françaises inscrites à leurs programmes, ils exécutent les « nouveautés » de chez eux apportées dans leurs bagages.

La Belgique avait envoyé à Cannes deux chefs éminents : Franz-André, le créateur de l'Orchestre de la Radiodiffusion Nationale de Belgique, et Fernand Quinet, directeur du Conservatoire royal de Liége, l'un et l'autre bien connus en France; le quatuor Deselin — déjà célèbre avant la guerre qui le dispersa, et qui s'est heureusement regroupé depuis la libération —, le ténor Frédéric Anspach et le violoniste Arthur Grumiaux, virtuose de rare mérite, les accompagnaient. Ils nous ont fait entendre, entre autres, deux œuvres de Joseph Jongen, un *Quatuor* de Jean Absil, et une *Ouverture Joyeuse* de Marcel Poot, nous laissant l'impression que l'école belge, en plein renouveau, conserve non seulement la place qu'elle avait prise dans le monde mais encore l'étend.

L'apport de la Grande-Bretagne n'est pas moindre : d'abord, au quatuor Aeolian, dont la réputation est grande et méritée, s'était joint un hautboïste que l'on peut dire, sans nulle exagération, prodigieux, Léon Goossens, un de ces artistes complets qu'on n'oublie plus quand on les a une fois entendus. Deux pièces d'Alan Rawsthorne (ouverture de *Street Corner* et *Cortèges)*, jouées sous la direction de l'auteur; un *Concerto* pour le piano, du même compositeur, joué par Louis Kentner; une suite d'orchestre en trois parties, *Merchant seamen,* évocation maritime de Constant Lambert, deux pièces délicates de William Walton (*Lai sur une mélodie française de troubadour* et *Rondel de Carol*), nous ont apporté le témoignage des efforts heureux accomplis par les musiciens britanniques qui sont en train de rendre à l'art de leur pays le lustre dont il brilla aux temps d'Elisabeth ou de Jacques II.

La France fut représentée par Albert Wolff, Marcel Landowski, Georges Tzipnine, Jacques Ibert et François Ruhlmann chefs d'orchestre. Chabrier, Debussy, Ravel, Roussel, voisinèrent sur

les programmes avec Jean Rivier, Marcel Landowski, Darius Milhaud, Francis Poulenc et Jacques Ibert (dont la suite des *Amours de Jupiter*, donnée en première audition, eut le plus vif succès). Deux représentations de *Pelléas et Mélisande* enfin laisseront chez tous ceux qui les ont entendues un inoubliable souvenir, parce que François Ruhlmann les dirigea avec un respect, un souci des nuances, une simplicité au-dessus de tout éloge, et parce que les quatre principaux interprètes (Mme Irène Joachim, MM. Jansen, Etcheverry et Froumenty), eux aussi, se surpassèrent.

Tel est, en bref, le bilan des « semaines de Cannes ». Il se solde, on peut l'affirmer, par un profit fort important pour la musique.

L'Opéra de Vienne est venu donner au Théâtre des Champs-Elysées quelques représentations de *Don Juan* et de *Cosi fan tutte*. Ce qu'il faut en retenir, c'est la parfaite cohésion d'une troupe qui non seulement chante, mais joue Mozart comme on aimerait toujours l'entendre et le voir représenter. Et puis, à la tête de ces chanteurs et de ces musiciens d'orchestre, un chef, M. Josef Krips, qui, d'un bout à l'autre des exécutions qu'il conduit, donne l'impression d'une sûreté et d'une conscience inébranlables. On se dit : c'est cela et ce ne peut pas être autre chose; c'est la musique de Mozart dans toute sa pureté, avec toute sa finesse et son charme, sa profondeur et sa légèreté. Et l'on voudrait que ce fût toujours ainsi, en tous lieux et en tous temps. Mais hélas...

René Dumesnil.

MUSICIENS ROMANTIQUES, par *Robert Pitrou* (Paris, Albin Michel).

M. Robert Pitrou est l'auteur de remarquables ouvrages sur Jean-Sébastien Bach et sur Mozart. Il nous donne aujourd'hui, en un court volume, quelques pages sur Beethoven, Weber, Schubert, Chopin, Mendelssohn, Schumann, Berlioz, Liszt et Wagner — tout le romantisme, en somme, dans ce qu'il nous a laissé de meilleur, de durable. L'étude de M. Robert Pitrou est une série de portraits finement tracés et d'une vérité psychologique remarquable. Leur juxtaposition fait bien saisir les diverses nuances du romantisme musical. Romantiques, Schubert et Wagner le sont évidemment; mais quelle différence entre les âmes et les ouvrages de l'un et de l'autre, entre la douce persuasion des *lieder* du premier et la véhémence passionnée des drames du second, quel fossé profond entre un Chopin et un Berlioz? L'élément morbide — sur lequel on s'est volontiers appesanti — n'est pas tout dans le romantisme. Les résultats du mouvement, dans le domaine esthétique ont été défendables, souvent même glorieux. M. Robert Pitrou le montre excellemment.

DIX-SEPT ANS DE MUSIQUE A PARIS (1922-1939), par *Piero Coppola* (Lausanne, F. Rouge et Cie).

Ce sont des souvenirs, et très vivants; les souvenirs d'un musicien qui, venu d'Italie, a séjourné à Paris entre les deux guerres et a tenu une place importante dans la vie artistique de notre pays. Des impressions, d'abord, éprouvées devant la révélation de quelques-unes des œuvres qui ont pris leur place au rang des chefs-d'œuvre de notre école française : la *Péri*, les *Evocations*, la *Rapsodie Espagnole*, la *Tragédie de Salomé*, et puis des pages de belle humeur sur les enregistrements que l'auteur dirigea lorsqu'il fut chargé de ce soin par l'une des plus importantes maisons d'édition phonographique; et tout cela écrit d'un style alerte, souvent malicieux sans méchanceté; un volume, en somme, fort agréable, où

l'on trouve quantité de renseignements sur une foule de choses et de gens.

TROIS MUSICIENS FRANÇAIS : GOUNOD, MASSENET, DEBUSSY, par *Noël Boyer* (Paris, Pierre Farré).

Ce petit livre — une centaine de pages, à peine — ne prétend pas nous offrir la biographie des trois musiciens qui lui donnent son titre, ni même une étude détaillée de leurs ouvrages. Mais on y trouve des vues ingénieuses et des réflexions pertinentes sur l'art de ces maîtres, sur leur esthétique, sur cette mystérieuse alchimie par laquelle les données de l'observation et de la vie se transmuent en œuvre d'art. L'auteur qui avait fait paraître il y a peu une bonne étude sur *La Guerre des Bouffons*, y fait preuve d'esprit critique — vertu point si courante qu'on pourrait croire.

LES PLUS BEAUX ÉCRITS DES GRANDS MUSICIENS, présentés par *Bernard Champigneulle* (Paris, La Colombe).

Beaucoup de musiciens, petits et grands, ont été de bons écrivains; soit qu'ils nous aient laissé leur propre biographie, sous forme de mémoires, soit qu'ils aient composé des écrits théoriques sur leur art, soit encore qu'ils aient fait preuve d'un talent d'épistoliers, leurs ouvrages littéraires méritent d'être lus, ne serait-ce que pour ce qu'ils nous révèlent et qui nous aide à comprendre leurs œuvres musicales. De ces écrits fort nombreux, M. Bernard Champigneulle a composé une anthologie aussi variée que les caractères des auteurs dont il a rassemblé les écrits en les reliant le plus souvent par un bref et judicieux commentaire. La lecture en est attrayante autant qu'instructive. M. Bernard Champigneulle qui nous a récemment donné une magistrale étude sur l'*Age Classique de la musique française*, était plus qualifiée que tout autre pour mener à bien un travail qui exige non seulement une vaste documentation, mais des connaissances étendues et un jugement sûr.

OUVRAGES REÇUS : Armand Machabey : *Maurice Ravel* (Richard-Masse, Paris, collection Triptyque).

Marcel Beaufils : *Wagner et le Wagnérisme* (Edit. Montaigne, Paris).

René Leibowitch : *Schoenberg et son école* (J.-B. Janin, La Flûte de Pan, Paris).

François Florant, O. P. : *Jean-Sébastien Bach, l'œuvre d'orgue* (Editions du Cerf, Paris).

BIBLIOPHILIE

Pour qui a le goût des chroniques autour d'une seule œuvre ou d'un seul thème, la bibliophilie — telle qu'elle se présente du moins ici — apparaît bien décevante. J'ai reçu, depuis janvier, quelques volumes parfois aimables, mais presque tous sans ambition, et sans autre rapport que leur laisser-aller, justement, leur acceptation vraiment trop flagrante du plus facile. L'art du beau livre serait-il en décadence? Je n'en crois rien. Les éditeurs jugeraient-ils superflu de sacrifier un exemplaire de leurs meilleurs travaux pour une appréciation du *Mercure*? Dans ce cas, bonsoir! Je retournerai à mes chères études.

Ce n'est pas la collection « Œuvres et Visages d'Aujourd'hui » qui provoque ce dépit morose. Elle vient s'inscrire dans la catégorie effroyablement qualifiée de « demi-luxe » et ne tend point au monument. Mais elle témoigne de louables recherches, elle montre tout de suite sa volonté de servir l'édition d'art en nommant ses metteurs en page, M. Pierre Faucheux pour le premier volume, M. Jean Colin pour le second. Elle adopte les principes suivants : texte inédit d'un grand ou bon auteur contemporain, présenté par un de ses pairs et décoré par un artiste

plus célèbre comme peintre que comme illustrateur (M. René Huyghe est le directeur artistique, le parrain des Editions du Salon Carré qui entreprennent cette collection) ; fac-similé d'une page manuscrite; emboîtage. Ces principes valables pour tous les volumes, le format unique, doivent s'accorder avec la plus grande diversité intérieure, les pages de journal de Romain Rolland et l'essai sur Pascal de M. Marcel Arland qui viennent de paraître le prouvent déjà et justifient la sympathie du bibliophile, comme l'intérêt du critique : au moins, il trouve une occasion de discuter... Prenons le Romain Rolland (1), établi par M. Faucheux. Une couverture en bas-de-casse italique et romain de gros corps, parfaitement conforme à un journal. Une typographie d'un caractère trop fin et banal. Les dates et la pagination dans la marge, ainsi que des titres mis de place en place pour retrouver facilement l'essentiel, et discrets, puisqu'ils sont dans le même vert que les initiales et les ornements. Ainsi voit-on dès l'abord qu'ils appartiennent à l'édition, et non au texte. (Mais, du coup, les dates auraient dû être en *noir*. D'autre part, certains titres à la première personne, « Les journaux me découvrent », « Mon successeur à la Sorbonne », « Je voudrais changer d'être... », même s'ils reproduisent un fragment du texte, sont assez intolérables : on croirait que l'auteur lui-même complaisamment se souligne.) Un somptueux frontispice de Jean Lurçat, prêt pour une tapisserie. Ce frontispice, dépouillé de ses couleurs, vient frapper les deux faces de l'emboîtage.

Pour *Avec Pascal* (2) de M. Marcel Arland, M. Jean Colin a voulu dès la couverture marquer tout à la fois l'union et la différence du classique et du contemporain : le titre est en capitales de Garamont soulignées, le nom de l'auteur en caractère bâton le plus moderne et dans une disposition si audacieuse qu'elle évoque les catalogues-spécimens des fondeurs. Voilà l'excès, alors que l'idée était excellente. En revanche, là où M. Colin aurait pu la servir encore, il s'arrête. Il a eu raison d'adopter le même caractère bâton pour l'initiale et la première ligne de la préface, tandis que le texte — nous admettons fort bien avec lui que Pascal l'emporte sur Arland — s'orne d'initiales typiquement anciennes : mais pourquoi s'en être tenu là? Raymond Guérin, l'auteur extraordinaire de *L'Apprenti*, est aussi un contemporain, il me semble! Or, sa belle préface est en italique de

(1) Romain Rolland. *De Jean-Christophe à Colas Breugnon. Pages de journal*. Préface de Jérôme et Jean Tharaud. Frontispice et ornements de Jean Lurçat. Editions du Salon Carré, 1er volume de la collection « Œuvres et Visages d'aujourd'hui ». Typographie de M. Sagny. In-16 (16,5×21) de 182 p. Tiré à 1.350 ex. (50 pur fil Lafuma avec une épreuve à grande marge du frontispice, 1.250 offset supérieur, 50 h. c.).

(2) Marcel Arland. *Avec Pascal*. Préface de Raymond Guérin. Frontispice et hors-texte de Georges Rouault. 2e volume de la même collection. Typographie de Bellenand. 150 p. Tiré à 1.200 ex. (50 pur fil Lafuma avec une épreuve, 1.100 offset supérieur, 50 h. c.).

Garamont, quand l'essai lui-même est en vieux romain, beau, sans doute, incomparablement moins pur que le Garamont. Georges Rouault a donné deux gravures magistrales. L'emboîtage mérite aussi une mention particulière : il montre, très agrandi, un fragment du manuscrit de l'auteur. J'eusse préféré voir là des lignes de Pascal, qui eût ainsi comme serré dans ses bras un de ses fervents disciples.

Près de cette collection, dont nous attendrons la suite avec confiance, je placerai, bien qu'elle ne lui ressemble en rien, une noble plaquette des Editions du Seuil, *La Baronne de Carins*, poème populaire sicilien, traduit et décoré de bois originaux par M. Lanza del Vasto (3). Toutes les proportions en sont heureuses, les gravures habilement naïves (mais celle de la page 26 est retournée!), le tirage bien noir, parfois un peu écrasé. J'ai pensé à l'éditeur Léon Pichon en ouvrant ce livre. Ce n'est pas un faible hommage.

●

L'œuvre de Kipling, source inépuisable pour les éditeurs d'art, nous propose aujourd'hui les *Simples contes de la montagne* (4) et *Capitaines courageux* (5). Un « luxe » et un « demi-luxe ». Une bonne typographie pour l'un, courante pour l'autre. Des pointes sèches et des eaux-fortes, également indéfendables, tristes, froides pour le second, lourdement anecdotiques et sans la moindre unité pour le premier. Cher Kipling! Avoir créé des personnages plus vivants que ceux que nous rencontrons tous les jours, pour qu'ils revêtent des aspects imprécis ou vulgaires!

Dans *La Fleur au fusil* (6), les charmantes images en couleurs vives de Pierre Falké se moquent de 1914 à la manière d'un Epinal distingué, quand le texte de M. Galtier-Boissière se montre satirique d'autre façon, qui est, comme on sait, maligne, anarchiste, et on-ne-me-la-fait-pas (une forme mal étudiée, bien qu'aussi répandue que « l'autre », du Café du Commerce). Un tel texte et de telles images sont un peu pénibles à considérer

(3) Lanza del Vasto. *La Baronne de Carins.* Typographie de Louis Jeanrot. Petit in-4° (19×24) de 62 p. Tiré à 1.655 ex. (105 vélin d'Arches avec une suite sur Chine, 1.550 vélin de Lana).

(4) Rudyard Kipling. *Simples contes de la montagne.* Pointes sèches de Pierre Dubreuil. La Maison du Bibliophile. Typographie de Dumoulin. In-4° (22×28) de 178 p. Tiré à 500 ex. sur pur fil Johannot (dont 9 avec double suite et une aquarelle originale et 31 avec une suite et une aquarelle originale).

(5) Rudyard Kipling. *Capitaines courageux.* Eaux-fortes de Pierre-Eugène Clairin. Rombaldi. 7e volume de la collection « Maitrise ». Typographie de Chaix. In-16 (15×20) de 288 p. Tiré à 970 ex. (40 vélin de Rives blanc avec une suite et un dessin original, 930 vélin de Rives teinté).

(6) Jean Galtier-Boissière. La *fleur au fusil.* Illustrations originales en couleurs de Pierre Falké. Les Bibliophiles du Crapouillot, chez Pierre Trémois. Typographie de Dumoulin. In-4° (23×28) de 174 p. Tiré à 748 ex. (28 Japon impérial avec une suite et une aquarelle originale, 20 grand vélin du Marais avec une suite et un dessin original, 700 Marais Crèvecœur).

aujourd'hui, après le deuxième cataclysme, des éditions du *Feu* ou des *Croix de bois* seraient plus conformes aux réalités, plus opportunes. Mais ne sortons pas de notre cadre. Une typographie impeccable eût gagné, dans ces grandes pages, à être supportée, allégée par un titre courant. On n'aime plus les titres courants : pourquoi?

•

Je ne vois aucune raison pour qu'une chronique comme celle-ci refuse de s'ouvrir à des recueils de photographies, quand elles sont belles. Celles de M. Marc Foucault, qui nous montrent, d'après les découvertes de Louis Chéronnet, un *Paris imprévu* (7), sont admirables. Elles feront battre le cœur de tous les Parisiens, de tous les amoureux de Paris. Le *Maroc central* (8) de M. Robichez, malheureusement moins parfait de reproduction, nous entraîne dans un extraordinaire voyage. Je songe à Kipling. Ses illustrateurs n'auraient rien eu à prendre à ces images mécaniques? Si, une leçon de poésie.

Claude Aveline.

CIVILISATION ANTIQUE

PLAIDOYER POUR HERODOTE. — Je conçois que les historiens qui s'intéressent aux événements diplomatiques et militaires aient lieu d'être mécontents d'Hérodote. Malhabile à manier les chiffres dont pourtant il raffole, il manque de rigueur dans ses essais de chronologie; il ignore tout de l'art militaire; de la bataille qui décidera du sort de la Lydie devant Cyrus, de celle qui décidera du sort de l'Egypte devant Cambyse, il ne sait dire qu'une chose, et la même : « Le combat fut rude et il y eut beaucoup de morts des deux côtés. » Il n'est guère plus heureux dans l'exposé des faits diplomatiques; il mentionne sans doute les négociations engagées par les souverains ou les cités, mais sans indiquer jamais leur teneur exacte; il ne donne les clauses d'aucun traité et, à le suivre, nous sommes hors d'état de préciser la situation des villes ioniennes sous la domination de la Lydie, puis sous celle de la Perse. Son analyse des causes et des conséquences des entreprises reste rudimentaire et déconcertante; s'il entrevoit une explicative plausible, il ne sait pas lui donner le pas sur l'anecdote superficielle; les petites histoires et la grande Histoire se déroulent parallèlement dans son œuvre, à l'indignation de maint érudit moderne, qui dénonce avec éclat

(7) Louis Chéronnet. *Paris Imprévu.* Photographies de Marc Foucault. Présentation de Lucien Wilter. Editions « Tel ». Typographie de « l'Union », hélio de Desfossés. In-4° (23×30) de 140 p., relié.
(8) Jean Robichez. *Maroc central.* 123 photographies commentées. Arthaud. Impression de Sadag. Petit in-4° (19,5×25,5) de 208 p. (Il a été tiré 500 vélin.)

le vague de ses assertions et la brièveté de son sens critique. Oserai-je montrer ici que c'est précisément parce qu'il reste à fleur de la vie, parce qu'il se garde de transposer en valeurs intellectuelles les images que la réalité lui offre, en un mot par ses faiblesses mêmes qu'il mérite de retenir l'attention de l'historien?

J'admire d'abord comme il a su garder d'un bout à l'autre de son œuvre, mais plus particulièrement jusqu'au V[e] livre que M. Ph. Legrand vient d'éditer dans la collection Budé, un sens aigu des différences entre les peuples. Contemplé avec les yeux de l'esprit et non avec les yeux de la chair, le tableau eût à coup sûr perdu de sa diversité. Homère sait mal différencier les Achéens de leurs adversaires troyens; chez Hérodote, au contraire, mieux que dans l'armée de Xerxès, les Egyptiens à la robuste chevelure, vêtus d'une tunique de lin et d'un manteau de laine flottante; les Cariens, fiers de l'aigrette de leurs casques et maniant le bouclier rond; les Babyloniens appuyés sur un bâton surmonté de fruits ou d'oiseaux, les Perses coiffés de la tiare et vêtus de la robe mède, les Lydiens couverts d'or, les Indiens chassant les fourmis dans les sables aurifères, les Scythes cavaliers et archers, les Péoniens vivant sur pilotis au bord du lac Prasias, composent une galerie complexe et multicolore. Ce goût de la différenciation ne s'en tient pas aux apparences extérieures; on trouve dans Hérodote l'esquisse d'une psychologie des peuples; on y voit les Grecs ou les Perses accueillir volontiers ce que leur apporte l'étranger, les Egyptiens ou les Scythes repliés sur eux-mêmes dans une hautaine fixité. Il sait ceux qui mettent leur confiance en la richesse, ceux qui ne s'en remettent qu'à la raison. Il a écrit sur la coutume « reine du monde » une page si pénétrante qu'on la croirait tirée d'un « Essai sur les mœurs ». Et qu'on ne dise pas que ce sens des différences est une simple curiosité de géographe; il l'exerce dans le temps comme dans l'espace; il aime la couleur des époques révolues : les temps lointains des Pélasges où les maîtresses de maison allaient puiser elles-mêmes l'eau à la fontaine, les temps de Minos où la piraterie sévissait dans l'Archipel, l'époque archaïque où les femmes portaient des tuniques agrafées, où Siphnos vivait dans l'opulence qu'entretenaient ses mines d'or, où Naxos répandait dans les îles le marbre de ses trésors et de ses statues, tous ces moments de la vie grecque ont chacun leur tonalité propre. Il devine que la matière de l'histoire n'est pas ce qu'il y a de constant chez l'homme, mais ce que l'on ne verra plus et que l'histoire elle-même doit être un monument du variable et non de l'éternel.

Il s'ensuit que ce tableau, ou plutôt ces tableaux changeants ne négligent aucun des aspects de la vie. Hérodote a compris et très bien su faire voir que la vie d'un peuple forme un ensemble et que tout fait partie de l'histoire; coiffures, habillements, habitations, usages d'autant plus notables qu'ils sont étranges, ont autant de

valeur pour dessiner la physionomie d'un peuple que les traités qu'il a conclus ou les batailles qu'il a livrées; les habitudes quotidiennes, le maniement des ustensiles domestiques, les bibelots et les animaux familiers touchent plus profondément à la vie d'un peuple, du menu peuple, que ne font les grandes actions de ses généraux ou de ses diplomates; peu m'importe que je n'entrevoie qu'à demi l'attitude politique de l'oracle de Delphes, si je pénètre à la suite de l'historien dans les murs du temple d'Apollon ou du trésor de Corinthe; la grandeur de la Samos archaïque se découvre moins dans les rapports de Polycrate avec Amasis qu'à la splendeur de son émeraude. On peut se demander si pour rendre compte de l'époque que nous traversons aujourd'hui, il importe plus de nous expliquer le fonctionnement du Conseil de la République ou de nous promener parmi le marché aux comestibles; c'est ce que fait Aristophane, notre témoin le plus fidèle de la guerre du Péloponnèse; c'est ce que fait Hérodote : il oppose les mangeurs de lotus aux mangeurs de poissons, les mangeurs d'oignons aux mangeurs de dattes, les mangeurs de cerises aux buveurs de lait ou aux mangeurs de singes; un historien moderne n'a-t-il pas soutenu que le vrai problème de l'histoire, c'est le problème de la faim?

Mais, ce qui m'émeut le plus chez lui, c'est une idée qu'il n'a fait qu'entrevoir, mais qu'il a néanmoins aperçue, à savoir qu'à côté de l'histoire des guerres et des gouvernements, il est une autre histoire, aussi attachante, celle des lentes conquêtes de l'humanité; conquêtes le plus souvent anonymes et qui pourtant, ont contribué, plus que les cartes politiques, à modifier la face du monde. La découverte des métaux, l'art d'appareiller les blocs de maçonnerie, le mode de propulsion des navires, la découverte de la monnaie, la découverte de l'alphabet, ces acquisitions matérielles dont les conséquences se font sentir jusqu'à nous ont attiré son attention et exercé sa critique; il a du goût pour les techniques; les monuments qu'il contemple lui découvrent aussitôt leur valeur humaine; il mesure, souvent en chiffres, l'effort qu'ils ont exigé; on discerne chez lui, à côté de l'humanité guerroyante, une humanité travailleuse penchée sur la rame ou le métier à tisser, maniant le marteau ou le moule à briques. Et c'est cette dernière, à y réfléchir, qui est le vrai facteur du progrès; les guerres, les entreprises ambitieuses l'arrêtent ou le ralentissent; elles sont la face négative de l'histoire; le côté positif, c'est ailleurs qu'il le faut chercher; il est dans l'invention, à l'origine inaperçue, dont les effets modifient, avec une lenteur implacable, l'aspect et le rythme de la vie. Les conditions même de la guerre moderne se dégageraient peut-être mieux d'une étude sur le travail de l'aluminium ou le moteur à explosion que d'une analyse des relations diplomatiques aux environs de 1939; aussi suis-je reconnaissant à Hérodote de l'attention qu'il a donnée aux lettres de Cadmos et à Glaucos de Chios qui « trouva l'art de coller le fer ».

C'est pourquoi je ne puis me contenter de voir admirer Hérodote dans la mesure où il n'est pas historien; il n'est jamais hors de l'histoire; il la cultive même sous une forme plus riche que par la suite; l'effort de ses successeurs, en limitant le champ de l'histoire, l'a rendue plus intelligente sans doute et plus précise, mais quelque peu décolorée; ils nous en découvrent la logique, et pourrait-on dire la trame; n'y a-t-il pas plus de plaisir, et souvent autant de profit, à palper dans toute son épaisseur le manteau bigarré de l'Ionie?

Fernand Chapouthier.

L'HUMANISME, ESSAI DE DÉFINITION, par *Fernand Robert*, Paris, Belles-Lettres, 1946, 161 pages, petit in-8°.

Petite brochure pleine de réflexions et d'idées; l'auteur s'y propose de définir la notion d'humanisme et examine ce concept dans ses rapports avec des notions voisines : les spécialités, l'érudition, l'étude des langues modernes, l'humanitarisme, l'histoire, la pensée religieuse, l'éducation. Toujours pensé avec rigueur et vigoureusement écrit, cet essai se présente comme une méditation continue dont on suit les étapes progressives; il ne vise point tant à apprendre des faits qu'à faire mieux comprendre, et l'on y admire tout ce que peut arriver à produire une réflexion tenace qui ne tire son aliment que d'elle-même. Les idées qu'il éveille dans l'esprit sont trop nombreuses pour être présentées commodément à cette place; je me propose d'en faire le sujet de la prochaine chronique.

LA LITTÉRATURE GRECQUE, par *Fernand Robert* (Collection : Que sais-je?), Paris, Presses Universitaires, 1946, 128 pages, petit in-8°.

Brève mais lucide histoire de la littérature grecque; sans retracer l'évolution complète de tous les genres, l'étude insiste sur les œuvres les plus importantes dont elle fait comprendre l'intérêt et la valeur. Tantôt, comme dans les chapitres qui concernent l'histoire, la philosophie ou l'éloquence, l'auteur se contente de décrire son sentiment devant les grandes œuvres et de dégager sur quoi il fonde son estime ou son blâme; tantôt, comme dans les paragraphes sur l'origine de la tragédie ou de l'épopée, il a été amené à présenter des hypothèses; celles-ci, malgré leur éclat, ne doivent pas être prises pour des certitudes; j'estime pour ma part que l'auteur a abusé des influences cultuelles, et, pour employer un mot à la mode, « chtoniennes »; je me refuse à croire que « le sens premier de la légende d'Ulysse » soit « une navigation de l'âme à travers le monde fantastique de l'au-delà » (p. 23); j'ai peine à croire que l'orchestre des théâtres soit née de « l'aire primitivement ronde destinée aux évolutions des officiants qui évoquaient un mort » (p. 32); il y a donc dans cette rapide esquisse plusieurs manières; elles donneront au lecteur une idée des beautés incontestables des textes comme des difficiles problèmes que soulèvent parfois leur interprétation ou leur genèse; dans un cas comme dans l'autre, le livre se lit avec profit et agrément.

Hérodote, HISTOIRES, LIVRE V, texte établi et traduit par *Ph.-E. Legrand*, Paris, Belles-Lettres, 1946, 148 pages, in-8°.

Les passages de transition ou de raccord ont, dans une grande œuvre, un intérêt particulier; on y discerne mieux les reprises et parfois les changements dans l'intention de l'auteur; c'est le cas du Ve livre de Thucydide où l'analyse a permis de retrouver les traces d'un double projet de l'historien; c'est le cas du Ve livre d'Hérodote que M. Ph. Legrand nous présente dans la collection Budé, édité et annoté avec sa méthode coutumière (ont déjà paru les quatre premiers livres précédés d'une introduction générale). Hérodote entre avec ce livre dans le vif de son sujet; la révolte de l'Ionie marque le point de départ des Guerres Médiques; la chronologie de l'historien devient plus rigoureuse, la pensée directrice plus apparente; mais ce n'est pas sans quelque regret qu'on y dit adieu à l'Hérodote des anecdotes orientales, des enquêtes folkloriques, à l'Hérodote peintre de la diversité du monde.

ÉVOCATIONS DE LA SICILE ANTIQUE, par *Maurice Mutterer*, Paris, Berger-Levrault, 1946, 136 pages, petit in-8°.

Evocation romancée de divers épisodes de l'histoire de la Sicile; un premier essai imagine les propos tenus au cours d'un banquet précédant la mort d'Empédocle; le second groupe divers dialogues fictifs échangés entre Lucilius et ses compagnons, à Syracuse, alors qu'il était procurateur en Sicile; c'est une occasion pour l'auteur d'évoquer, avec une complaisance un peu facile, quelques-uns des grands événements et des lieux de culte de la Sicile grecque ou romaine. Deux appendices consacrés à Ducétius et à Sénèque et dégagés de toute fiction témoignent de la sympathie que porte l'auteur aux paysages et aux sentiments du monde antique.

Synésius de Cyrène, HYMNES, traduction nouvelle avec prolégomènes et notes par *Mario Meunier*, Paris, Edition du Bateau ivre, 1947, petit in-8°.

Nouvelle traduction, avec introduction et commentaire, due à l'humaniste bien connu Mario Meunier. L'intérêt des hymnes de Synésius, un peu alambiqués et d'un souffle parfois assez court, leur vient surtout de leur date; composés à la fin du IVe siècle et au début du Ve par un Cyrénéen qui fut philosophe avant d'être évêque, ils se situent aux confins du paganisme et du christianisme; ils font une large place aux élans métaphysiques; les doctrines néo-platoniciennes s'y mêlent aux sentiments chrétiens et l'on a pu noter quelque ressemblance avec les thèmes de Lamartine. Le livre de M. Mario Meunier, d'une présentation matérielle impeccable, traduit et élucide avec sympathie et bonheur cette poésie un peu abstraite qui atteint parfois à la beauté.

F. C.

PROBLÈMES ET MÉTHODES DE LA LINGUISTIQUE, par *W. v. Wartburg*, Paris, Presses Universitaires, 1946, in-8°, 211 pages.

Un livre sur les problèmes et les méthodes de la linguistique ne peut manquer d'être le bienvenu, et il serait injuste de reprocher à son auteur de ne pas dominer le champ entier de la recherche. On n'y trouve pas grand'chose sur la méthode comparative que pratiquent les spécialistes de l'Indo-Européen, pas grand'chose sur les langues des peuples demi-civilisés, rien sur la phonologie et la linguistique structurale aujourd'hui à la mode. M. v. Wartburg, professeur à l'Université de Bâle, est un romaniste estimé, et il envisage surtout les problèmes qui se posent au romaniste et au spécialiste du français. Après avoir pris position à l'égard des théories de de Saussure (opposition de la langue et de la parole, de la synchronie et de la diachronie), il illustre par des exemples savoureux et personnels l'histoire des langues romanes (et germaniques à l'occasion). On appréciera surtout ce qui est dit du vocabulaire et de la géographie linguistique. Parfois un Français sera tenté d'apporter un complément à l'exposé de détail; page 125, l'auteur énumère des synonymes de l'idée de *peur* et quelques-uns sont fort rares. Mais il ne cite ni *avoir les jetons*, ni *avoir les foies*, si fréquents dans le parler populaire.

P. CHANTRAINE.

LES NOMS DE PERSONNES EN FRANCE, par *P. Lebel* (Collection Que sais-je?), Paris, Presses Universitaires, 1946, in-16, 134 pages.

Il faut remercier M. Lebel d'avoir pris la peine d'écrire ce petit livre où il analyse le trésor des noms de personnes français en considérant successivement les noms gaulois, les noms gallo-latins, les noms gallo-germaniques, les noms français, les noms divers (juifs, étrangers, etc.). Des détails amusants piqueront plus d'une fois la curiosité du lecteur; mais il verra surtout comment l'anthroponymie est dominée par l'histoire de la Société française à travers les siècles.

P. CHANTRAINE.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LE YOGI DE MAUGHAM (1). — On peut dire en gros que les poètes et les critiques anglais sont à notre époque plus intéressants et significatifs que les romanciers, quelques-uns de ceux-

(1) *The Condemned Playground*, by Cyril Connolly (London, Routledge, 1946, VIII.287p.). — *Le Fil du Rasoir*, par W. Somerset Maugham, trad. Oungre (Paris, Plon, 1947, 305 p., 180 f.).

ci mis à part. Un critique va nous servir aujourd'hui de point de départ à propos d'un romancier. Cyril Connolly est l'un des auteurs anglais les plus attentifs à dégager de la production littéraire le portrait d'une période. Ses commentaires, dans la revue *Horizon*, posent fréquemment en leurs termes actuels les problèmes communs à l'écrivain et à la société. Artiste, nourri de notre culture, ironique, enjoué, pasticheur, fantaisiste, jaillissant de similitudes, piquant et ingénieux dans ses rapprochements, son dernier recueil stimule la réflexion et doit plaire aux Français. Qu'il parle de Joyce, de Gide, des rapports de civilisation entre nos deux pays, du métier des lettres, de Toulouse-Lautrec, etc., il invite au colloque. Entre autres, son livre contient à propos de *The Razor's Edge* de Somerset Maugham (titre français : *Le Fil du Rasoir*), un essai qui tranche, par son caractère élogieux, sur le ton assez défavorable de la critique anglaise dans ce cas particulier.

Le titre de Maugham est symbolique : « Il est difficile, disent les Upanishads, de passer sur le fil d'un rasoir; aussi difficile... le chemin qui mène au salut. » L'histoire se déroule entre les deux guerres. Le héros, Larry, aviateur pendant la première, revient dans son milieu aisé du Centre-Ouest américain et s'aperçoit qu'il est devenu étranger à cette bourgeoisie d'affaires. Incapable de se fixer dans la situation qui l'attend et lui permettrait de faire une vie confortable à la jeune fille qu'il aime et qui l'aime, Isabel, il voit celle-ci rompre leurs fiançailles et épouser l'un de ses amis. Elle ne cessera de le regretter jalousement tandis qu'il parcourt le monde en quête d'un secret intelligible à lui seul. Plus tard seulement il revient au pays et, en possession de la vérité qu'il cherchait, se laisse « absorber par le peuple des Etats-Unis [et non par sa caste], cette tumultueuse masse d'humanité sollicitée par tant d'intérêts contraires, tellement perdue dans la confusion du monde entier, si assoiffée de bien, si sûre d'elle en apparence, et pourtant si hésitante dans son for intérieur, si bonne, si dure, si confiante et si réservée, si mesquine et si généreuse ».

Le roman de Maugham intéresse notre âge non tant par le thème de l'évasion que par le motif du Yogi (dans la revue *Cornhill*, Automne 1946, David Paul reprend le terme après Kœstler). Le programme de ce Yogi-là ressemble à celui de Verlaine : « Vivre avec les pêcheurs étant un pénitent. » Mais vivre libre, allégé de besoins, prêt à profiter sobrement des biens que le hasard met sur sa route — « une colombe, la brise, une femme qui s'appuie ».... Son comportement nous convainc de sa sincérité. Son aptitude à entrer en transe, ses dons d'hypnotiseur (exercés au cours de deux scènes très divertissantes) nous assurent que les saints hommes de l'Inde, dont il fut le disciple, ne se sont pas moqués de lui. Donc, il vit affranchi de toutes

chaînes familiales, économiques (il se débarrasse de ses revenus et travaille de ses mains), sexuelles et même spirituelles. Par là Maugham reprend un thème qu'il avait souvent traité : celui du réfractaire, de l'individu spirituellement séparé de la société. On se souvient de *The Moon and Siapence*, son roman le plus réussi avant *Le Fil du Rasoir*, dont l'histoire de Gauguin formait la trame.

L'individualisme a beaucoup d'ardents défenseurs en Angleterre. C'est sans doute pour des raisons littéraires qu'on y a trop fraîchement accueilli *The Razor's Edge*. Maugham ne donne pas dans les techniques à la mode. Il raconte comme on le faisait avant Virginia Woolf et Faulkner, selon l'ordre chronologique, sans monologues intérieurs ni effusions lyriques, dans la bonne tradition du roman-rivière uni, clair et continu, et non dans la manière du roman-mosaïque. C'est un conteur, non un styliste. Or, si c'est une des marques de la médiocrité d'esprit que de toujours conter, ce n'en est pas la preuve infaillible. Sans verser dans le commun, Maugham n'a jamais été, dit Connolly, « un maître dans l'emploi des mots; il a toujours préféré le *mot moyen* au *mot juste* ». On ne trouve pas chez lui ce qu'Alain Fournier appelait « la recherche longue des mots qui redonnent l'impression première et complète ». Pourtant, s'il ne peint guère, il sait suggérer, comme pour tel paysage de l'Inde. Un écrivain qui, de nos jours, se contente de filer dans une progression suivie un récit où les caractères se développent simplement, n'est pas tenu pour grand. C'est un tort si le récit et la peinture des caractères sont réussis; il y faut un art peu voyant, mais peu commun.

Trouvera-t-on mauvais que Maugham explique peu son personnage? Il a découvert pendant la guerre que « les morts paraissent terriblement morts quand ils sont morts ». Au cours de ses vols solitaires, il s'est trouvé chez lui dans l'infini. Que demander de plus? L'expérience mystique défie l'analyse rationnelle. Pourtant d'autres que Maugham auraient creusé plus profond que lui : dans un tel détachement résident peut-être ses limites les plus apparentes. On lui demanderait un tempérament et un art différents des siens si l'on voulait autre chose de lui qu'un tableau circonstancié.

Or, le tableau de l'évasion ne va pas sans celui de la prison du siècle et de ses habitants. Parmi eux se détachent quelques admirables portraits : Elliott, l'Américain riche et raffiné, snob et intelligent, égoïste et généreux, choyé de la haute société internationale; Isabel, la jeune Américaine séduisante, façonnée par la civilisation capitaliste et par un puritanisme perverti, à qui la croyance dans le mérite social et moral du travail tient lieu de spiritualité et de cœur. En regard, Sophie, la brave putain française honnête et pratique, gardienne du bon sens

et de la science de vivre dont l'auteur semble donner la palme à notre pays.

Si l'on cherche dans le livre, je ne dis pas une leçon, mais une fin qui transcende le simple tableau, elle est sans doute dans le fait de l'évasion. L'expérience de Larry, dit Maugham, est « du même ordre que celle des mystiques du monde entier au cours des siècles : les Brahmines de l'Inde, les Soufis de la Perse, les catholiques d'Espagne, les protestants de la Nouvelle-Angleterre ». Je ne suis pas sûr, comme David Paul, qu'il ait l'intention de remplir une mission en retournant dans son pays; sinon de montrer par l'effet que, dans notre âge où l'homme est tiraillé entre tant de sollicitations de masse, il y a en chacun de nous place pour la sérénité qui est le souverain bien. Naguère, la leçon était beaucoup plus apparente dans l'*Eternité retrouvée* de Huxley. On peut prendre dans un sens large la parole du moine auprès de qui Larry s'excuse de l'avoir déçu : « Vous êtes un homme profondément religieux qui ne croit pas en Dieu. » Ce type-là n'est pas né d'aujourd'hui. Nous le remettre parfois sous les yeux est bienfaisant.

Jacques Vallette.

POÈMES, par *K. Mansfield*, trad. Le Mée (Paris, NRC, 1946, 59 p.). — Plaquette à signaler aux fervents de l'auteur de *Sur la Baie*, et où ils retrouveront sa sensibilité, sa fraîcheur de perception.

LES ASIATIQUES, par *F. Prokosch*, trad. Morize (Paris, Gallimard, 1946, 336 p., 230 f.). — Il était temps qu'on fît connaître à notre public cet écrivain, l'un des plus originaux des jeunes Américains parce qu'il ne donne pas dans les poncifs à la mode. C'est un nomade au fond du cœur, qui excelle à livrer du monde et des êtres une vision hallucinée et surréaliste dans la conception, sinon dans le style. C'est ici son premier livre, vieux de 12 ans : récit d'une aventureuse traversée de l'Asie. Le réel et l'imaginaire sont mêlés, car l'aventure extérieure est doublée d'une aventure dans l'âme. Comme toujours chez lui reviennent deux questions : Etes-vous heureux? Qu'est-ce que le bonheur? Ce premier livre trahit quelque immaturité. On espère pouvoir bientôt lire traduits les suivants, surtout *The Seven Who Fled* et *Age of Thunder* (publiés à Londres chez Chatto et Windus).

RHETORIC AND ENGLISH COMPOSITION, by *H. Grierson* (Edinburgh et London, Olivier et Boyd, 1945, x-161 p., 6 s.). — Même si le ciel en naissant vous forme écrivain, vous gagnerez toujours à étudier systématiquement les ressources de votre métier. Il ne faut pas dédaigner de faire ses écoles. On trouverait difficilement aujourd'hui meilleur guide que le prof. Grierson. Il connaît à fond les littératures anciennes, aussi l'anglaise. Stimulante et sans rien d'aride la promenade à ses côtés chez les auteurs les plus variés, des anciens aux poètes contemporains. Le titre de son livre ne doit pas en dissimuler l'agrément. L'ordre y règne aussi, suivant lequel on étudie successivement le point de vue, le choix des mots, le langage figuré, le langage poétique, la construction de la phrase et du paragraphe, enfin la composition dans son ensemble. Pas de pédantisme dogmatique, mais le désir de suggérer une idée générale de la rhétorique. La synthèse du prof. Grierson illustre, élargit, rectifie ses prédécesseurs avec un don de discrimination aiguë. Elle servira non seulement aux Anglais mais à quiconque veut écrire dans sa langue avec correction et efficacité.

POEMS FROM NEW WRITING 1936-46 (London, J. Lehmann, 1946, 189 p., 8 s. 6 d.). — Depuis dix ans, presque tous les poètes anglais de marque ont publié leurs œuvres (et des plus mémorables souvent) dans la revue *New Writing*. La crème en a été rénie dans cette anthologie. L'intérêt évident s'en rehausse de la présence de poètes étrangers : Aragon, Bronievski, Bronowski, Capetanakis,

Chamson, Elytis, Jouve, Garcia Lorca, Nezval, Prevelakis, Seferis, Seifert. Rendez-vous anglo-européen d'une exceptionnelle importance.

COMIC CHARACTERS OF SHAKESPEARE, by *John Palmer* (London, Macmillan, 1946, xv-135 p., 8 s. 6 d.). — Idée générale : la sympathie, non la satire, est au cœur de la comédie shakespearienne; la frontière n'y est pas nette entre le comique et le tragique chez un même personnage. L'équilibre varie entre les deux éléments suivant l'œuvre : on ne peut donc isoler de celle-ci tel ou tel personnage comique pour l'étudier *in abstracto*. On sera là-dessus d'accord avec Palmer. On peut trouver trop systématique de placer, comme lui, au centre de la pièce où ils figurent tous les personnages qu'il étudie. Shylock, si l'on veut; Bottom, non. Ces analyses sont brillantes, ingénieuses; elles baignent dans l'atmosphère du temps, avec parfois une assertion discutable. On a plaisir à les lire, même après celles de Coleridge, Hazlitt, etc., et l'on regrette que la mort ait empêché Palmer de nous en donner davantage.

ANNALS OF INNOCENCE AND EXPERIENCE, by *Herbert Read* (London, Faber, 1946, 236 p., 10 s. 6 d.). — Autobiographie intellectuelle et morale d'un des esprits distingués de notre âge. L'histoire est attachante : enfance dans une grande ferme du Yorkshire avant la radio et le cinéma, recherche sincère d'une voie personnelle, expériences de guerre (14-18). Les idées de l'auteur sur la poésie vécue, sur la fonction de l'artiste et ses problèmes, l'analyse des influences subies par lui et de son développement, sont une mine à méditation. La réflexion attentive et profonde, le charme du style, rendent délicieuse la lecture de ce document, qui constitue un point d'observation précieux sur la littérature et l'art de ce temps.

POETS AND PUNDITS, by *H. l'Anson Fausset* (London, Cape, 1947, 12 s. 6 s., 319 p.). — La critique de Mr. Fausset est objective et loyale; elle part d'une sympathie qui demande aux écrivains et aux penseurs un enrichissement orienté par les besoins de l'homme aujourd'hui. Les chemins qu'il fréquente ne sont pas toujours des plus battus en 1947 et en France : raison de plus, pour le curieux, de le suivre dans ses essais sur Tolstoï, Whitman, Hopkins, Rilke, Santayana, Paine, les écrivains de l'Inde. S'il parle du culte du symbolisme et de la fissure entre l'inspiration et la poésie, de Kierkegaard, des rapports de la science et de la personne, il est en plein dans les questions du jour. De quoi qu'il traite, son attitude est toujours personnelle, sinon originale; elle a toujours pour centre la réalisation de l'intégrité intérieure en vue d'un monde nouveau.

20 PROSE POEMS OF BAUDELAIRE, translated by *M. Hamburger* (London, Poetry London, 1946, 47 p., 5 s.). — Un maître-traducteur nous montre ici les ressources comparées du langage poétique en deux langues. On recommande son travail à ceux qui voudraient s'y essayer : exercice fécond et instructif, surtout peut-être parce qu'il fait voir la souplesse et la variété des rythmes anglais. Faut-il désespérer de rendre l'emploi baudelairien de certains mots : *risettes*, *mirettes*, la mousseline *pleut?* Il ne semble guère possible de faire mieux.

LIVRES REÇUS. — *Diana*, par D. Frederics, trad. Gompel (Paris, Deux-Rives, 1946, 284 p., 175 fr.). — *Descente dans la vallée*, par J. Hersey (Paris, Laffont, 1946, 154 p., 90 fr.). — *Le Poison (The Lost Week-End)*, par Ch. Jackson, trad. Nast (Paris, Julliard, 1946, 245 p., 175 fr.). — *Convoi vers la Russie*, par F. Herman, trad. Roth (Paris, Corrêa, 1946, VIII-164 p.). — *...Mais aussi des hommes*, par W. Greenwood, adapt. Delgove et Vaudecrane (Paris, Corrêa, 1946, 400 p.). — *Le Soldat et la Châtelaine*, par Hilda Vaughan (Paris, Stock, 1946, 240 p., 150 fr.).

Revues

THE MODERN QUARTERLY, *Summer* 1946. — Cette livraison nous est parvenue après les suivantes, citées dans le dernier numéro. On y trouve la première partie de l'étude de G. Teissier, « The Mechanism of Evolution » et une conférence de R. Palme Dutt sur « The Power of Marxism », dirigée notamment contre W. Churchill. A signaler un bon tableau de l'évolution poétique d'Aragon, par Frida Stewart, et un article sur l'évolution récente du ballet où F. Hall prend position contre la conception abstraite de cet art et pour la conception dramatique déjà défendue par Noverre au XVIIIe siècle.

HORIZON, Feb. 1947. — Une étude de W. H. Auden sur « The American Scene » de Henry James. Un essai fouillé de J. Russell sur Lytton Strachey, chez qui une tentative

pour « retrouver l'intelligence athlétique du XVIIIe siècle » ne faisait pas tort au sentiment. Deux pages de texte et quatre de photos sur le sculpteur surindépendant Prinner. Un intéressant article sur un premier contact avec l'Australie et les chances qu'on a d'y réussir.

THE B. B. C. QUARTERLY, Jan. 1947. — Revue d'une belle tenue, et que nous pouvons envier à nos voisins. Harold Nicolson y parle de la radio et des affaires internationales. D'autres articles sur les auditeurs d'Extrême-Orient, sur la radio et les enfants, etc. — J. V.

GRÈCE

DERNIERES NOTES SUR LA GRECE. — La Grèce nous apportera toujours quelque chose de neuf. Porteuse de dieux, cette terre recèle en ses entrailles tout un peuple gisant, et parfois il arrive qu'un simple laboureur découvre dans son champ un Zeus, un Apollon qu'il relève. Les flots grecs eux-mêmes, de temps à autre, livrent aux filets des pêcheurs un dieu de bronze tout verdi par le sel — et rien n'était plus émouvant aux jours de l'occupation que de descendre en cachette dans les caves du Musée d'Athènes admirer un merveilleux Kouros découvert la veille, en Attique. Couché sur de la paille, ce marbre s'allongeait dans sa crèche, à l'abri des rapaces, et disait « non », à sa manière, à l'envahisseur. Sur l'Acropole alors se pavanait l'étendard hitlérien dont la couleur sanglante insultait à l'azur — et, d'horreur, vous eût fait imiter l'étrange directeur de l'Ecole d'Athènes, qui, au temps de Flaubert, faisait clore celles de ses fenêtres qui regardaient le Parthénon.

On se passe en fait assez bien des antiquités dans la Grèce d'aujourd'hui, mais cependant, durant la guerre, les Athéniens ouvrirent de grands yeux lorsque certains Français s'intéressèrent à la littérature grecque actuelle. D'abord on les plaignit; pourtant on fut flatté. Il va de soi qu'on essaya de jouer de cette admiration, et dans un but apparemment patriotique. On s'efforça bientôt de diriger un sentiment dont tout le mérite est d'être spontané et qui, par nature, répugne autant que l'amour aux sommations. Mais l'intérêt était déjà trop vif pour se laisser circonvenir. Le *troisième œil* dont parle Nietzsche s'était ouvert et entendait ne suivre que ses propres clartés, sans toutefois faire fi de la diversité merveilleuse des opinions athéniennes, si éloquente, si révélatrice. Tout écouter, et n'écouter personne, devint une double méthode. On opposa les opinions, les jugements; on classa les auteurs selon leur public, et pour s'apercevoir bientôt que celui-ci distribue aveuglément des tomates pourries ou des palmes. Toutes les passions dans Athènes tiennent du fanatisme, et par là laissent poindre assiduement un bout d'oreille.

On ne saurait louer un Grec sans en peiner mille autres. Ces gens, les nerfs toujours à vif, se piquent et s'affligent de tout tribut d'admiration qui leur échappe; et cependant ils ne manquent pas d'amour-propre national. Ils sont d'abord tou-

chés qu'on prenne l'un des leurs au sérieux, mais ce n'est jamais celui qu'il eût fallu; s'étant donc ressaisis, les voilà qui se rembrunissent, car ils se croient volés. Tout compliment fait à autrui les blesse; tout encens est impie qui se détourne d'eux. Oh! plénitude et suffisance admirables du moi, déchaînement d'idiosyncrasies! La Grèce, toujours sur le point d'éclater, nous dédommage des plates veuleries de tant de larves. Ici les balanciers s'affolent; les métronomes ont la fièvre. Un Français qui déteste être dupe doit faire effort sans cesse pour maintenir sa lucidité. On s'ingénie à l'étourdir; on le perturbe, on le presse; il se sent manœuvré. Et, pour comble, il commet malgré lui force impairs que l'on accueille d'ailleurs très poliment, car l'étiquette orientale des Grecs leur interdit de contredire. Mais j'imagine sans nulle peine combien les hôtes inductiles les exaspèrent, les horrifient; et d'autant plus qu'ils attribuent cette circonspection à l'influence de confrères jaloux qui accaparent les oreilles étrangères. C'est là chercher trop loin la conséquence d'un libre jugement. Force est bien d'avouer qu'on finit par élire, au risque d'être injuste, et ses amis et ses auteurs, et que, sans le vouloir, on humilie ainsi, on offense, ceux qui se croyaient dignes d'un regard — et qui l'étaient peut-être. Mais, de grâce, qu'on ne voie là de ma part nulle préméditation, et encore moins le fruit d'une cabale.

●

Trois ans durant un véritable amour me fit battre le cœur. Emerveillé de découvrir un terrain vierge où m'élancer, et d'en capter les sources et d'y boire, ce fut tête baissée que je plongeai dans les eaux de la poésie grecque. Trois ans durant la Muse m'imposa la tâche délicieuse de déchiffrer tour à tour les grands poètes de la Grèce. Ce furent aussitôt des transports, une passion qui m'éveillaient chaque matin dès l'aube. Je savourais les joies de l'explorateur, du pionnier; je m'y offrais avec ivresse, et je compris bien vite que je récoltais au centuple le prix de mes premiers efforts. Alors que je traînais de longue date une paresse naturelle, une difficulté à m'exprimer dont j'avais déjà pris mon parti, ce fut la Grèce, et par le truchement de ses auteurs que j'entrepris de traduire, qui me délia la langue. Aussi ne me déplaît-il pas qu'un apprenti français puisse avouer que la Grèce moderne l'aura mûri, et qu'aux pieds de l'Hymette il a senti ses lèvres se desceller.

Je n'étais point d'abord porté à goûter les Grecs; leurs défauts apparents, je dois bien l'avouer, me choquaient. Mon cœur ne sentait rien près d'eux, et je m'en félicite aujourd'hui, car il faut examiner à froid pour bien juger. Mais lorsque la raison peu à peu fut conquise, le cœur suivit le mouvement. La beauté de la poésie grecque et certaine fatalité s'acharnant sur ce peuple,

qui en tire d'ailleurs un sujet d'exaltation, par-dessus tout m'ont attaché à lui. J'ajouterai aussi la perfection de l'Attique. Un âpre et apaisant désir de lutte, de concurrence, s'élève des cimes tout humaines du paysage grec. Ces lignes pures où la chaleur et l'ombre, la fermété et le frémissement s'harmonisent, et sans cesse nous proposent de nouvelles figures qu'engendre un moteur éternel, ce n'est point dans l'extase qu'elles nous jettent, mais elles nous somment de purifier nos jugements. On se met à la tâche, et quelle surprise, chemin faisant, alors qu'on s'attendait à ne trouver que des vestiges du passé, de découvrir la jeune Grèce, pays de lumière et de fièvre, riche de gloire mais en haillons, et qui apporte à l'Europe le triomphant tribut d'une éclatante poésie.

Langue d'Homère où Dante a jeté quelques mots, le grec moderne rayonne de beauté, et je conserve pieusement le souvenir des vers que je pus lire en Grèce, aidé souvent par les poètes eux-mêmes qui, au cours de la guerre, voulurent bien peu à peu devenir mes amis.

○

Un jour pourtant j'ai voulu fuir la Grèce. Je décidai d'abandonner ce berceau de la liberté, précisément pour rester libre. Mon service n'avait de valeur, pensais-je, qu'amoureux et tant que l'amour dans sa jouvence me laissait le loisir de m'en émerveiller. A peine eus-je entrevu le risque de passer pour un spécialiste de la Grèce, je voulus rompre. En apparence tout m'attachait à cette terre et me suppliait d'y rester. Mais il arrive une heure où la plus grande marque d'amour est de partir, sans attendre la satiété. Une voix forte et fatale m'enjoignit de donner un coup de barre. Je m'embarquai; mais, au moment de voir s'enfuir des côtes si souvent contemplées, j'attendais un horrible déchirement. Or il n'en fut rien, car à mesure que ces lignes fuyaient, elles acquéraient plus de présence; je les sentais se graver dans mon cœur. La récompense de l'amour était la possession définitive; rien désormais n'aurait pu m'éloigner de la Grèce, et le mot même de nostalgie s'abolissait dans l'azur conquis.

Robert Levesque.

SCANDINAVIE

LE SECRET DE FERSEN (1). — Fersen! L'homme, sa romanesque aventure, son tragique destin attireront longtemps encore les historiens. Et sans doute le sujet peut paraître épuisé, tant sont nombreux les documents révélateurs, les commentaires, les gloses des contemporains et les multiples écrits qui ont suivi

(1) Charles Kunstler. *Fersen et son secret.* (1 vol., Hachette).

jusqu'à nos jours, et dont le flot ne semble pas devoir prochainement se tarir.

Fersen, son secret? Rien de moins secret que cette vie vécue au grand jour des mœurs du XVIII[e] siècle, sous mille regards inquisiteurs, avertis, d'une bienveillance douteuse, parmi les échos, les ragots d'une Europe aristocratique, princière, également vouée aux intrigues de cour, à l'exaltation de la femme, au culte du plaisir sous le régime de l'universelle monarchie, à Paris, Vienne, Berlin, Londres ou Stockholm — époque unique de cosmopolitisme et d'interpénétration des peuples représentés par la plus internationale des classes sociales.

Rien de moins mystérieux que cette carrière élucidée au jour le jour en maintes notes de journal intime, lettres et correspondances du plus écrivassier des héros de roman — montagne de papiers, encore presque intacts aujourd'hui, catalogués, cent fois relus, où les chercheurs ont beau jeu à multiplier leurs enquêtes et leurs redites.

Renouveler un tel sujet? Il ne se peut. Les historiens se copient, se répètent; on ne saurait guère attendre de découvertes en un domaine aussi assidûment cultivé. En de tels cas l'histoire ne se renouvelle que par l'effort d'une psychologie audacieuse et cette signification imprévue que les événements et les hommes doivent à l'éloignement, aux philosophies, à l'idiosyncrasie des successives générations... Certes notre conception de la Révolution et de l'époque révolutionnaire n'a cessé d'évoluer depuis le début du XIX[e] siècle et se modifie quotidiennement sous nos yeux... Le roman de Fersen n'a rien à nous apprendre.

Sachons gré toutefois à M. Charles Kunstler de nous en offrir une agréable version. Voici un essai de mise au point d'une vaste « littérature », pieusement rassemblée, avec des soins, des scrupules qui ne sont pas si communs en un temps où la vogue de l'histoire engendre tant d'ouvrages pseudo-historiques et de fausses « reconstitutions » du passé (2).

Voici un récit proche des faits, une sorte de *diary* d'une existence brillante, qu'on distinguerait à peine de tant d'autres si le reflet d'un épisode sentimental prestigieux, et, au regard des contemporains, quasiment inouï, ne l'environnait de sa phosphorescence et de sa séduction.

Le livre de M. Charles Kunstler vaut par l'enchaînement de petits faits minutieusement énumérés au gré des jours et des années; il vaut par la reproduction de ces lettres clandestinement

(2) M. Charles Kunstler rend un juste hommage à Mlle Alma Soederhjelm, auteur des recherches et publications originales essentielles sur Fersen et son temps. Il relève, dans cette œuvre abondante, érudite et précise, quelques erreurs — la plupart vénielles (une note rectificative eût suffi). Faut-il ajouter que ces légers griefs n'infirment en rien la méthode et l'autorité de l'éminente historienne (V. notamment son livre : *Fersen et Marie-Antoinette. Correspondance et Journal intime inédits.* Editions Kra, 1930).

échangées au temps de la terreur, documents d'une poignante humanité, où éclate, parfois en accents déchirants, le sens émouvant d'un amour et d'une amitié vrais. Pouvait-on espérer davantage?

Sans doute une investigation plus curieuse de l'homme et de la femme... Le caractère, la féminité légère, romanesque, courageuse devant l'épreuve, de Marie-Antoinette nous est assez connue; les traits de Fersen demeurent ici quelque peu imprécis; on eût souhaité une peinture un peu moins extérieure d'un destin peut-être insurmontable, mais où le rôle de Fersen ne s'élève guère au-dessus des prétentions d'un héros romanesque...

L'homme n'avait d'exceptionnel que sa beauté physique, ce charme si sensible aux femmes, et qui lui valut de multiples amours. Don Juan, semble-t-il, sans grand élan, agréant maintes avances, donnant peu de soi-même, sauf en quelques cas de réciproque enchantement... Un seul amour constant, sans doute en raison même des obstacles, des contrariétés, des périls qu'il implique... Une vie comblée d'adorations féminines, un homme sans génie, à qui l'on ne saurait refuser un jugement droit, un élémentaire bon sens, et, dans le désordre révolutionnaire, le réalisme d'un étranger, juge assez froid des passions, des violences qui l'entourent. Monarchiste de naissance, sans plus de clairvoyance que la grande majorité des privilégiés de son temps... Un seul trait remarquable, outre cette bravoure commune aux hommes de son rang, de sa classe, de son éducation : cette pudeur devant son amour, cet honneur, cette discrétion, ces scrupules devant le renom de celle qui demeure à ses yeux une souveraine auréolée d'un culte de dulie — attitude morale évidente encore que contestée par telles médisances promptes à l'accuser d'avoir imprudemment compromis la reine.

Héros suédois, on eût aimé que fût précisé ce qu'il dut à la Suède. M. Charles Kunstler déroule cette aventure sur le fond connu de notre histoire française : horizons diplomatiques, journées révolutionnaires, équipée de Varennes, agonie de la monarchie... L'arrière-plan suédois lui échappe, qui justement lui eût permis d'introduire dans son récit en quelque sorte unilatéral des lumières et des couleurs inconnues généralement du public français.

M. Charles Kunstler ignore le suédois et l'avoue honnêtement — le suédois, langue germanique, c'est-à-dire rapidement accessible à qui possède cette connaissance, même superficielle, indispensable à tout homme cultivé, de l'anglais et de l'allemand.

Ne lui dissimulons pas ce qu'il perd... Quand cessera-t-on, en France, de traiter des sujets étrangers ou à demi étrangers, en faisant fi des langues étrangères? La Suède, au cours de trois siècles, fut une grande puissance, souvent notre alliée, toujours présente sur d'essentielles positions de l'échiquier diplomatique et militaire de l'Europe. Vieux pays de science et d'érudition,

elle possède sur ce grand passé, outre une documentation considérable, les travaux incessamment renouvelés d'une vivante et active historiographie. Elle ne saurait nous pardonner de n'en tenir presque aucun compte; ses Revues savantes et ses Bulletins critiques nous le signifient à chaque occasion avec une sévérité justifiée.

Sans doute, s'agissant de Fersen, un Français est-il tenté de se fier à une documentation originale presque entièrement écrite en notre langue, usuelle en cette Suède du XVIII[e] siècle pénétrée de culture et de Lettres françaises...

En outre, M. Charles Kunstler a eu cette rare bonne fortune de se voir signaler et traduire des textes importants par le très obligeant conservateur (et créateur) de l'Institut Tessin, musée suédois surgi en ces vingt dernières années à Paris, sans analogue en Europe, et où se peuvent étudier fructueusement l'art suédois, son histoire, ses séculaires relations avec la France, M. Gunnar Lundberg, toujours inlassablement dévoué à promouvoir, avec zèle et érudition, les relations franco-suédoises.

Ainsi secondé et prémuni contre l'erreur, M. Charles Kunstler n'en consent pas moins le sacrifice de ce qui demeure le plus précieux à l'historien, le contact direct du pays, des hommes et des livres. Fersen écrit ce français limpide et primesautier qui fut celui de toute l'Europe au temps de Voltaire. L'atmosphère cependant, les mœurs et l'esprit même de sa famille, de son entourage et de l'histoire de Suède ne se définissent qu'en termes de l'idiome national...

Peut-être, s'il avait lu telle thèse récente, remarquable de pénétration et d'intuition féminine sur la jeunesse et l'éducation de Gustave III, M. Charles Kunstler eût-il esquissé un portrait moins hésitant — et péjoratif — du roi-charmeur...

Plus familier des bibliothèques suédoises, il n'eût point inscrit en tête de son ouvrage ce sec et insipide rappel de quelques grandes dates, mais aurait caractérisé une histoire instructive par la diversité des régimes et expériences politiques, cette histoire de Suède analogue à celle de la Grande-Bretagne par ses révolutions économiques et sociales et le développement de ses institutions et de sa vie intérieure.

M. Charles Kunstler, dans une bibliographie plus spectaculaire que précise, oublie de citer la collection des *Gustavianska Papper* de l'Université d'Upsal, collection dont il n'ignore pas l'existence et qui constitue un ensemble essentiel de documentation. Au temps où il habitait la Suède, l'auteur du présent compte rendu, explorant à loisir ce fonds unique, en tirait divers textes qu'il publiait dans la *Revue Bleue* et dans la *Revue Historique*, notamment une relation, par un Suédois témoin oculaire, de ces journées des 5 et 6 octobre 1789, longuement décrites par M. Charles Kunstler, la correspondance de Gustave III avec plusieurs de ses

belles amies parisiennes, les lettres échangées entre Mme de Staël et Nils von Rosentein... On y puiserait encore aujourd'hui des pièces inédites et informations concernant la France...

En ces temps lointains, Upsal s'indignait d'un autodafé perpétré dans son château de Stafsund par le baron Klinckowstrœm qui y aurait brûlé avant de mourir une partie des lettres de Marie-Antoinette à Fersen. Une enquête sur place me tenta... Le fils du coupable, géant nordique, et sa femme, courtoisement accueillants, ne s'intéressaient pas à leurs archives, libéralement ouvertes au Français de passage; ils me confirmèrent vaguement l'« accident », si singulièrement voulu par leur père, monarchiste d'ancien régime, pour sauvegarder la mémoire de la reine — qu'il accablait en réalité de soupçons accusateurs... Parmi de vagues papiers se trouva l'unique billet oublié par le feu, le plus significatif des sentiments de Marie-Antoinette que l'on connaisse, emprunté depuis à la *Revue Bleue* par tous les historiens et biographes de Fersen, et cité (p. 225) par M. Charles Kunstler : « ...Adieu, le plus aimé, le plus aimant des hommes. Je vous embrasse de tout cœur. »

Petit château de Stafsund sous la neige, au penchant d'un vallon forestier; on y accédait en traîneau comme au temps de Fersen; le paysage et sans doute ce salon aux nombreux portraits de la famille Fersen, le péristyle, les environs... rien, depuis le XVIIIe siècle, n'avait changé. On imaginait le héros accourant de Paris, charmé de ce contraste : notre tumultueuse capitale et cette paix divine des grands hivers du Nord; la France, et ses échos partout bien accueillis, la Suède, ses châteaux, ses manoirs, Drottningholm, Versailles septentrional... Fersen survient d'un autre monde; une fête de famille a rassemblé son père, le vieux maréchal de la Diète, autoritaire et prévenant, sa sœur et confidente, Sophie Piper, aussi éprise que lui de l'auguste amie, son compagnon Taube... Il affectionne les siens, il aime son pays, ces forêts, ces lacs, ces infinis lointains, la brusque éclosion des printemps, la brève idylle des étés, cette fine lumière, ce miraculeux silence des êtres et des espaces. Cette nature à demi sauvage exhale une poésie, une pureté que commencent de découvrir les préromantiques suédois, et que chante le luth de Bellman... Fersen n'est pas insensible aux suggestions du paysage, tels passages de ses lettres en témoignent... Il n'est ni poète, ni artiste, ni philosophe; il n'est pas de ces élus et de ces privilégiés de l'âme qui devancent leur temps. Il n'en doit pas moins à son pays des habitudes d'esprit et de rêverie; il y a subi des influences et respiré des philtres dont nous aurions tort d'oublier la signification.

Et peut-être faut-il chercher là l'unique secret de sa carrière, ce mystère de l'être humain, ses origines, la cause lointaine et profonde d'une séduction qui introduisait, sans le savoir, parmi les grâces et l'exquis raffinement d'une société mourante, un nouvel exotisme, un souffle inconnu, la voix secrète, le sortilège du Nord.

Lucien Maury.

A L'INSTITUT

RECEPTION DE PAUL CLAUDEL A L'ACADEMIE FRANÇAISE. — « La parole est à M. Paul Claudel pour le remerciement d'usage », énonce la voix sans timbre de François Mauriac.

Tout s'immobilise dans le parterre : petits chapeaux aux notes éclatantes sur le noir des toilettes, robes cléricales et monastiques largement répandues. Arrêté le sourire de Madeleine Renaud auquel faisait écho son ecclésiastique voisin. J.-L. Barrault, méditatif, se prend le menton dans la main. Tous les visages se tournent d'un même côté.

Voici le nouvel académicien debout entre ses deux parrains : Mgr Grente, à sa droite, tout de pourpre vêtu, de ce ton cramoisi qui est d'usage en Carême; le Comte de Chambrun, à sa gauche.

La stature est courte, solidement plantée sur ses jambes. L'habit vert, l'épée, il les porte avec une sorte de dignité bonhomme, tel un paysan endimanché. Le visage s'est animé d'un bref éclat, d'une bienveillance un peu bourrue, puis le masque est redevenu olympien et la parole en sort, ce « verbe » claudélien qui a retenti dans tant de cœurs et que, pour la première fois, on a l'émotion de voir se former dans la bouche même de son créateur.

Où va-t-il nous emmener? Certes, ce n'est pas le parcours classique du discours académique. C'est un hymne qui peu à peu se compose, qui s'avance de l'allure triomphante des *Te Deum*. Car de quoi peut nous parler ce vieux poète, ce témoin de l'Eternel, sinon de son immense amour pour l'Eglise de Dieu?

L'*Histoire artistique des ordres mendiants* par Louis Gillet sert évidemment de prétexte, mais tout autres en deviennent l'architecture, l'éclairage. Une demi-heure durant nous assistons à l'édification de la « Maison de Dieu », puis à la conquête de son « jardin » — la terre — par l'effort contemplatif et artistique des générations. Et voici qu'à nouveau le nom de Louis Gillet est prononcé. « Va-t-on enfin arriver à l'éloge en bonne et due forme du prédécesseur? », — semblent se demander les confrères devenus somnolents. A peine si les a déridés tout à l'heure une espièglerie du poète sur « le Paradis à l'ombre des épées » : « je ne puis croire qu'il s'agisse uniquement des épées académiques ».

De l'exubérante trame du discours se dégage maintenant un épisode humain hautement émouvant : l'amitié de L. Gillet et de Romain Rolland. Ce thème, traité comme sur un mode musical, nous amène jusqu'à la fin et jusqu'au mot « Espérance » qui résout les dissonances. « Et c'est *le mot*, le dernier mot », conclut Claudel.

Il s'est rassis, dans sa majesté impassible. Il y a une heure qu'il parle, qu'il déroule avec lenteur cette phrase rythmée qui prend dans sa bouche une impression d'évidence, de nécessité interne.

Il ressemble, ce vieil homme qui n'a pas regardé son auditoire, mais droit devant lui, à un arbre qui vient de donner tous ses fruits.

Quel contraste quand Mauriac se lève à son tour et de sa voix sans timbre, mais nerveuse et passionnée, entonne l'hymne de reconnaissance! Son hommage va d'abord à Arthur Rimbaud qui fut pour Claudel le premier héraut de l'Invisible. Peut-être n'est-ce pas la première fois que ce nom est prononcé sous la Coupole, mais il l'est avec toute l'insistance d'une admiration émue.

Dans le grandiose édifice claudélien, c'est la vibration de l'humain qui a retenu Mauriac. Aussi incrimine-t-il dans *L'Otage* cette « *faute contre la crédibilité* » qu'est le mariage de Cygne avec Turelure. « Ce sont là, je m'en excuse, les médiocres soucis dont s'embarrasse un pauvre romancier », ajoute-t-il en se tournant vers Claudel.

La salle se détend mais le poète, lui, n'a pas bougé.

Par contre, *Partage de Midi* et *Le Soulier de Satin* lui sont l'occasion d'admirables développements sur les cheminements de la grâce à travers l'amour humain, même coupable, « surtout coupable ».

D'avoir aidé sa génération à s'évader de la « geôle matérialiste », d'avoir trouvé des accents d'une évidence déchirante pour parler de Dieu, voilà ce dont Mauriac remercie le poète avec tout le lyrisme d'un cœur resté jeune. « Monsieur, vous nous avez donné le bonheur. »

Certes, sous la Coupole c'est un événement que ces deux discours qui, plus que des discours, ressemblent au dialogue de deux âmes.

Un moment après, une fois égaillé le corps compact des académiciens, suscitant dans les couloirs la curiosité et le désir d'identification, voici Claudel dans le vestibule à qui l'on remet son manteau. Tassé, le regard en dedans. A quelqu'un qui le félicite : « Ça leur aura fait entendre deux discours religieux. Ça ne doit pas leur arriver souvent. »

Marianne Mahn.

UNE INSPIRATRICE INCONNUE DE CHATEAUBRIAND. — Les ordonnances sur la défense passive qui, pour éviter les incendies, prescrivaient de débarrasser de leurs vieux papiers les étages supérieurs des habitations, ont été funestes à bien des documents. Nous pourrions citer, à Paris, des dépôts mis ainsi

à l'abri du feu, et détruits par l'humidité des caves, ou dispersés et anéantis de toute autre manière. Mais il y a eu au moins un cas où cette mesure a eu des conséquences heureuses. C'est celui du château de Champlâtreux. Le déplacement des papiers entreposés dans les combles a révélé l'existence de documents d'un exceptionnel intérêt. M. André Gavoty, secrétaire de la *Revue des Deux Mondes*, à qui ils ont été libéralement communiqués par le marquis de Noailles, a pu, grâce à eux, apporter une contribution appréciable à l'histoire des huit années obscures passées en Angleterre par Chateaubriand émigré. Il a évoqué l'image, inconnue jusqu'à ce jour, d'une jeune veuve, la vicomtesse de Belloy, que l'écrivain rencontra à Londres, au printemps de 1797, chez Mrs. Lindsay, et pour laquelle il éprouva aussitôt un vif penchant. Cette jeune créole originaire de Saint-Domingue, alors liée à l'une des plus éminentes personnalités de l'émigration française, lui opposa une longue et opiniâtre résistance que Chateaubriand surmonta. Cette résistance, exaspérant son amour, favorisa son inspiration. C'est ainsi que l'année suivante, Chateaubriand publiait dans le journal londonien de son ami Peltier une *Histoire canadienne*, dont les trois personnages sont assez transparents pour qu'on puisse les identifier, et qui paraît bien être une première esquisse d'*Atala*. On comprend mieux, maintenant, pourquoi Chateaubriand revenant comme ambassadeur de France à Londres, où il avait connu la misère pendant l'émigration, s'écriait : « Revenez, beaux jours de ma misère et de ma solitude! » Si aucune mention de cette inspiratrice ne se rencontre dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, c'est que la discrétion s'imposait à l'égard d'une femme qui vécut jusqu'en 1838, et qui s'était remariée avec le baron Malouet, ministre de la marine de Louis XVIII.

La communication de cette découverte faite par M. André Gavoty à l'Académie des Sciences Morales a apporté de l'inédit, non seulement sur une source littéraire importante, mais aussi sur la vie mal connue des émigrés français à Londres pendant la Révolution. Elle est appelée à un juste retentissement.

Robert Laulan.

LES FOUILLES SOUS LA BASILIQUE DU LATRAN ET SOUS CELLE DE SAINT-PIERRE DE ROME. — M. Franz Cumont, dès 1945, avait entretenu l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres des extraordinaires découvertes du professeur Josi, directeur du Musée du Latran, sous la basilique de Saint-Pierre. M. Albert Grenier, directeur de l'Ecole française de Rome, avait apporté des précisions l'été dernier. Le professeur Josi est venu lui-même parler des résultats de ses travaux sous les deux basiliques de Saint-Pierre et du Latran.

Afin de permettre une circulation plus facile autour des sépultures des papes, on avait décidé d'abaisser de quatre-vingts centimètres le sol des grottes vaticanes. Ce travail mit au jour un fragment de mur romain. Le professeur Josi, appelé en consultation, proposa qu'on approfondît et qu'on élargît la fouille, avec précaution, car on se trouvait dans les fondations mêmes de la basilique.

On découvrit ainsi une chapelle funéraire païenne flanquée d'autres tombes. Il s'agissait d'une nécropole antique dont les monuments se trouvaient conservés jusqu'à la voûte, le tout se trouvant comblé d'une terre fortement tassée. Ailleurs et au-dessus de cette nécropole, on retrouva les murs de la primitive basilique de Constantin. C'est pour élever cette basilique que Constantin avait fait remblayer les tombes, qui apparurent telles qu'elles étaient au début du IVe siècle, avec leurs sarcophages intacts, leurs décorations de mosaïques de stucs et de peintures, leurs inscriptions. Cette expropriation de tout un cimetière encore utilisé est un signe de la révolution qu'introduisit à Rome la religion nouvelle de l'empereur.

Si Constantin a choisi un tel emplacement, qui exigeait non seulement d'importantes expropriations, mais des travaux de remblais considérables de la vallée vaticane, c'est que la tradition plaçait dans ce voisinage la tombe de saint Pierre. L'idée qui a déterminé l'ampleur des fouilles a été de retrouver cette tombe. Même si ce grand espoir est déçu, les découvertes faites au Vatican auront été largement révélatrices.

Nous espérons avoir l'occasion de revenir sur les fouilles du Latran qui ont apporté des révélations d'un grand intérêt, notamment sur la peinture au temps des Sévères, renouvelant les notions sur l'histoire de l'art de ce temps.

R. L.

DÉCOUVERTES RÉCENTES A TIMGAD : « AQUA SEPTIMIANA FELIX ».

Des fouilles profondes, commencées dans la forteresse byzantine de Timgad en 1939 et poursuivies pendant toute la guerre, ont montré que cet édifice, bâti sous Justinien, n'est pas seulement le plus beau et le mieux conservé des grands forts byzantins de l'Afrique du Nord, mais qu'il a été établi sur des constructions romaines d'un vif intérêt. Ces constructions comprennent trois sanctuaires d'inégales dimensions. On a mis au jour également des inscriptions, dont plusieurs se rapportent aux divinités de la fontaine. L'une célèbre l'*Aqua Septimiana Felix*, en souvenir de Septime-Sévère. Des fragments importants de statues ont été retrouvés. Une statuette d'ivoire provient d'Athènes : il s'agit d'un amour dû, croit-on, à Phidias. Ces découvertes ont été faites sous la direction de M. Leschi, directeur des Antiquités de l'Algérie, et correspondant de l'Académie des Inscriptions.

DÉCHIFFREMENT ET DATATION D'INSCRIPTIONS DE PONDICHÉRY.

Le Dr Filliozat date du début du Ier siècle de notre ère les inscriptions trouvées à Virapatam, près de Pondichéry, avec de nombreuses poteries romaines, qui attestent les rapports commerciaux de l'Inde et de l'Empire romain à cette époque, et confirment les assertions des historiens anciens. — R. L.

DOCUMENTATION SUR LA SYRIE CHRÉTIENNE.

Pas plus en Syrie qu'en Algérie, en Tunisie, au Maroc, en Egypte, en Perse, en Afghanistan, aux Indes,

en Indochine, la guerre n'a arrêté le travail des missions françaises permanentes ou temporaires. M. Jean Lassus, qui fut chargé de mission en Syrie avant 1939, a présenté le résultat des travaux accomplis pendant les années 1939 à 1946, d'après leur programme commun, par son collaborateur Georges Tchalenko demeuré seul. Ce programme consiste à étudier complètement un site, à faire de l'ensemble des ruines un relevé topographique détaillé, à le préciser au moyen de fouilles sommaires, chaque fois que la solution d'un problème partiel parait apporter une leçon d'une portée un peu générale; à essayer de reconnaître les phases de l'expansion de la ville entre le IIe et le VIIe siècle, les formes de sa vie agricole, industrielle, commerciale, religieuse. M. Georges Tchalenko, explorant les sites chrétiens de la Syrie du nord ruinés par l'invasion arabe, a accumulé relevés et photographies : 2.500 croquis et plus de 7.000 photographies. Il a pu ainsi dresser une carte complète de la Syrie du nord, préparer des cartes à grande échelle avec indication du relief, des voies de communication, des cultures; entreprendre des relevés de sites. Tous ces plans, où sont particulièrement distingués les monuments publics et religieux, mais où figurent aussi les installations agricoles ou industrielles, permettent par leurs ressemblances et leurs contrastes de reconnaître les différents aspects de la vie antique. Ce sont des documents extrêmement vivants et utiles, précieux pour l'histoire de la vie dans le nord syrien entre le IIe siècle et la conquête musulmane, que M. Georges Tchalenko se propose de restituer. — R. L.

L'ALLÉE COUVERTE D'ARGENTEUIL.

Des travaux en vue de l'agrandissement de l'usine Vivez « Air et feu », à Argenteuil, ont mis au jour, à 150 mètres de la Seine, une allée improprement appelée « couverte », car la couverture n'était pas constituée par des pierres plates, trop lourdes pour les murettes, mais par un revêtement de terre et de pierrailles. On a découvert dans l'Eure, en 1942-43, une allée du même type. L'originalité de celle d'Argenteuil, composée de pierres d'un mètre quatre-vingt-cinq de haut, dont certaines pesant cinq tonnes (et qui sera reconstituée dans un square de la ville), c'est qu'au milieu d'ossements provenant d'une centaine de corps, et parmi un important mobilier funéraire, on a retrouvé un pendentif de jade. Or le jade, pierre rare, n'a qu'un lieu d'origine connu : la Chine, ce qui laisserait supposer qu'il a pu y avoir aux temps préhistoriques des relations entre la vallée du Yang-tseu et la Seine.

L'hypothèse ne manque pas de hardiesse. — R. L.

LE CIMETIÈRE WISIGOTHIQUE D'ESTAJEL.

M. Raymond Lantier a entrepris à l'automne dernier une troisième campagne de fouilles à Estajel (Pyrénées-Orientales), dans un cimetière du Ve siècle. Ce serait, selon lui, le champ de repos non de Germains, mais de descendants de Gallo-romains chrétiens, ayant cependant conservé certains rites païens comme l'enclouement des cadavres par la poitrine ou par la tête, et les feux rituels purificateurs. Pas d'armes dans les sépultures, ce qui indiquerait une population fixée au sol qu'elle cultive, et répandue de part et d'autre des Pyrénées. — R. L.

LA NATURE

MARGUERITE COMBES ET LES FOURMIS. — Le monde des fourmis est un monde extraplanétaire. A notre esprit, il s'offre environné d'un de ces halos de mystère qui s'attachent aux habitants de Saturne ou de quelque autre de ces globes où la vie revêt des formes inconnues, comme en rêvent Cyrano ou Wells. Les fourmis ont été anatomiquement et biologiquement décrites avec mille détails, mais c'est justement la face concrète de leur individualité, ce qui se pèse et s'apprécie sous le scalpel ou au laboratoire, qui fait mieux ressortir le côté plein de ténèbres de leur existence affective. Cette impression curieuse est particulière à ce peuple. On ne l'éprouve pas avec ces autres

communautaires que sont, par exemple, les abeilles : une ruche s'étale au grand jour, l'œil humain peut la pénétrer et ses habitants nous ont livré à peu près tous les secrets de leur vie individuelle et sociale. Une fourmilière, au contraire, a toujours quelque chose d'hostile et de fermé; on ne peut imaginer qu'il puisse s'y passer des choses claires, joyeuses, avouables. Ses hôtes gardent toujours un visage énigmatique de petits gnomes geôliers d'on ne sait quelles redoutables formules. Peut-être ces créatures connurent-elles, voici des millénaires — alors que l'Insecte était seul roi sur la Terre — des ères d'angoisse comparables à celle que nous prépare la physique nucléaire, quand le Soleil, plus proche de notre planète par l'expansion de sa nébuleuse, désintégrait encore de trop près ses propres atomes. Peut-être leur fallut-il pour ce motif, imaginer leurs abris souterrains?

On comprend que les abîmes de ce monde des fourmis suscitent des recherches passionnées chez ceux que ne rebute pas le vertige. Des centaines de genres, des milliers d'espèces... c'est trop! Pour moi, du moins. On peut, il est vrai, se limiter à certaines espèces, ou se borner à des généralités, comme le firent Latreille, Lubbock, Huber ou Forel, mais même ainsi la tâche garde ce caractère de labyrinthe inextricable qu'ont les fourmilières elles-mêmes.

Une femme est morte récemment, qui laisse un nom dans les milieux scientifiques, à la fois comme écrivain et comme observatrice des fourmis. Ecrivain, Marguerite Combes nous laisse, sous le titre : *Roulin et ses amis (1796-1874)*, l'histoire d'une famille de naturalistes, pionniers en Amérique du Sud, et deux romans : *Le Renard du Levant* et *Paganon* (1), dont le second devait être présenté aux suffrages de dernier jury Fémina, ce que sa mort n'a pas permis. Mais c'est surtout pour ses études sur les fourmis qu'elle mérite ici l'hommage de quelques lignes. Fille de l'éminent Gaston Bonnier, le fondateur du Laboratoire de biologie végétale de Fontainebleau, ce fut précisément à Fontainebleau, dans l'enclos de cette station, qu'elle effectua, presque par hasard, ses premières expériences. On avait remarqué que des bouts de cigarettes jetés tout allumés sur un nid de *Formica fusca* étaient aussitôt éteints. Les fourmis accouraient sans redouter la morsure du feu et répandaient de l'acide formique sur les points en ignition. On sait, en effet, que ces hyménoptères, quand ils mordent, font couler dans la plaie, par leur anus porté en avant, un liquide caustique qui est l'acide formique. Les fourmis dont il s'agit saisissaient aussi le tabac en combustion avec leurs mandibules et trouvaient moyen de l'étouffer.

Ces faits étranges, venus à la connaissance de Marguerite Combes, furent systématiquement contrôlés par elle au cours

(1) Corrêa, éd. Paris.

des étés 1926, 1927 et 1928. Ses observations ont fait l'objet de relations des plus minutieuses, dont l'une surtout, publiée dans la *Nature* en 1928, fit sensation. Le 20 septembre 1926 au soir, elle vit les fourmis du nid en question s'attaquer à une de ces mèches appelées rats de cave, allumée et posée sur la fourmilière, et y projeter leur acide. Pour agir avec plus de sûreté, une fourmi se précipita même sur le feu, mais elle périt brûlée. Ici, je transcris la narration de l'auteur : « Son geste est imité, de dix secondes en dix secondes, par quelques autres, qui souvent, au moment de se précipiter, témoignent d'une visible hésitation, puis se jettent résolument en avant. (On en voit une retenue par une compagne au moment de s'élancer, et cette petite scène curieuse s'est renouvelée sous nos yeux en 1927.) Ces élans contribuent beaucoup à faire baisser la flamme. La flamme baisse si bien que les fourmis rapprochent leurs assauts et leurs jets; tout crépite et finalement s'éteint. Durée : une minute.

« Mais tout n'est pas achevé. La flamme éteinte, les fourmis ne sont pas redevenues indifférentes. Elles se précipitent en bien plus grand nombre, couvrant enfin la mèche, ce qu'elles n'osaient faire jusque-là, et se jetant sur la braise qui luit encore à l'extrémité; on en voit qui saisissent cette mèche en feu avec leurs mandibules, qui l'arrachent, l'étouffent.

« Aussitôt le dernier point en ignition supprimé, les fourmis ne s'acharnent pas une seconde, et le calme renaît sur la fourmilière. »

Ainsi donc des insectes parviendraient à réaliser, au moins dans une certaine mesure, le concept déjà complexe du Feu.

Il est d'ailleurs remarquable que cette connaissance du Feu soit chez la Fourmi une notion tout à fait accidentelle, isolée, et Marguerite Combes a très heureusement mis ce fait en lumière. Au cours de nombreuses expériences, elle n'a jamais trouvé de ces fourmis-pompiers que dans le seul nid qui lui avait été signalé, mais la notion y était transmise d'une génération à l'autre. Des nids artificiels, fondés à distance du premier avec des ouvrières de cette provenance, éteignaient le feu par la même tactique, alors que les nids étrangers, de la même espèce ou d'espèces différentes demeuraient complètement indifférents devant le Feu.

Marguerite Combes a expérimenté sur d'autres détails curieux de la vie des fourmis, par exemple sur les bizarres déménagements qu'elles font subir à leurs larves pendant la nuit, et qu'elle a constatés sans en démêler au surplus les raisons. De même elle a établi que dans une fourmilière le travail effectif n'est le fait que de quelques ouvrières seulement, toujours les mêmes : étrange conception qui impliquerait l'existence, dans ces sociétés dites communistes, et au sein même de la catégorie des ouvrières, d'une « sous-classe » plus spécialisée encore, les ouvrières des ouvrières!

Louis Lapicque me disait un jour que l'encéphale de la Fourmi est, toutes proportions gardées, plus gros que celui de l'être humain. Si, comme certains l'assurent, la faculté pensante est fonction du volume du cerveau, voilà qui situe le haut intérêt d'études comme celles de Marguerite Combes. Pour qui se penche sur le monde des fourmis, il ne paraît pas encore démontré que l'Homme soit, psychiquement, le roi de la création!

Marcel Roland.

QUESTIONS MILITAIRES

Une chronique des questions militaires dans le *Mercure!...* Cela s'impose-t-il vraiment?... et moins que jamais au lendemain d'une guerre qui, pour longtemps sans doute, a mis un terme aux conflits armés?...

Hélas! nous entendîmes déjà ce refrain voici quelque vingt-cinq ans, et même on ne l'écouta que trop!

La conséquence en fut que le grand public se désintéressa de ces questions, réservées, croyait-il, aux seuls techniciens. Aussi journaux et revues réduisirent-ils de plus en plus la place accordée jusque-là aux chroniques militaires, se bornant seulement, pour inscrire à leurs sommaires des noms connus, à ouvrir parfois leurs colonnes à quelqu'un des grands chefs de l'Armée. On n'entendit plus désormais des voix audacieuses, ou même simplement courageuses, telles jadis celles d'un Gilbert et d'un Mayer, d'un Bonnal et d'un Négrier, critiquer les mesures d'organisation, discuter les théories en vogue, prôner une tactique, des méthodes ou des armes nouvelles.

Il arriva aussi que, de leur côté, les milieux militaires officiels, privés de l'aiguillon que représentaient les articles de ces indépendants, trouvèrent très avantageux de n'avoir plus à défendre et à justifier leurs doctrines, leurs méthodes... ou leurs préjugés. Seules purent s'imprimer, dans des revues soumises au contrôle de l'Etat-Major de l'Armée, les études conformes aux idées officielles. D'une part, les esprits indépendants furent réduits au silence quand ils n'avaient pas la forte personnalité ou l'entêtement d'un de Gaulle et d'un Castex, ou quand leur amour-propre se refusait à subir la censure de quelque jeune camarade insuffisant, prétentieux ou timoré. D'autre part, sous l'étiquette de l'unité de doctrine, le conformisme s'imposa peu à peu à tous les échelons de la hiérarchie.

C'est ainsi que l'armée française se trouva en retard sur les autres armées quant à la motorisation, à l'emploi des chars, à l'aviation de combat, à l'utilisation des mines, etc., etc., et qu'elle ne se rendit même pas compte de ce retard avant d'en être la victime.

Il y avait bien, de temps en temps, des communications confidentielles ou secrètes, — car le 2e bureau travaillait, et travaillait bien! Mais, outre qu'elles étaient parfois tendancieuses, elles ne pouvaient susciter aucun mouvement d'idées ni aucun courant d'opinion, puisqu'il était interdit d'en faire état publiquement.

●

Nous savons trop ce que nous ont coûté ces errements, pour consentir à y retomber. Il est nécessaire que l'attention du grand public, et tout spécialement celle des hommes politiques, des hommes d'affaires et des hommes de science, soit appelée sur les problèmes de la guerre moderne et que l'opinion ne se fie pas uniquement et aveuglément aux dirigeants, toujours susceptibles de s'aiguiller sur une fausse voie. Il ne l'est pas moins que l'élite de l'Armée française retrouve cette vie intellectuelle intense qui avait fait, en 1914, le prestige et la force de notre armée; or, cela ne sera possible que si elle accepte et recherche la discussion et la critique.

Nous possédons, il est vrai, un excellent organe d'*Informations Militaires*, édité par le Ministère de la Défense Nationale, qui reproduit les meilleurs articles publiés en France et à l'étranger, et une excellente *Revue de Défense Nationale*, qui groupe une remarquable élite de collaborateurs. Mais ni l'une ni l'autre n'ont une action sur le grand public, les *Informations Militaires* parce qu'elles sont en fait réservées au public militaire, la *Revue de Défense Nationale* en raison de son caractère plutôt sévère.

Est-il preuve plus flagrante de la regrettable indifférence de l'opinion publique française à l'égard des questions d'où dépendent pourtant notre fortune, notre puissance et notre existence même, que la rareté des ouvrages publiés depuis deux ans sur ces questions, — rareté d'autant plus frappante que sont plus nombreux les ouvrages analogues publiés à l'étranger?...

Mis à part quelques ouvrages où l'on cherche à analyser les causes de la catastrophe de 1940, au premier rang desquels il faut placer les *Chroniques de guerre* du Général Revol (Charles-Lavauzelle, 1946) et, à cause de quelques pages remarquables, *L'étrange défaite* de Marc Bloch (Editions Franc-Tireur, 1946), nous n'en pouvons signaler qu'un seul, *Paratroupes*, par le lieutenant-colonel Miksche (Payot, 1946).

Encore faut-il constater que ce livre n'est que l'édition française d'un ouvrage publié d'abord en Angletere, et qu'il n'est pas l'œuvre d'un Français, mais d'un officier de l'armée tchécoslovaque.

Ce n'est pas qu'aucun officier de chez nous n'ait réfléchi sur

ces problèmes, ou n'ait été capable de rédiger pareille étude. Il suffit, pour écarter cette déplaisante hypothèse, de signaler les deux articles publiés dans la *Revue de Défense Nationale* (avril et mai 1946) par le Commandant Buchalet sur *l'Arme aéroportée*, articles excellents, et même, à certains points de vue, supérieurs à l'ouvrage de Miksche. En réalité, il y a eu carence d'éditeur, parce qu'il y a carence de public.

•

Nous touchons ici à un de ces problèmes d'avenir sur lesquels il importe de prendre position sans tarder.

Le lieutenant-colonel Miksche, officier d'artillerie engagé dans l'armée républicaine espagnole, qui prit part ensuite à la campagne de France avec la brigade tchèque, qui, évacué sur l'Angleterre, s'y plaça sous les ordres du général de Gaulle et y devint chef du 3ᵉ bureau du B. C. R. A., expose dans son livre « le développement historique et la tactique des forces aéroportées ». Après avoir, dans un précédent ouvrage intitulé *Blitzkrieg*, étudié la bataille des forces terrestres, ce qui, dit-il, revenait à traiter la question de « l'enveloppement horizontal », c'est le problème de « l'enveloppement vertical » qu'il examine dans *Paratroupes* en montrant « les relations réciproques qui lient ces deux idées ».

Nées dans l'U. R. S. S. aux environs de 1930, expérimentées par les Allemands au cours de la guerre d'Espagne, les forces aéroportées jouèrent un rôle décisif en mai 1940 par la conquête des terrains d'aviation de Hollande, des grands ponts de la Meuse et du Rhin à Rotterdam, Mordijk et Dordrecht, du fort belge d'Eben-Emael et des ponts du Canal Albert à l'ouest de Maestricht. En 1941, ce sont elles qui, presque à elles seules, et non sans avoir subi de lourdes pertes, s'emparèrent de la Crète en moins de dix jours. A leur tour, Anglais et Américains devaient les employer en juin 1944 lors du débarquement de Normandie, puis en septembre lors d'une première tentative de franchissement du Rhin et enfin au printemps de 1945.

Quoique très sommaire, l'étude qu'a faite de ces événements le lieutenant-colonel Miksche lui permet d'esquisser les procédés de mouvement, d'atterrissage et d'emploi de ces forces, des propositions très judicieuses pour la constitution de la division aéroportée, enfin une organisation défensive et les procédés de combat à employer contre un tel ennemi.

Elle mérite qu'on la lise et qu'on la discute.

L'arme nouvelle a fait ses preuves : elle est essentiellement l'arme de la surprise, qui est et restera dans tous les temps l'un des plus sûrs facteurs de la victoire. Elle correspond au tempérament français. Elle paraît devoir être demain l'instrument le plus pratique et le plus économique pour la surveillance de

l'Allemagne, pour la défense de nos colonies et, d'une façon générale, pour l'accomplissement des missions qui incomberont à la force internationale que créera l'O. N. U. L'opinion publique doit exiger que, profitant de l'expérience des autres armées, nous regagnions au plus tôt notre retard sur elles, en organisant, en instruisant et en armant de solides unités aéro-portées.

●

C'est à signaler des études telles que celle de Miksche que notre chronique s'emploiera.

Libre de toute attache, ne servirait-elle qu'à encourager les esprits indépendants et à appeler la discussion sur les projets ou les décisions d'états-majors qui se croient trop souvent infaillibles, elle ne serait sans doute pas inutile.

Général Lestien.

LE ROMAN DE NUNGESSER, par *Florian-Parmentier* (Editions P. Dupont, 205 p., 100 fr.).

SAINT-EXUPÉRY, par *R. M. Alberès* (Nouvelle Edition, 253 p., 140 fr.).

Nungesser, Saint-Exupéry : deux pilotes de guerre aussi audacieux, aussi remarquablement doués, deux « laboureurs du ciel », deux précurseurs, l'un et l'autre disparus en plein vol sans laisser de traces, et entrés vivants dans la légende!...

Mais, de l'un à l'autre, quelles différences et quels contrastes!...

L'un, toute spontanéité, amoureux du beau geste, aimant l'action pour l'action; l'autre, toute réflexion, philosophe autant qu'homme d'action; — l'un passionné, instable, toujours impatient, fier, avec le goût du bruit et de la foule; l'autre, discret, silencieux, méditatif, épris de solitude...

Chacun a trouvé le biographe qui lui convenait : Nungesser, son compatriote valenciennois M. Florian-Parmentier, poète, voyageur, conteur, romancier ardent et enthousiaste, — Saint-Exupéry, un jeune Normalien spécialisé dans l'histoire des idées, M. R. M. Alberès, auteur de ce récent essai si remarqué sur le roman moderne, *Portrait de notre héros*.

Le premier donne à son portrait une couleur et un relief saisissants, aux épisodes qu'il conte, combats aériens et voyages audacieux au-dessus des océans et des continents, un mouvement qui est celui même de cette vie frénétique.

Le second s'attache surtout à analyser minutieusement la psychologie, le talent, le style et les idées de Saint-Exupéry écrivain, à montrer comment ses œuvres dessinent une émouvante évolution, de l'inquiétude à la sagesse « puisée dans le contact des forces naturelles », à la grande fraternité humaine et à la possession du monde par la possession de soi.

Peut-être ont-ils, l'un et l'autre, exagéré parfois l'admiration, M. Florian-Parmentier en faisant de Nungesser une manière de héros national, M. Alberès en comparant Saint-Exupéry à Léonard de Vinci pour l'universalité de ses talents. Mais avons-nous autour de nous tant de sujets d'admiration pour le leur reprocher?...

Jacques Boell. S. E. S., ÉCLAIREURS-SKIEURS AU COMBAT. In-16 de 354 p., avec 14 croquis et 16 photographies (Arthaud, 1946).

Tous ceux qui ont vécu ou passé dans les Alpes connaissent le prestige de ces trois initiales : elles désignent ces sections d'éclaireurs-skieurs de nos bataillons alpins qui furent pour notre armée une incomparable école de cadres. Il appartenait à un officier de réserve, alpiniste de grande classe, qui mérita de commander en campagne quelques-unes de ces sections, de montrer les Alpins aux prises, non seulement avec l'ennemi, mais, en même temps, avec cette montagne qu'ils aiment, qui leur réserve de si grisantes jouissances, mais qu'ils doivent, à chaque instant, conquérir.

Qu'il soit permis à un homme qui les eut sous ses ordres de certifier la vérité de ce témoignage!

Point n'est besoin toutefois de

les avoir vus à l'œuvre pour être ému par cette série d'épisodes. Pour avoir fait moins de bruit que d'autres combats, les exploits accomplis sur les sommets des Alpes en juin 1940, puis de septembre 1944 à avril 1945, ne furent ni moins héroïques ni moins glorieux.

Lieutenant-colonel Edmond Valéry. DIX-NEUF HOMMES DANS LA BROUSSE. In-16 de 264 p., avec 11 dessins (Arthaud, 1946).

C'est une odyssée dramatique que celle de ce groupe d'officiers et de soldats qui, lors de l'attaque japonaise de mars 1945, se jettent dans la brousse pour échapper à l'internement. Pendant trois mois, au prix des pires fatigues, des pires souffrances, jalonnant de leurs morts la piste suivie à travers la jungle, ils s'efforcent de gagner une zone où ils pourraient organiser la résistance, mais ne réussissent pas à éviter finalement la plus pénible captivité, d'où ils ne seront libérés qu'en septembre.

Ce témoignage de l'un d'entre eux, qui relate l'histoire de ces six mois en ne visant qu'à émouvoir, présente en outre l'intérêt de faire mieux comprendre les événements d'Indochine, en éclairant la psychologie japonaise et celle des populations annamites, laotiennes et cambodgiennes au milieu desquelles vécurent pendant six mois nos malheureux compatriotes.

LIVRES REÇUS. — *Nuits sans aube*, par Lucien Carron (Arthaud). — *Silence, on vole!* Journal du groupe de chasse « Berry », présenté par le commandant Accart (Arthaud).

BIBLIOGRAPHIE : HISTOIRE

Notre rubrique « Histoire » n'est pas encore ouverte. Son heure viendra. Néanmoins le *Mercure* veut sans plus tarder signaler les ouvrages historiques qu'il a reçus jusqu'à présent.

On précise qu'on n'entend pas ici empiéter sur le terrain réservé au chroniqueur d'histoire et que les livres énumérés ci-dessous pourront, s'il y a lieu, le moment venu, faire l'objet d'une chronique ou d'un compte rendu plus détaillé.

LA PRODIGIEUSE HISTOIRE DE L'HUMANITÉ, par *André Ribard* (Paris, Editions du Myrte, Collection « Pour comprendre l'histoire »).

« Prodigieux » en tout cas le nombre de faits que l'auteur a dû brasser, de la Préhistoire à 1940! Il s'agit surtout d'une histoire du Monde Occidental. Un récit d'allure analytique, mais qui impose la synthèse par le choix des faits. Pas de références bibliographiques.

CHANTILLY, IDYLLES ET DRAMES, par *Henri Malo* (Editions de Fontenelle, « Visions du passé », 1946).

Retracée à l'aide des Mémoires du temps, c'est la passionnante histoire du domaine de Chantilly et de ses occupants, du début du XVIe siècle à la Restauration. « L'Histoire de Sylvie » (Marie-Félice des Ursins, femme d'Henri de Montmorency) n'en est pas un des épisodes les moins émouvants.

PIERRE L'ERMITE ET LA CROISADE, par *Yves Le Febvre* (Amiens, Malfère, « Les grandes heures de l'Histoire », 1946).

Récit de la Première Croisade, introduit par un chapitre sur « Pèlerinages et guerres saintes » du IVe au XIe siècle. A l'usage du grand public. L'auteur intercale habilement de grands fragments de chroniques. Pas de bibliographie.

L'ESPAGNE DES MAURES. ESQUISSES HISTORIQUES, par *Victor Piquet* (E. de Boccard, 1946).

Les grandes étapes de l'Histoire de l'Espagne musulmane, retracées à l'aide des monuments subsistants et d'un contexte historique de lecture facile, peu encombré de dates. Dessins à la plume par l'auteur.

LES ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE, par *A. Thalamas* (Vichy-Paris, Imprimerie Wallon, 1945).

Essai d'une synthèse sur un vaste et difficile sujet. Une grande érudition est mise en œuvre. Densité parfois excessive.

LA QUERELLE DES INVESTITURES, par *Augustin Fliche* (Aubier. Editions Montaigne, « Les Grandes Crises de l'Histoire », 1946).

« La querelle des Investitures, nous dit M. Fliche, est moins un conflit diplomatique et armé entre les deux puissances spirituelle et temporelle qu'une lutte d'idées au cours de laquelle se sont affrontées des conceptions canoniques opposées ». L'auteur, grand spécialiste de l'Histoire de l'Eglise au XIe siècle, utilise de main de maitre les différentes sources, canoniques et polémiques, qui illustrent les aspects de cette lutte d'influence.

LA POLICE INTERVIENT. 1790-1850, par *Henri Malo* (Editions de Fontenelle, « Visions du Passé », 1946).

Les Archives de la Préfecture de Police ont fourni à l'auteur une foule de récits piquants. De la « petite histoire » sans doute mais qui soulève et fait revivre tout un passé.

LE DIRECTOIRE, par *G. Lefebvre* (Collection Armand Colin, 1946).

Petit volume très dense qui est le résumé d'un cours professé en Sorbonne et prend la suite des *Thermidoriens* par le même auteur. Premier effort de synthèse sur une époque de transition particulièrement complexe.

LA PRINCESSE ADÉLAÏDE OU L'AMOUREUSE CONTRARIÉE, par *Emile Magne* (Paris, Gedalge, 1946; Lithographies d'André Hofer).

Récit joliment romancé des débuts à la Cour de France d'Adélaïde de Savoie, femme du duc de Bourgogne, mère de Louis XV.
Convient à cette aimable princesse qui éclaira par sa gaîté les dernières années de Louis XIV.

NAPOLÉON ET LA SUPERSTITION. ANECDOTES ET CURIOSITÉS, par *Georges Mauguin* (Rodez, Carrère, 1946).

L'auteur se réclame du propos de Mérimée : que c'est avec des anecdotes que l'on peint une époque. Fait appel à beaucoup de documents du temps.

LE PRINCE IMPÉRIAL, par *Clément Vautel* (Editions Albin Michel).

Ecrit avec une sympathie non dissimulée pour tout ce qui touche à Napoléon III. Bonne évocation de l'époque. Pas de références bibliographiques.

LE BOULANGISME, par *Adrien Dansette* (Arthème Fayard, 1946).

Exposé très objectif non seulement des événements mais des mouvements d'opinion que cristallisa la figure du général Boulanger. Archives publiques et privées, journaux et revues ont été largement mis à contribution.

LES MARCHANDS DE MERLETTES, OU VÉRITÉ PASSE HONNEURS, par *Martial de Pradel de Lamase* (Paris, Editions de la Société du grand Armorial de France, 1946).

Le « marchand de merlettes » c'est le fabricant de blasons (la merlette est une figure héraldique). Ce titre ne suffit pas à rendre compte de l'ouvrage qui comporte entre autres chapitres : *L'existence légale de la noblesse; L'idée de noblesse en France depuis la Révolution*, etc.

LA GAULE, par *Ferdinand Lot* (Librairie Arthème Fayard, 1947. « Les grandes études historiques »).

Un volume de 600 pages qui fait la synthèse de tout ce qui a été écrit sur le sujet. Son sous-titre — « Les fondements ethniques, sociaux et politiques de la nation française » — rend compte du dessein de l'auteur : montrer non seulement à l'étudiant mais à tout « honnête homme » soucieux de connaître les bases historiques de son pays comment la France est sortie de la Gaule.
La toponymie, entre autres disciplines, est mise en œuvre pour rendre évidente cette continuité. Beaucoup de vues personnelles, confrontées avec les théories des autres historiens.

LES GRANDES INVASIONS ET LA CRISE DE L'OCCIDENT AU Ve SIÈCLE, par *Robert Latouche* (Aubier, Editions Montaigne. « Les grandes crises de l'Histoire »).

Deux parties : les faits; les résultats. Pour terminer, une étude critique sur les sources et la bibliographie. La conclusion : il n'y a pas eu coupure avec le Monde romain, mais décomposition progressive de la civilisation antique.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE, GRAND-DUC D'OCCIDENT, par *Marcel Brion* (Librairie Hachette, 1947).

Plus qu'une biographie : l'histoire de toute une période, intéressante comme le sont les périodes de transition. Chaque chapitre s'étaye sur une documentation solide, renvoyée en notes à la fin.

MARCO POLO, par *Giotto Dainelli* (Editions Denoël).

Le géographe qu'est l'auteur suit pas à pas le périple de Marco Polo et confirme la valeur documentaire

du « Voyage au pays des Merveilles ». On aimerait quelques références aux différentes traductions et éditions de ce livre dont le succès fut si grand.

CASTELLION CONTRE CALVIN, par *Stefan Zweig* (Editions Bernard Grasset, 1946).

Castellion, c'est l'esprit de tolérance en face d'un Calvin qui introduit au sein de la Réforme la notion d'« hérétiques » et fait brûler Michel Servet. Episode fort intéressant, animé par le talent que l'on connait à Stefan Zweig. — Huit gravures hors texte.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE. LA REINE VIERGE, par *Léon Lemonnier* (Librairie Hachette, 1947).

Le sous-titre — « la reine vierge » — pourrait faire craindre un souci trop « grand public » d'étudier avant tout la vie privée. En réalité, c'est toute l'histoire d'un règne qui est contée par le menu, appuyée sur une bonne documentation.

HOCHE. L'ENFANT DE LA VICTOIRE, 1768-1797, par *Marc-André Fabre* (Librairie Hachette, 1947, « Le rayon d'Histoire »).

Récit agréable, sans prétentions, si ce n'est une bibliographie étendue mais qui manque de toutes précisions (par exemple « Archives du Ministère de la Guerre », « Archives Nationales », sans plus!).

HISTOIRE DE LA RUSSIE, DES ORIGINES A 1917, par *Pierre Pascal* (Presses Universitaires de France, 1946, Collection « Que sais-je? »).

« Abrégé » de l'histoire de Russie, clair et pratique, par un homme compétent.

M. MAHN.

DANS LA PRESSE

Hebdomadaires

LA BATAILLE. **19 mars.** Anonyme : *La Russie va-t-elle à la guerre?* Selon l'auteur, la réduction spectaculaire des crédits militaires en Russie signifie simplement que l'effort considérable de préparation à la guerre de l'avenir, longuement analysé, se finance sur d'autres chapitres; conclusion :

« Pour conserver la situation privilégiée que lui ont conquise l'esprit de sacrifice de ses soldats et les exigences de sa diplomatie, l'U. R. S. S. doit disposer à tout moment d'une puissance supérieure à celle que peut lui opposer son adversaire éventuel de quelque poids, le bloc anglo-saxon à qui jusqu'ici l'avantage appartient. Mais chaque jour, le rapport des forces se modifie en faveur de la Russie, ce qui ne devrait lui conseiller qu'un pacifique « attentisme ». Mais les régimes totalitaires ont toujours montré qu'à leur apogée, ils étaient saisis de vertige. Les oppositions intérieures exagérées par l'omnipotence même du régime qui ne sait plus souffrir la moindre contradiction, la méfiance à l'égard de l'extérieur exagérée par la crainte même que manifeste l'étranger devant tant de puissance et cette puissance enfin concourent à jeter les dictateurs dans l'aventure. Staline si lent et si circonspect dans ses décisions, saura-t-il se garantir contre cette psychose? La paix du monde est entre ses mains. La Conférence de Moscou dira peut-être s'il sait maîtriser aussi les fatalités qui mènent les empires. »

CARREFOUR. **20 mars.** Un récit de Rémy : *Bruneval, premier jalon de la Libération.*

IMAGES DU MONDE. **25 fév.** Un reportage de Gaëtan Fouquet sur le Caodaïsme, cette étonnante religion éclectique de quelques millions d'adeptes, tantôt inquiétante et tantôt élevée; les photos sont frappantes; le texte, plus approximatif.

18 mars. *Pourquoi je n'ai jamais tué un éléphant,* reportage de Pierre Ichac : photos prises au milieu d'un troupeau, en Afrique.

LES LETTRES FRANÇAISES. **21 mars.** Début d'un roman d'Elsa Triolet, *Les fantômes armés.* — Claude Morgan : *Le plus beau destin,* hommage à Jean-Richard Bloch :

« Il était l'être le plus simple et le plus honnête qui soit, ne sachant pas dissocier sa vie de sa pensée. En cette unité réside le secret du véritable rayonnement intellectuel. Comme il avait beaucoup vécu et observé, et qu'il n'était dupe d'aucune comédie, ses propos étaient parsemés de pointes ironiques, Jean-Richard Bloch n'était pas indulgent aux ennemis du peuple. Et en ces temps de provocation, de compromissions, de lâchages intellectuels, jamais nous n'avions eu tant besoin de lui.

« Gardons la leçon qu'il nous donne, après Barbusse, après Romain Rolland : toute une vie consacrée au bien du peuple. Il n'est pas, pour un écrivain, de plus beau destin. »

LE LITTÉRAIRE. **15 mars.** Larges extraits des discours prononcés le 13 mars sous la Coupole par Claudel et Mauriac. — *La Course des Rois :* Thierry Maulnier présente sa pièce.

NOIR ET BLANC. **12 mars.** Jean Palaiseul : *Ely Culbertson, stratège du bridge, prépare le grand schlem de la paix;* New-York, les puits de pétrole de Roumanie (Ely y naît en 1893) et du Caucase, les milieux révolutionnaires, le marxisme, Yale, un chantier canadien, le Mexique, un complot anarchiste en Espagne, à Turin la recherche artistique de la Femme Idéale, Genève et les débuts dans le bridge, les championnats, le tournoi de 33 jours, — et maintenant le plan de Fédération Mondiale, avec un revenu annuel de 500.000 dollars : voilà la carrière de Culbertson.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES. **20 mars.** *Le souvenir de J.-R. Bloch*, par Louis Parrot. — *Pont-Neuf*, par Alexandre Arnoux.

LE MONDE ILLUSTRÉ. **1er mars.** Début d'une grande enquête de Jean Guignebert : *L'Allemagne, comme Carthage...* — Suite de l'enquête de Paul-Henri Fleurier : *L'Indochine, épreuve décisive pour l'Union française.* L'une et l'autre enquêtes, bien illustrées, se poursuivent dans les numéros suivants.

OPÉRA. **26 fév.** *Retour au théâtre*, par Jules Romains : les raisons de ce retour; présentation de *L'An Mil.*

5 mars. *Vœux pour le cinéma français*, propos de René Clair recueillis par Georges de Caunes : que la production française reste partagée entre un nombre suffisant de producteurs, ce qui assure la variété et l'indépendance de son inspiration, mais que l'on concentre les moyens techniques.

RÉFORME. **1er et 8 mars.** *Un mois de « fonds »*, par C. Hedrich : récit d'une expérience d'un mois dans une mine du Pas-de-Calais. — Une enquête de R. Grossi sur *Le Charbon* et sur les houillères nationales.

22 mars. *Du pain pour 40 millions d'hommes*, par Jean Cernay :

« La soudure de 1947 semble fortement compromise. Sur les quantités de blé de la récolte 1946 qui restent dans leurs greniers et qui devaient servir à l'alimentation du pays, les paysans des régions atteintes par le gel sont obligés de prélever les semences destinées aux emblavures de l'automne prochain. A raison de deux quintaux par hectare, ce prélèvement se montera au total à trois ou quatre millions de quintaux au minimum et, de cette façon, on enlèvera au ravitaillement une quantité de blé susceptible de satisfaire aux besoins de la consommation du pays tout entier pendant trois ou quatre semaines. Avec quoi fera-t-on du pain dans les semaines qui précéderont la prochaine moisson?

« Quant à la soudure de 1948, il est absolument impossible de prévoir comment elle pourra être réalisée. Deux millions d'hectares gelés (et la zone atteinte comprend les grandes régions françaises à blé : Beauce, Brie, Soissonnais, celles où le rendement à l'hectare est le plus élevé) cela veut dire que la moitié au moins de la récolte est perdue. En supposant même que les conditions techniques et climatiques soient exceptionnellement favorables, en supposant que la majeure partie des terres soient réensemencées, rien ne permet de penser que le déficit puisse être comblé de façon suffisante.

« La situation est tragique, pourquoi essayer de le masquer? Dans le monde entier, la pénurie de céréales se précise chaque jour. La Russie est menacée de famine. En Roumanie, des hommes meurent de faim tous les jours et les prévisions pour la prochaine récolte sont désastreuses. Le bureau canadien des statistiques estime que l'approvisionnement mondial en blé est très inférieur aux besoins de la consommation. Depuis 1940, jamais le total des ressources des Etats-Unis, du Canada et de l'Argentine n'a été aussi faible. Il faudrait que, par une chance extraordinaire, les prochaines récoltes de l'hémisphère austral (Argentine et Australie) soient exceptionnellement remarquables pour que la catastrophe ne prenne des proportions d'une ampleur inouïe. »

REGARDS. **28 fév.** *Sabotage dans la Ruhr*, par Georges Royer : le sabotage du ravitaillement, entraînant l'obligation pour l'occupant d'importer des denrées, doit amener celui-ci à libérer l'industrie lourde, à réduire les exportations de charbon et à travailler pour « les

barons du charbon » qui « sont aussi les rois du canon », — et des nazis fort peu dénazifiés.

21 mars. *Hommage à Jean-Richard Bloch*, par Marcel Cohen :

« S'il n'a pas produit plus de ces œuvres de beauté, c'est que son besoin de se mêler aux luttes contre toutes les barbaries et pour la construction d'une société meilleure était incoercible, et qu'il ne se résignait pas à abandonner une mission pour l'autre. C'est ainsi qu'on l'a vu en Espagne pendant la guerre de 1936, d'où il a rapporté un livre qui a fortement retenti; que pendant la période de lutte contre le fascisme avant la guerre, il a dirigé avec Aragon le journal *Ce soir;* que, résistant désigné aux coups hitlériens, il a dû quitter la France envahie, ce qui nous a valu, de la radio de Moscou, des directives parlées qui ont éclairé et encouragé les Français.

« Rentré en France, meurtri par des deuils cruels, il a accepté de reprendre la direction de *Ce soir*, plus récemment de faire partie du groupe communiste des conseillers de la République, se donnant à toutes les tâches avec une même ardeur et une même conscience. »

RÉPERTOIRE DE LA DOCUMENTATION POLITIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE (Grenoble) donne chaque semaine un répertoire classé des livres et articles de périodiques (quotidiens, hebdomadaires et revues) parus sur les principales questions de ces trois rubriques.

UNE SEMAINE DANS LE MONDE **(22 mars)** donne le texte complet des discours de Claudel et de Mauriac, et, dans chacune de ses rubriques habituelles, passe en revue l'évolution des faits pendant les trente jours sans journaux.

REÇU : *Arts; Cévennes* (Alès); *La France au combat; France vivante; Les informations industrielles et commerciales*, organe de la Confédération générale des petites et moyennes entreprises; *Jeunesse ouvrière; Paroles françaises; Quatre et Trois; Sillage; Spectateur; Tel Quel; Temps présent - l'Amitié française.*

Revues

L'ARCHE. **Janvier.** *Le métier de poète*, poèmes d'André de Richaud. — Une scène de l'acte III de la pièce de Thierry Maulnier, *La course des rois*. — *Minuit* et *Prince des ténèbres*, deux poèmes de Théo Léger.

LES CAHIERS DU PEUPLE ont publié en **novembre** leur n° **1** :

« Nous nous proposons de reprendre les tentatives de nos aînés, dans la direction qu'ils ont indiquée, compte tenu des caractères de notre génération. Et il ne s'agit pas seulement pour les écrivains du peuple que nous groupons et que nous grouperons, d'exprimer le peuple. Certes, il y a là une riche matière pour enrichir la littérature de notre époque, pour opposer à l'esthétisme, qui conserve des positions encore trop fortes, des œuvres directes et embrassant une vie sociale très large. Mais nous pensons qu'au-dessus de la littérature, et la justifiant, il y a la vie et la condition humaine. Le rôle des écrivains du peuple n'est pas seulement d'assainir le courant littéraire. Il est encore, il est surtout, en face de la confusion qui domine le monde contemporain, d'affirmer des valeurs dont le peuple est dépositaire. »

LE COURRIER GRAPHIQUE. **Janvier-février.** Numéro excellent et varié, comme d'habitude, avec des articles de Pierre Mornand sur l'illustrateur *Alexandre Alexeieff*, de Georges Dangon sur *François Rapheleng et l'imprimerie plantinienne*, de R. R. M. Sée sur *Les dessins de Georges Romney*, de Géo-Charles sur *L'art baroque au Brésil*, de J.-R. Thomé sur *Le commerce des estampes au XVII[e] siècle et Israël Silvestre*, etc.

ESPRIT. **Février.** B. d'Astorg : *Pour un Lyautey socialiste*. — De Camille Bourniquer, Emmanuel Mounier, Louis Blanchard et Maurice Toesca, un ensemble d'articles sur *La querelle du réalisme*. — Albert Béguin : *Routes allemandes*. — François Goguel : *Géographie du référendum du 13 octobre et des élections du 10 novembre 1946* (avec 14 cartes); géographie du communisme :

« Les communistes du Nord, du Pas-de-Calais ou de la banlieue de Paris souhaitent certainement l'organisation de la société sur une base collective; c'est une attitude normale pour des ouvriers d'industrie. Mais en Corrèze, par exemple, où plus de 70 % des chefs d'exploitation agricole sont propriétaires, il est douteux que l'aspiration collectiviste soit aussi nette. Le milieu économique ne permet pas de comprendre d'où elle serait née : là, le communisme n'apparaît pas tant comme collectiviste que comme démocratique. Malgré tous les apports doctrinaux de Marx, de Lénine et de Staline, il a pris purement et simplement la suite de la Montagne de Ledru-Rollin (...).

« La diversité des tendances (...) semble de nature à éclairer certaines contradictions apparentes de la tactique quotidienne du P. C., obligé, par la structure sociale des troupes qui le soutiennent, de combiner deux « superstructures idéologiques » de type assez différent, celle du collectivisme moderne sans doute, mais aussi celle de l'individualisme démocratique le plus traditionnel. »

ÉTUDES. **Mars.** Anonyme : *Bouillonnement de l'Ile Rouge* (Madagascar). — R. Bosc : *L'U. N. E. S. C. O. : craintes et espérances;* réserves sur Julian Huxley et sa philosophie. — Jean Riverain : *Le voyage de Van Gogh.*

ÉTUDES GERMANIQUES. **Octobre-décembre.** Ch. Andler : *Le « Buch der Lieder » : l'Intermezzo.* — E. Vermeil : *Arrière-plans révolutionnaires dans le* Faust *de Gœthe;* « il s'agit de montrer, non pas tant ce que Gœthe a pensé de notre Révolution, mais comment il a senti, vécu et poétiquement exprimé tous les bouleversements contemporains. Si l'humanisme de ce prétendu Olympien est grand, c'est justement par l'inquiétude qu'il manifeste à chacune de ses incarnations littéraires ». — M. Boucher : *Hermann Keyserling.* — A. Cornu : *Le mouvement encyclopédique français et la gauche hégélienne;* le milieu où plongent les racines de Feuerbach, de Hess, d'Engels et de Marx :

« Dans les deux cas, il s'agit de l'utilisation, à des fins politiques et sociales, du rationalisme qui, au moment de la montée de la bourgeoisie et de sa lutte pour accéder au pouvoir, devient pour elle une arme de combat contre les puissances conservatrices : l'Eglise et la Monarchie absolue, appuyées sur la Féodalité.

« Ce qui distingue ces deux mouvements, ce sont les circonstances historiques différentes qui leur ont donné naissance. Alors qu'en France, au XVIIIe siècle, le développement de la production était encore au stade de la manufacture, ne dépassant guère dans l'ensemble le stade artisanal, le développement tardif mais plus rapide de l'Allemagne passait immédiatement du stade artisanal à celui de la fabrique avec utilisation de la vapeur et des machines, ce qui entraînait, avec une concentration et une intensification de la production, le développement parallèle du prolétariat.

« De ce fait, au lieu d'avoir été comme le mouvement encyclopédique en France, l'expression idéologique des aspirations et des tendances de la bourgeoisie montante révolutionnaire, la Gauche hégélienne a constitué l'expression idéologique des revendications d'une bourgeoisie déjà semi-conservatrice, puis, presque simultanément, de celles du prolétariat, ce qui a déterminé chez ses membres une séparation entre libéraux et communistes. »

LE GOÉLAND consacre son numéro de **février** à ses prix de poésie 1947.

HOMMES ET MONDES. **Mars.** Début d'une *Enquête en Indochine* de Bernard Simiot; important document à verser au dossier. — Maurice Pernot : *La Ligue arabe.* — Pierre d'Espézel : *Paris capitale.* — Thierry Maulnier : *Où va la poésie française ?* — Paul Chaponnière : *Ecrivains de la Suisse romande.*

LE MONDE FRANÇAIS. **Mars.** J.-F. Lévaique : *Les Soviets et les Musulmans,* au dedans et au dehors de l'U. R. S. S. — *La question de l'Inde,* par L. S. Amery : les sept mois de « négociations triangulaires, dilatoires, fluctuantes et tortueuses », poursuivies entre la mission spéciale britannique, le Parti du Congrès et la Ligue musulmane, et qui ont mené à la situation actuelle. — Marquis de la Londe : *L'éducation des filles de qualité sous l'ancien régime.*

LA NEF. **Mars.** Pierre Minet : *Au temps du surmoralisme; I. Montparnasse;* lumineux, vifs et jeunes, ces souvenirs des années 1926-30 ne tiennent pas, Dieu merci, les promesses d'un titre pesant. — Sur Thibaudet, des *Souvenirs* de Léon Bopp, vivants et denses, des *Notes* de Gilbert Sigaux, accompagnant deux textes inédits.

PEUPLES AMIS, revue de l'Amitié franco-polonaise. **Janvier - février** (no 1). *Raisons d'être d'une amitié,* par Frédéric Joliot-Curie, président de l'Amitié franco-polonaise.

« C'est un fait que nos deux pays sont placés entre nos Alliés anglais et américains à l'Occident et russes à l'Est. Le développement politique récent a voulu que nos pays représentent dans leur évolution sociale et économique des degrés transitoires entre deux grands systèmes mondiaux qui paraissaient jusqu'ici inconciliables. N'est-il pas évident que, par ce fait même, nous constituons la démonstration vivante que leur coexistence et leur émulation

pacifique sont tout à fait possibles? Nous savons bien que les éléments troubles qui poussent vers une nouvelle guerre ne négligent rien pour exagérer l'opposition entre le capitalisme et le socialisme et présenter le choc terrible, tant désiré par eux, comme une fatalité. Ils se servent de la bombe atomique comme d'un présage d'Apocalypse pour plonger les peuples dans une sorte d'état hypnotique qui leur permettrait de déclencher les nouveaux massacres. Nous, qui explorons le secret de l'énergie interatomique, dont l'étude est si intimement liée à la tradition franco-polonaise — car ce sont une Polonaise, Marie Sklodowska, et un Français, Pierre Curie, qui en ont posé les fondements — nous répondons avec calme et avec certitude que cette énergie, appliquée aux buts pacifiques, peut, tout au contraire, ouvrir une ère de prospérité, de bonheur et de puissance pour l'homme, dont toute l'histoire humaine ne peut donner aucune idée et où la pensée même de la guerre serait bannie à jamais comme un anachronisme choquant. »

POÉSIE 47. **Janvier-février.** *Trois poèmes* de Claude Roy. — *La chanson de mort*, poème d'André de Richaud. — *Trois poèmes* de Léon Moussinac. — Et, de Jean Quéval, sur *Henry Miller*, une étude brève mais charnue.

LA RENAISSANCE PROVINCIALE, revue de littérature des Ecrivains de Province (Bordeaux). **Janvier-février.** *Pierre Viguié, secrétaire général de la Société des Ecrivains de Province*, par Touny-Lérys.

REVUE INTERNATIONALE DE LA CROIX-ROUGE (Genève). **Février.** Jean-S. Pictet : *La défense de la personne humaine dans le droit futur.* — Analyse de *Publications diverses sur l'énergie atomique.*

LA REVUE MUSICALE. **Janvier.** E. Marchand : *Pèlerinage schumannien; quelques détails sur la vie d'Eugénie Schumann*, la fille cadette de Robert, morte en 1938; visite à Interlaken, où vécurent les deux sœurs, Marie et Eugénie; souvenirs sur Eugénie; sa biographie, et quelques lettres d'elle. — Gérard Michel : *André Jolivet, essai sur un système esthétique musical;* Jolivet, « puissant statuaire sonore », et sa « musique intellectuelle ». — Henri Collet : *La mort d'Emmanuel de Falla.*

REVUE DE PARIS. **Mars.** Henri Mondor : *Paul Valéry et « A rebours »;* à vingt ans, Valéry disait du livre de Huysmans : « C'est ma Bible ». Valéry, Mallarmé, Pierre Louÿs et Gide se confrontent ici avec des Esseintes, qui venait, en 1884, de faire son apparition. — Marcel Thiry : *Le neutralisme belge.* — Pierre Belperron : *L'esclavage aux Etats-Unis avant la guerre de Sécession.* — A signaler, dans *Economies et économie* d'Ed. Giscard d'Estaing, une analyse du bilan de la Société Nationale du Sud-Ouest.

LES TEMPS MODERNES. **Janvier.** Nathalie Sarraute : *Paul Valéry et l'enfant d'éléphant;* une charge à fond contre certains aspects de Valéry; était-il nécessaire d'y mettre tant de force? — Simone de Beauvoir poursuit *Pour une morale de l'ambiguïté*, Maurice Merleau-Ponty achève son important essai *Le Yogi et le Prolétaire.* — Madeleine Bourdhouxe : *Les jours de la femme Louise.* — Etiemble : *L'humanisme de Jean Prévost.*

TERRE D'EUROPE. **Mars.** Ce premier numéro s'ouvre par un message de Winston Churchill : « Je suis content de savoir que cette nouvelle revue a pour but de propager l'idée des Etats-Unis d'Europe. » — Articles de Félix Garas, du commandant King Hall, de Jacques Soustelle, de John Foster Dulles, du pasteur Niemoller, de P.-L. Bret, de Roman Fajans, suivis de *30 jours de la vie du monde occidental*, chronique de politique, d'économie et de culture.

LA VIE INTELLECTUELLE. **Mars.** M. Sendrail : *M. Hamon ou médecine et prière.* — A.-M. Dubarle : *Critique et Histoire Sainte;* à propos des livres de Daniel-Rops. — De J. Dumontier et R. Parès, deux articles à retenir sur le logement et la reconstruction, suivis d'une utile bibliographie d'études récentes sur ces questions.

REÇU : *Atlantis; Cahiers des Amis de Han Ryner; Les Cahiers du Syndicat des Journalistes et Ecrivains; Enseignements; Epitres* (Gand) ; *France-Asie*, revue mensuelle de culture franco-asiatique (Saïgon); *J'ai lu; Le livre français; Marsyas; Misura* (Bergame); *Pages françaises; Polyèdre* (Monaco); *Quaderni ibero-americani* (Turin); *Technique et administration des Travaux publics et des Transports; La Tour de Feu* (Jarnac); *Tramontane*, revue du Roussillon, art et littérature (Perpignan); *L'Unique* (Orléans).

VARIÉTÉS

SEINGALT? — C'est en 1760, à Grenoble, alors qu'il est l'hôte de Mme d'Urfé, que, pour la première fois, Casanova ajoute à son nom le titre de chevalier de Seingalt. Il signe, pour endos, Seingalt, une lettre de change sur le banquier Zapatta.

Ce surnom, dont le Vénitien se pare avec éclat, lui attire quelque ennui. Dès 1761, le bourgmestre d'Augsbourg, honnête homme riche mais un peu bête, au dire de Casanova, cherche chicane au chevalier : « Pourquoi portez-vous un faux nom? » Voici la réponse de l'inculpé : « Le faux nom de Seingalt m'appartient légitimement, parce que j'en suis l'auteur. L'alphabet est la propriété de tout le monde : c'est incontestable. J'ai pris huit lettres et je les ai combinées de façon à produire le mot de Seingalt. Ce mot ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté pour mon appellatif, avec la ferme persuasion que, personne ne l'ayant porté avant moi, personne n'a le droit de me le contester. »

Casanova se moque du bourgmestre. Seul un bêta peut se contenter d'une explication aussi folle. Les savants commentateurs des mémoires ont cherché à percer le mystère du nom bizarre que le Vénitien a ajouté à son patronyme. Ce choix a pu être inspiré à Casanova par une visite à Saint-Gall, ou par le nom de la Porta-San Gallo de Florence. A cette hypothèse due à l'auteur des notes de l'Edition de la Sirène (tome VII, chap. II, note 4), se joint l'hypothèse de M. Maynial : Le nom de Seingalt peut être un anagramme du nom de l'érudit danois Snetlage. M. Maynial remarque en outre : « Seingalt a le même nombre de lettres que le nom Casanova; il est possible enfin que les nombres de la Kabbale aient joué un rôle dans le choix » (1).

En suivant la suggestion contenue dans cette dernière hypothèse, nous sommes arrivés, je crois, à la solution du problème. C'est à son initiation à la Fran-maçonnerie (juillet-août 1760),

(1) Nous avons communiqué cette chronique casanovienne à M. Edouard Maynial, qui se rallie volontiers à la thèse de M. Jos. Jullien. Toutefois, il nous fait observer :

1° que la note des *Mémoires*, dans l'édition de la Sirène, n'est pas de lui, mais de M. Gustav Gugitz, l'érudit casanoviste autrichien;

2° que, s'il croit être lui-même le premier à avoir attiré l'attention sur le rapport entre le nom de Seingalt, forgé par Casanova, et celui de Snetlage, anagrammatisé, il y a lieu d'inverser ce rapport, puisque Seingalt est antérieur à Snetlage. C'est seulement en 1797, en effet, que Casanova publia sa *Lettre à Léonard Snetlage, docteur en droit de l'Université de Goettingue, par Jacques Casanova, docteur en droit de l'Université de Padoue*, curieux texte, devenu rarissime, et dont le Dr Guède a procuré en 1903 une réimpression à tirage limité. Le docteur de l'Université de Goettingue n'a jamais existé que dans l'imagination du docteur de l'Université de Padoue, et tous les casanovistes qui ont cherché à établir son identité, ont perdu leur peine, et pour cause. Il est d'ailleurs à remarquer que Casanova, toujours empressé à faire figurer son titre de chevalier sur ses différents ouvrages, a négligé, cette fois-ci, de mettre en parallèle sur la couverture de sa *Lettre* deux « combinaisons de l'alphabet » dont le rapprochement aurait pu rendre sa supercherie évidente.

à la connaissance de la Kabbale que Casanova doit la combinaison de lettres qui permet, en effet, de construire l'étoile à sept branches et la construction d'un nom qui lui a servi d'armes parlantes — de signe secret de reconnaisance maçonnique.

La combinaison des huit lettres du nom de Seingalt (7 + 1) : chez Mme d'Urfé, en 1755, Casanova assure avoir vu un talisman, fait d'une étoile à huit branches, entouré des noms des planètes (les anciens ne connaissaient que cinq planètes, étant ignorants de Mars et de Saturne). Les francs-maçons anglais ont alors adopté ensuite pour insigne l'étoile à sept branches planétaires. Au centre de l'étoile figure la lettre G, chargée de ses nombreux sens occultes. Casanova charge donc du G symbolique le centre de son étoile. Ce G il l'adopte d'autant plus volontiers que c'est à la fois l'initiale de son prénom et l'initiale du mot Gamos (le sexe, la volupté, la génération). Si nous inscrivons au sommet de chaque rayon de l'étoile l'initiale de chacune des sept planètes, nous obtenons, autour du G :

S = Saturne
E = Elios (soleil)
I = Iupiter
(G .... au centre de l'Etoile)
N = Nmrès (pour Hermès) Mercure
A = Arès — Mars
L = Lune
T = Terre

Maintenant, nous comprenons pourquoi s'ouvraient à deux battants les portes de tant de hauts et illustres personnages, quand était annoncé « M. le Chevalier de Seingalt ». Ses hôtes, affiliés des loges, accueillaient à bras ouverts, comme il se doit, un frère et un ami.

C'est là un secret que Casanova ne tenait pas à révéler à un imbécile, tel le bourgmestre d'Augsbourg.

Jos. Jullien.

ASPECTS ECONOMIQUES DU MEGOT. — Puisque le *Mercure* a octroyé au mégot le droit de cité en littérature, abusons sans plus tarder de sa tolérance; reprenons notre mégot, et déposons-le maintenant sur le plan économique.

Trois mégots suffisent, selon les experts, pour faire une cigarette. Car, disent-ils, le mégot, ayant servi de filtre, a une haute teneur en nicotine; une cigarette de récupération roulée très mince a encore assez de force; et rien ne vous oblige, ajoutent-ils, puisque vous savez que votre reste ne sera pas perdu, à la fumer jusqu'à vous brûler les lèvres, c'est-à-dire au delà du besoin réel. Admettons leur chiffre. Les vingt mégots d'un paquet donnent donc six cigarettes et un reste; ci, huit mégots;

d'où deux cigarettes et un reste; et ainsi de suite. Négligeons la suite, gardons une marge pour les pertes, les déchets, les imprévus; tenons-nous au chiffre de huit cigarettes supplémentaires procurées par l'utilisation des mégots d'un paquet de vingt. Huit pour vingt, c'est quarante pour cent; 40 % d'économie ou de gaspillage, selon qu'on se permet ou qu'on s'interdit une pratique et une attention qui jadis, il est vrai, ne passaient pas pour distinguées et qu'aujourd'hui encore on se résigne mal à tolérer.

Ceci me rappelle (restons dans le trivial) des propos qu'on me tint un jour sur le papier d'emballage et la moutarde. C'était avant la guerre. L'homme vivait du papier d'emballage. Il me parlait de son métier. Il était sombre. Les affaires n'allaient pas. « La profession est perdue, me dit-il; le sac l'a tuée. » C'était l'époque où les grands magasins abandonnaient le papier d'emballage, la ficelle, la poignée de bois ou le bâtonnet, l'emballeur lui-même (quels beaux souvenirs de notre enfance! quel art du beau paquet, que nos enfants déjà ne connaissent plus!); à leur place, quelques piles de sacs en papier de tailles variées : c'était désormais la vendeuse qui, au passage, en un geste, choisissait un sac et y enfournait votre achat; baisse appréciable des frais généraux. « Eh bien, fis-je, conciliant, fabriquez des sacs! — Vous n'y êtes pas, dit-il. C'est là une spécialité, qui n'est pas la mienne. Et quand je m'y mettrais, comment gagnerais-je ma vie? Il ne s'agit pas seulement de changer de fabrication, de s'adapter; c'est la consommation elle-même qui s'effondre. Avez-vous jamais réfléchi au commerce de la moutarde? » J'avouai que je n'avais jamais réfléchi au commerce de la moutarde. « Hé bien! Vous croyez peut-être que les moutardiers vivent tout simplement de votre consommation? Erreur. Ils vivent de la petite crotte de moutarde que vous abandonnez sur le bord de votre assiette quand vous vous êtes servi trop largement; et vous vous servez toujours trop largement; et ils le savent; et c'est sur cette petite crotte excédentaire qu'ils asseoient leur budget. Mon cas est le même; du moins, il était le même jusqu'ici. L'emballeur emploie toujours plus de papier qu'il n'en faut; la paresse ou la coquetterie professionnelle — le goût du joli paquet — l'y conduisent également. Dans le sac, la surface du papier et même sa force sont exactement proportionnées au besoin; voilà de quoi mon métier se meurt. »

Et ici, prenant le ton profond, l'homme enchaîna :

« Voyez-vous, nous ne sommes pas gouvernés. Si nous avions un gouvernement, on ne verrait pas de tels scandales. Ou bien, ajouta-t-il après un moment de réflexion, si j'avais assez de relations ou de moyens financiers pour atteindre et convaincre un parlementaire influent... » Il se fit soudain véhément : « Je vois

ce que vous allez me dire, que l'abaissement des frais généraux permettra d'abaisser les prix de vente, et qu'en définitive mes ennuis concourront au bien de milliers de consommateurs. Balivernes! C'est le conseil d'administration qui en profitera; peut-être un peu les actionnaires; quant au public... Supputez la répercussion que peut avoir une économie de papier d'emballage sur le prix des bretelles et du madapolam. En contre-partie, le déclin de toute une industrie — la mienne — et le chômage pour tous les ouvriers qu'elle fait vivre avec leurs familles... »

On reconnaît le raisonnement. Il était banal avant la guerre. Depuis, l'expérience généralisée de la pénurie et de la misère l'ont passablement défraîchi. Il n'y a pas de raisonnement qui résiste à l'examen, qui mérite seulement examen, s'il prétend justifier et recommander le gaspillage du travail et de la matière première, entretenir, développer et créer des besoins factices alors qu'il reste à satisfaire tant de besoins réels et de première grandeur. Ne vous semble-t-il pas, cependant, que sournoisement, sous nos yeux, tandis que nous n'y prenons pas garde, le même argument tend à se réinsinuer parmi nous à mesure que les restrictions se relâchent? C'est ainsi que, le marché noir du tabac étant largement approvisionné, conserver son mégot redevient une pratique honteuse. Ce retour des manières distinguées représente quelques milliards (dont une bonne part de devises étrangères) qui s'en vont en fumée.

Supposons, en effet (à défaut de chiffres exacts, un ordre de grandeur vraisemblable nous suffira), que cinq millions de Français fument chaque jour dix grammes de tabac à un franc le gramme. Cela ferait au total pour l'année 18.250 tonnes valant 18 milliards un quart. Et s'il est vrai qu'une récupération méthodique des mégots procure une économie de 40 %, la part du mégot dans ces chiffres serait de 7.300 tonnes et 7,3 milliards. Ce qui n'est nullement négligeable. Car la vérité la plus importante, dans ce domaine, est aussi la plus méprisée des économistes : il n'y a d'économies que de bouts de chandelles, pourvu que l'économie de bouts de chandelles soit méthodique, continue et générale. Cette vérité apparaît d'une manière éclatante dans Balzac, où l'on voit sans cesse comment la prudence et la lésinerie dans le détail de la gestion peuvent s'allier à la hardiesse et à l'ampleur des vues dans l'entreprise, comment il faut qu'elles se commandent mutuellement, comment enfin l'exercice audacieux de vertus triviales a fait au XIXe siècle la prospérité de la France. C'est pourquoi, dans les temps que nous vivons, et n'en déplaise au beau monde, je crois qu'il faut reconnaître en l'homme qui récupère ses mégots l'un des modèles du bon citoyen.

Paul Plural.

GAZETTE

Les grands prix littéraires de la Société des Gens de Lettres, *de* 50.000 *francs chacun, ont été décernés le* 14 *mars.*

L'un, dit « de consécration », est allé à l'unanimité, à Louis Martin-Chauffier, pour l'ensemble de son œuvre et notamment pour son récent Chateaubriand. *Sept voix contre trois ont attribué le second à Georges Duveau pour sa monumentale* Vie ouvrière sous le Second Empire, *fruit, nous dit-on, d'un travail de douze ans.*

Le Mercure *félicite les deux lauréats. Il se réjouit particulièrement et affectueusement de voir cette juste distribution aller à son collaborateur Louis Martin-Chauffier.*

Avril. — *Les beaux matins très bleus qui vous appellent au dehors, cette lumière verte et dorée des feuilles neuves, par-dessus les rues lavées, le vent, les flaques, cet air, partout, de flambant neuf, c'est Avril.*

Avril ménage encore bien des surprises, du genre poisson d'Avril, des gelées matinales, parfois de la neige, des retours au ciel d'hiver, mais c'est pour rire; les feuilles sont là malgré les orages et ce ciel gris par-dessus les feuillages n'a pas un air assez naturel pour qu'on puisse le prendre au sérieux. Tout passe, même les intempéries — nous avons connu ces temps héroïques de la prime jeunesse — et le printemps demeure, en dépit du temps, dans les aubépines des talus. Au premier rayon de soleil on retrouve des réserves insoupçonnées de joie et d'entrain qu'on découvre dans les buissons et partout, comme les œufs peints. Les œufs, les poissons, les poules, les cloches, les lapins, tout s'en mêle! Et les coucous dans les bois et les marchands de coucous au coin des rues; c'est le printemps partout, qu'on sorte ou qu'on reste chez soi.

La vie n'est plus la même, tout pousse de jour en jour, tout est changé même si nos existences, elles, ne changent pas, tout prend un autre goût et une autre sonorité selon la saison. Toute heure et toute couleur s'en va rejoindre des heures et des couleurs d'autrefois, c'est là, d'un an sur l'autre, que les temps passés reviennent et font halte. Pâques marque toutes les résurrections. On marche, parce qu'il fait beau, on vit en confiance avec l'air

ambiant, on a la vie pour soi, en plein accord. Un arbre vert émerge d'un chantier de démolition, un acacia, l'arbre traditionnel des quartiers pauvres, entre les usines et les voies de chemin de fer. Et puis les quais! Les quais retrouvés avec ce visage que nous aimions — le vrai visage de Paris, mélange vert et gris d'arbres et de pierres — et l'on ne se lasse plus de les suivre, d'aller voir partout, comme si tout à coup on s'apercevait que la ville est revenue après une longue absence. — GENEVIÈVE CHAZALVIEL.

Le cas Heidegger. — *On se rappelle l'article que M. J.-F. Angelloz a donné dans le* Mercure *du* 1er *janvier sur* Martin Heidegger. *Le cas Heidegger est aujourd'hui réglé. Le philosophe allemand, qui d'ailleurs n'avait jamais repris ses cours à l'Université de Fribourg, a été frappé de l'interdiction d'enseigner; il pourra reprendre ses publications, sous réserve de la censure préalable.*

Titivillus, démon des copistes. — *A la fin de la préface de quatre-vingt-trois pages de sa* Vie de Jeanne d'Arc, *Anatole France écrivait ceci : « Au siècle que j'ai essayé de faire revivre en cet ouvrage, un démon nommé Titivillus mettait chaque soir dans son sac toutes les lettres omises ou changées par les copistes durant la journée et les portait en enfer, pour que saint Michel, alors qu'il pèserait les âmes de ces scribes négligents, mît la part de chacun dans le plateau des iniquités. Je crois que ce diable justement vétilleux, s'il a survécu à la découverte de l'imprimerie, assume la lourde tâche de relever les coquilles semées dans les livres qui prétendent à l'exactitude; car il serait bien naïf de s'occuper des autres. Je pense qu'il met ces coquilles, selon les cas, à la charge du prote ou de l'auteur. J'ai une infinie reconnaissance à mes éditeurs et amis, MM. Calmann-Lévy, et à leurs excellents collaborateurs d'avoir, par leurs soins et leur expérience, allégé de beaucoup le sac dont Titivillus me chargera au jour du jugement. »*

Ce texte mystérieux et narquois a beaucoup intrigué un bibliographe averti comme M. Charles Samaran, directeur des Archives de France, qui n'avait trouvé trace de Titivillus dans aucun des compilateurs de curiosités littéraires connus. Il a mené une enquête serrée sur ce démon inconnu, et le hasard aidant, est arrivé à élucider le problème de sa réalité et de son origine. Il a retrouvé trace de Titivillus ou Titivilitarius dans le Dictionnaire historique des arts et métiers *de Franklin, qui date de* 1906, *ne cite pas ses sources, et démarque un passage du* Discours sur l'état des lettres en France au XIVe siècle *de Victor Leclerc* (1862).

Remontant encore le cours des publications, il en a trouvé une autre mention dans un recueil de Curiosités théologiques (1861) *dont l'auteur, qui signe « Un Bibliophile », serait un Bordelais du*

nom de Pierre Gustave Brunet; et une autre encore dans un répertoire de saillies dont usaient les sermonnaires du moyen âge pour « tenir leurs auditeurs en haleine et les réveiller au besoin ». Ce répertoire s'intitule : Predicatoriana, *et il est du célèbre bibliographe bourguignon Peignot* (1841). *M. Samaran a pu établir la généalogie approximative du démon des copistes depuis le XV*e*, et même depuis le XIV*e *siècle, et noter les divergences sur le nom qui vont de Tityvillus ou Tutivillus à Titivilitarius en passant par de nombreuses autres formes. Titivillus répond à l'idée de minutieux, pointilleux, vétilleux. S'il faut en croire les Bollandistes, son image aurait figuré, vers le milieu du XVII*e *siècle, au-dessus de l'entrée du chœur de la cathédrale de Mayence; il était peint en vert, avec cette légende :* Fragmina verborum Titivillus colligit horum.

Titivillus, dont la renommée était tombée dans l'oubli, est assuré maintenant d'une nouvelle survie, grâce à la notice qui vient de lui être consacrée dans les Mélanges Grat. — ROBERT LAULAN.

Les belles dents de Balzac. — (Mercure, 1er mars.) — *Le grand physionomiste de la* Comédie humaine *n'a jamais attribué à la dentition de ses personnages la même importance que comportaient les traits apparents, au gré d'un disciple convaincu de Gall et de Lavater : est-ce l'indice d'une certaine indifférence à l'égard de ces éléments mêmes de la structure physiologique? Il est significatif que la toute première lettre du jeune Honoré, interne au collège de Vendôme, fasse allusion à des soins un peu rapides, donnés à cette partie de sa personne : à sa mère, 1er mai* 1809 *: «* Je n'oublie pas de me frotter les dents avec mon mouchoir ». *Mais il est certain que cette hygiène dentaire ne suffit pas à maintenir en bon état une bouche qui, de bonne heure, ne subira que trop les atteintes de la carie. Rue Lesdiguières, où les soins de propreté sont réduits au minimum par un jeune homme enfiévré d'ambition littéraire, les dégâts sont rapides, et Honoré écrit à sa sœur Laure, le* 30 *octobre* 1819 :

> Ma fluxion est bien désenflée ce matin, et l'abcès diminue. Hélas! dans deux ou trois années peut-être, je ne mangerai plus que de la mie, de la bouillie et les mets des vieux. Il faudra ratisser des radis comme bonne-maman! Tu auras beau dire : Fais arracher! Il faut arracher tout. J'aime autant laisser la nature; les loups ont-ils des dentistes?

Et le mois suivant à la même confidente :

> Je suis un martyr, et j'ai fait pétition au pape pour la première niche de saint vacante. Je ne peux, en conscience, me faire arracher toutes les dents, *toutes* me font souffrir l'enfer... Je suis un pater dolorosa. Comment dormir, comment manger?... Juge si j'ai eu à me creuser la tête pendant que mes dents se creusent de leur côté.

Le Dr Nacquart, évidemment, ne peut rien y faire, et désormais une dentition négligée devra attendre l'invention des dents artificielle dont nous parle M. Barbery, pour faire valoir le sourire de

ses lèvres sinueuses. C'est Vigny qui signale, non seulement la ruine initiale, mais la restitution ultérieure, dans la belle lettre du 15 *septembre* 1850 *où il rappelle ses rares rencontres avec le génial romancier :*

...il me communiquait les épreuves de la seconde édition de *Cinq-Mars*. C'était un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide. Il y a six ans environ, (en mars 1841) j'étais allé entendre à la Chambre des députés la discussion sur la loi de la propriété littéraire. Une voix, venue du fond de la tribune où j'étais, me dit : « Eh bien, Monsieur de Vigny, les poètes seront toujours, comme l'a dit votre Chatterton, des parias intelligents. » Je me retourne et je vois que ces paroles sortent d'une bouche dont les dents étaient les perles les mieux rangées du monde...

Intervention due à une insistance féminine plus décisive que les conseils de la famille? Déférence à des soucis d'hygiène devenus de plus en plus nécessaires? C'est là, en tout cas, un chapitre qu'après tout Balzac aurait pu traiter d'expérience, et qu'il eût intitulé sans ironie, en se souvenant d'une de ses plus savoureuses fantaisies : Etude de mœurs par les dents. — FERNAND BALDENSPERGER.

Une mésaventure du douanier Rousseau (1). — *On sait que les cendres du douanier Rousseau viennent d'être transférées à Laval, sa ville natale. Qu'il nous soit permis, à ce propos, de rappeler un fâcheux « accident » qui lui arriva au temps de sa folle jeunesse et de ses vingt ans. C'est un épisode ignoré de ses biographes.*

Or donc, Henri Rousseau — qui n'était pas encore devenu « douanier » par la grâce d'Alfred Jarry (son compatriote) — accomplissait son service militaire au 51ᵉ de ligne, en la bonne ville d'Angers. Comme tout soldat qui se respecte, il était passablement désargenté. Mais il avait rencontré quelques jeunes gens. L'un d'eux, qui était clerc de notaire, s'offrit à le sortir d'embarras.

Introduit dans l'étude, Rousseau fut bientôt employé à faire quelques courses pour le compte de l'honnête tabellion. Celui-ci ne rémunérait-il pas assez le saute-ruisseau amateur? La tentation fut-elle trop forte? Un jour, le pauvre soldat n'y tint plus. Il déroba chez son patron... du papier timbré et quelques timbres-poste qu'il espérait revendre. Il fut pris, naturellement.

L'affaire eut son dénouement devant le tribunal correctionnel d'Angers. Les juges manquèrent d'indulgence. Pour ce grave délit, le soldat fut condamné à un mois de prison. Toutefois, quelques jours plus tard, sa bonne conduite lui valut une diminution de peine.

Rousseau, remis en liberté, fut désormais un modèle d'honnêteté! — JACQUES LEVRON.

(1) Les éléments de cette note nous ont été fournis par les archives du greffe du tribunal d'Angers.

Sottisier. — « *J'ai plus de goût, ou du moins d'inclinaison, à présenter des objets qu'à parler sur eux.* » (André Chamson, Mercure de France, 1-1-1947, p, 142).

« *La Société de l'* « *Incinération varoise* » *communique :*

« *Tous ensemble nous aurons fait un grand pas vers l'avenir avec beaucoup moins de préjugés et marcherons enfin vers une évolution plus grande qui sera le prélude de la libération des humains.* « *Tous et toutes, que vos regards soient pour l'incinération. Tous et toutes, adhérez en masse à la Société* « *l'Incinération varoise* ». — *Le président : Ed. Mouska.* » (Journaux du Var).

« *Le roi Haakon inaugure la session du Sporting norvégien* » (Le Monde, 16-1-1947).

« *Durant l'horrible cauchemar, alors que sifflait à nos oreilles le lugubre grondement de la mort* » (Le Petit Varois).

« *Des messages ont été envoyés par radio aux navires pour leur ordonner de cingler vers les ports italiens. Le premier de ces cargos doit arriver à Milan le 20 janvier prochain* » (Combat, 16-1-1947).

« *Des vitrines achalandées de poulets gelés...* » (Franc-Tireur, 31-1-1947).

« *Le président du bureau de vote désigna le grand vieillard aux électeurs présents et leur dit :*

« — *Messieurs, ce citoyen qui vient de voter a 96 ans!... C'est un bel exemple de foi dans la République!...*

« *Et chacun de se découvrir avec respect.* » (La République de Toulon.)

« *Plaisir d'amour ne dure qu'un moment* », *la phrase musicale de Rameau semble hanter les nuits de M. Sacha Guitry...* (La République du Sud-Ouest, 15-2-1947).

« *Cette limite représente à peu près 3.000.000.000 en quatre ans. Sur ce total, il faudra prélever le minimum nécessaire pour l'entretien des outillages et bâtiments, soit... 750 milliards environ. Sur les 2.250 milliards restant, etc.* » (Mercure, 1-3-47, p. 407).

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 5477. — 1947.
Dépôt légal : 2e trimestre 1947.